

LIVRES



Le Feuilleton Page D3
Beaux livres Page D4
Littérature québécoise Page D7
Visas Page D22

LE DEVOIR, LES SAMEDI 18 ET DIMANCHE 19 DÉCEMBRE 1993

Entrevue
avec John Saul

Quand un ex-bâtard mord ses frères

LES BÂTARDS DE VOLTAIRE
John R. Saul, Payot, 653 pages

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Que voilà un drôle de zigue, un intello atypique, au parcours décemment original: fils de militaire canadien, John Ralston Saul a fait de longues études en histoire, connu une brillante carrière comme «bâtard de Voltaire» dans le bureau de direction de Pétro-Canada, et s'est finalement décidé à se consacrer à ses deux passions, les voyages et l'écriture. Depuis une quinzaine d'années, Saul a sillonné le Sahara au côté du Front Polisario et séjourné dans le maquis en Birmanie, tout en publiant quatre romans, tous traduits en français (dont *Mort d'un général* et *Paradis Blues*).

Cette fois, l'écrivain canadien de 44 ans surgit encore pour nous étonner, avec une brique grosse comme ça, un essai de plus de 650 pages bien tassées, au titre magnifique, qu'il vient joyeusement lancer dans la mare aux évidences.

Son livre a d'abord été publié en anglais, il y a un an. Une édition de poche dans cette langue vient également de paraître. Mais la réaction des lecteurs lui semble la même partout, en France comme au Canada anglais et maintenant ici, au Québec.

«Il y a quelque chose dans ce livre qui répond à un sentiment ressenti partout en Occident, dit Saul dans ce français parfait qu'il a peaufiné à Paris. Les populations sont furieuses contre leurs élites et tout le monde voit bien qu'on est dans une crise immense, alors que personne n'ose en parler honnêtement, simplement. Il n'y a qu'un perpétuel ronron d'experts, souvent incompréhensible, qui rajoute au désarroi.»

Pour lui, c'est d'ailleurs la tâche première du romancier, de l'écrivain, de créer des miroirs, permettre aux lecteurs de se reconnaître et de réfléchir à leur propre situation. «Si non, on baisse les bras devant le spécialisme, on fait partie de l'élite, ce que je n'accepte pas. Le travail de l'écrivain, c'est d'être dedans et en même temps de prendre du recul, d'être libre, de dire ce qui doit être dit. Nous sommes la pour être chiants et emmerdeurs. Et ce n'est pas vrai que c'est une tâche facile. C'est bien plus difficile d'être en désaccord et d'expliquer pourquoi, que de laisser les choses aller, bêtement.»

Les signes des contradictions sociales sont recensés dans l'ouvrage. L'individualisme ambiant est le masque d'un conformisme croissant. Les joyeux entrepreneurs d'antan ont fait place à des cadres supérieurs et des spéculateurs véreux. On en a que pour le libre-échange et le marché libre à tout crin, et pourtant, le secteur dominant du commerce international est encore et toujours celui des armements, largement subventionné par les États. On pense vivre en régime démocratique et tout le monde se moque de la vie politique, et le corporatisme l'emporte, toujours, partout. On crie contre l'interventionnisme et la place des

VOIR PAGE D 2: BÂTARD

Un raz de marée de livres à offrir

Chaque année, à l'approche des Fêtes, le responsable du cahier des livres devient le journaliste le plus populaire de la salle de rédaction. D'ordinaire, on ne lui accorde que peu d'attention. On sourit parfois de le voir se tordre les vertèbres à force de transporter des livres. On s'inquiète vaguement du véritable harcèlement téléphonique dont il est quotidiennement l'objet. Quand vient la fin de l'année, il en va tout autrement. Il est le plus beau, le plus gentil. La raison de cet engouement soudain est fort simple: c'est la saison des «beaux livres». A chaque arrivage, les collègues bourdonnent autour du pupitre enseveli, s'arrachent les nouveaux titres, bavent d'envie. Pris dans le tourbillon du quotidien, les reporters insistent tout de même pour collaborer au cahier. Ces beaux livres déclenchent de véritables réflexes pavloviens. Au moindre bruit de décachetage, ils affluent, comme ces chats affamés qui salivent au son de l'ouvre-boîte.

Il faut les comprendre. Car ces beaux objets exercent un attrait irrésistible — encore plus grand quand ils tombent du ciel, faut-il l'avouer... Lourds et capiteux, remplis de choses magnifiques et savantes, les beaux livres sont conçus pour plaire et instruire, comme le rappelle si justement un collègue.

Cette avant-dernière livraison de l'année du cahier *Livres* fait, bien sûr, large place à ces beaux objets du désir, qu'ils soient consacrés aux merveilles architecturales de Frank Lloyd Wright, à la grande histoire de la pipe ou aux superbes illustrations de François Schuiten que nous avons retenues pour illustrer ce véritable raz de marée de livres qui nous arrive en décembre. Les lecteurs en mal d'étrennes de dernière heure trouveront par ailleurs dans cette édition spéciale de nombreuses suggestions de livres pratiques, sans pour autant être privés de nos chroniques habituelles.

Pierre Cayonette,
responsable du cahier
Livres



ILLUSTRATION FRANÇOIS SCHUITEN ET BENOÎT PEETERS

NOUVEAUTÉS

CLAUDE BEAUSOLEIL
LE DÉCHIFFREMENT
DU MONDE
LES HERBES ROUGES / POÉSIE

LE DÉCHIFFREMENT DU MONDE
Claude Beausoleil

La question de la langue est au centre de ce recueil scrutant à la lettre les inquiétudes, les douleurs et les désirs qu'elle incarne.

72 pages, 9,95 \$

L'USAGE DU TEMPS
Claude Beausoleil

L'usage du temps est un Art poétique qui traverse, dans un lyrisme large, le foisonnement des visions. L'écriture s'y mêle à la vie et porte en elle l'espoir et la passion.

66 pages, 9,95 \$

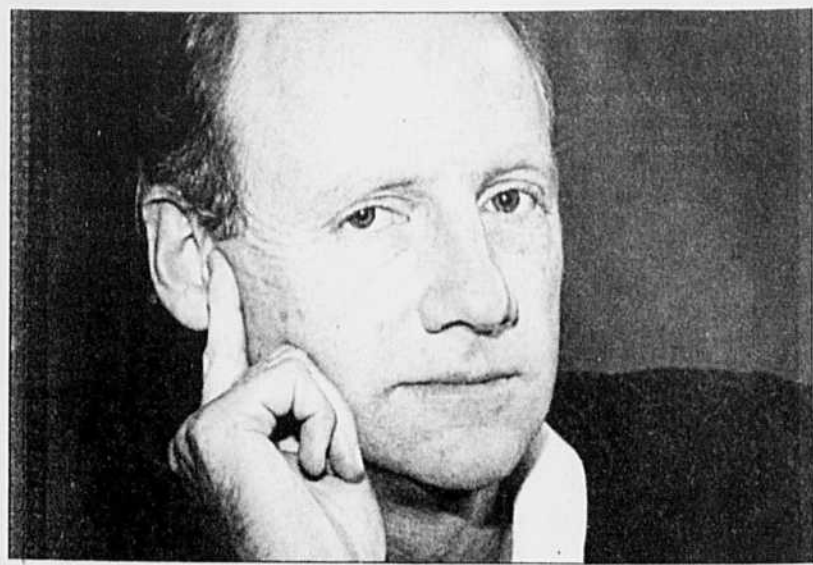
LES HERBES ROUGES / POÉSIE

CLAUDE BEAUSOLEIL
L'USAGE DU TEMPS
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



LIVRES

Du futur composé au passé fantastique



John Ralston Saul se bat contre la dictature de la raison.

BÂTARD

SUITE DE LA PAGE D-1

experts, des technocrates et des spécialistes de tout et de rien ne cesse de grandir, partout, dans les systèmes juridique, éducatif, culturel ou médiatique.

Saul propose aussi une lecture originale et déroutante de ce magma de problèmes, qui serait en fait la conséquence de notre croyance aveugle au pouvoir de la «raison». L'Occident cultive depuis plus de quatre ou cinq siècles l'idée qu'elle est une arme morale, contre l'obscurantisme et la superstition, alors qu'au bout du processus, la raison s'est elle-même transformée en nouvelle religion, avec ses prêtres (les technocrates, les experts, bref, les «bâtards de Voltaire») et son culte (du management, de la performance et de l'efficacité). On vit maintenant «la dictature de la raison» comme le dit le sous-titre.

Avant de prendre ce parti de la critique, Saul a lui-même goûté à plein au monde des spécialistes et des technocrates en travaillant comme cadre supérieur de Péro-Canada. Maintenant, il se défend d'être cynique, d'être un bâtard repent. «Je reste toujours très ami avec les gens de la finance et de l'industrie, dit-il. C'est un monde fascinant, il ne faut pas se couper de ce noyau dur de notre civilisation.»

Par contre, il est méchant, mais alors très très méchant avec certains de nos dirigeants, par exemple Brian Mulroney, auquel l'ouvrage décoche quelques flèches empoisonnées. «C'est un homme de troisième zone.

Au fond, il ne vaut même pas la peine qu'on prend à souligner sa bêtise.» Et Jean Chrétien? «Donnons-lui encore quelques mois, on le jugera après.»

Les élites québécoises le désolent peut-être encore plus que les autres. «Au Québec, on fait consensus autour de solutions simplistes qui ne marchent pas, du libre échange au marché.» Comme les autres dirigeants, mais avec encore plus d'emphasis et de dévouement bigot, ils nous parlent de récession quand en fait, pour Saul c'est une crise qui a commencé en 1973 et c'est empirée avec l'omniprésence des experts.

«On avait dix à quinze ans pour trouver des solutions et ils ont perdu tout ce temps précieux. Le fric est bouffé, le filet de sauvetage mis en place dans les années trente a disparu et maintenant il veut faire sauter le filet et pousser encore plus à bout la logique, comme les généraux de la Première Guerre mondiale qui disaient encore 50 000 hommes et la victoire est à nous. C'est démentiel!»

Tout de même, Saul fait attention pour ne pas prôner de solutions, ne pas tomber dans le panneau de l'expertise omnisciente. «Parfois je me dit que le gros bon sens doit l'emporter sur le culte de la raison technocrate. Moi, je donne un outil au citoyen en montrant simplement comment ça marche. Et puis, je me dis que le rôle de l'écrivain c'est aussi de rigoler de ce qui se passe, de faire jouer l'humour, de rappeler l'essentiel de la vie, l'éthique, la morale, la créativité, pas une logique qui force à tout évaluer sur deux colonnes comptables.»

L'ÉCHO DES CITÉS
François Schuiten et Benoît Peeters
dans la série *Les Cités obscures*, Casterman,
1993, 60 pages grand format.

ROLAND-YVES CARIGNAN
LE DEVOIR

François Schuiten et Benoît Peeters ont roulé leur bosse, étendu des tonnes d'encre et dessiné bien des cases de bédé avec leur série des *Cités obscures* parue chez Casterman. Ensemble, ils ont déblayé leur propre terrain à coups de pinceau et de mots qui nous transportent dans un univers tellement fantastique qu'il en devient vraisemblable.

Un univers en forme de futur composé au passé fantastique, c'est-à-dire avec le même genre d'imagination qui devait survoler Léonard de Vinci ou Fritz Lang dans leur vision du monde évolué. Schuiten, architecte de sang, et Peeters, amoureux du monde d'Hergé, ne font décidément pas dans la bédé conventionnelle. Pas de phylactères, que des histoires envoûtantes et des images détaillées à vous couper le souffle.

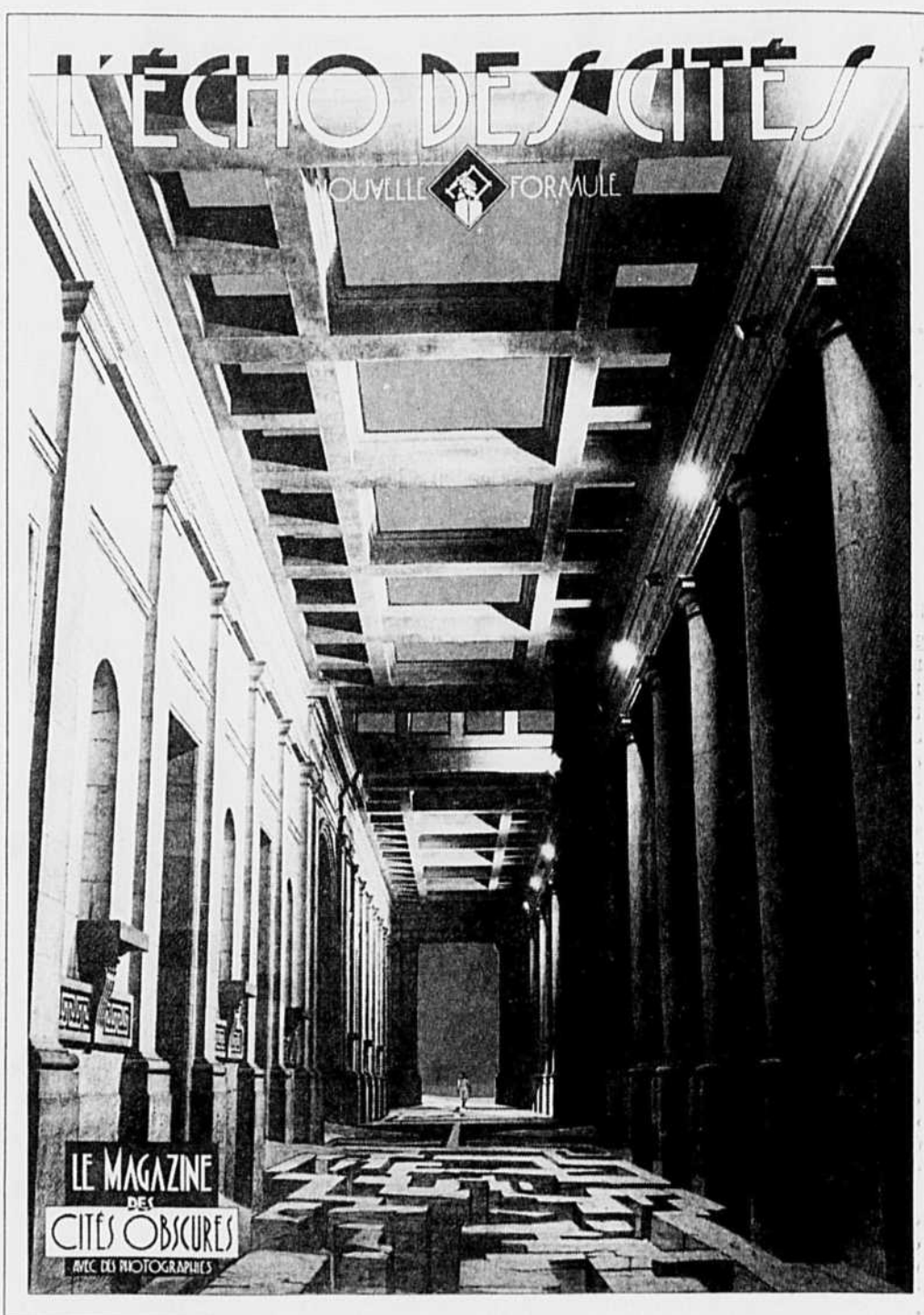
Vous suivez? Alors laissez-vous bercer par leurs nouvelles aventures, le huitième tome, dans ce monde du passé en évolution. Là où toutes les archives du Continent venaient d'être centralisées dans la ville d'Alta-Plana, modèle d'efficacité et de simplification du trait. Mais voilà que «les tenants de l'ordre alphabétique s'opposaient farouchement aux adeptes du chronologique et plus encore à l'école logiciste. Les reorganisations successives — dont certaines effectuées dans le plus grand secret — semblent ne pas être étrangères au désordre régnant aujourd'hui sur Alta-Plana.»

Un univers aussi, où les logiques sont délicatement poussées à l'extrême, comme cette folle idée d'un échangeur universel, «point de croisement de tous les axes routiers du Continent». La merveille, c'est qu'il ne s'agit là que du décor planté, dans lequel, par exemple, deux valeureux voyageurs s'égarèrent, eux mêmes n'étant que des éléments parmi d'autres, pour nous faire découvrir ce monde fantastique.

Et la mécanique ne s'arrête pas là. Au niveau supérieur, la société imaginaire s'explique dans un journal dont nous suivons l'évolution, depuis les débuts cahotiques, l'apparition de la couleur, des photographies (auxquelles l'éditeur était réfractaire — «Fallait-il sacrifier aux techniques du jour? Céder à l'insignifiante tyrannie du réel?»), les moments de gloire et finalement le déclin puis l'appel aux lecteurs pour sauver l'*Écho des Cités*. «Abonnez-vous, Aidez-nous!»

C'est aussi à l'odyssée de la presse du milieu du siècle dernier que nous sommes conviés dans cet *Écho des Cités*. Peeters et Schuiten y ont atteint une maturité de leur art inimitable, qui nous transporte littérairement.

Car, surtout, nous sommes invités à pénétrer dans l'une des rares bulles du monde adulte où l'imagination est encore pure et reine.



Un univers où les logiques sont délicatement poussées à l'extrême. Peeters et Schuiten y ont atteint une maturité de leur art inimitable, qui nous transporte littérairement.

UNE RENTRÉE LITTÉRAIRE DE PRIX



Prix Renaudot 1993
NICOLAS BRÉHAL
Les corps célestes
18,65\$



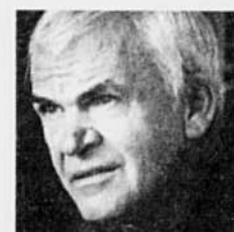
Prix Fémina Étranger 1993
IAN McEWAN
L'enfant volé
23,30\$



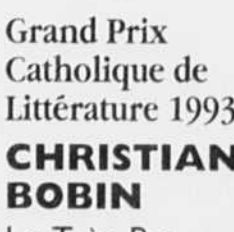
Prix de l'Académie Française 1993
PHILIPPE BEAUSSANT
Héloïse
24,95\$



Prix Médicis 1993
EMMANUELE BERNHEIM
Sa femme
15,85\$



Prix Aujourd'hui 1993
MILAN KUNDERA
Les testaments trahis
22,90\$



Grand Prix Catholique de Littérature 1993
CHRISTIAN BOBIN
Le Très-Bas
29,95\$



Prix Goncourt des Lycéens 1993
ANZE WAZEMSKI
Canines
18,65\$

GALLIMARD

Mon royaume pour un gâteau

LES DESSERTS
Myriette Tiano, Guide vert.
Éditions Solar, 1993. 421 pages.

YVES D'AVIGNON
LE DEVOIR

Confiance: j'aime une pâtisserie. C'est donc avec un certain frisson que le livre de Myriette Tiano, intitulé *Les Desserts*, a été accueilli et dévoré de la première à la 421e page.

Il y a la pâtisserie, mais il y a aussi

la pâtisserie... Ainsi, un gâteau commercial s'il en est un, est pourtant synonyme de grand plaisir. Quand on le glisse lentement dans la bouche après avoir apprécié son arôme, sa texture, qu'on déguste la crème au beurre version café, que tout

fond sous le palais sans qu'il soit nécessaire de croquer le sucre...

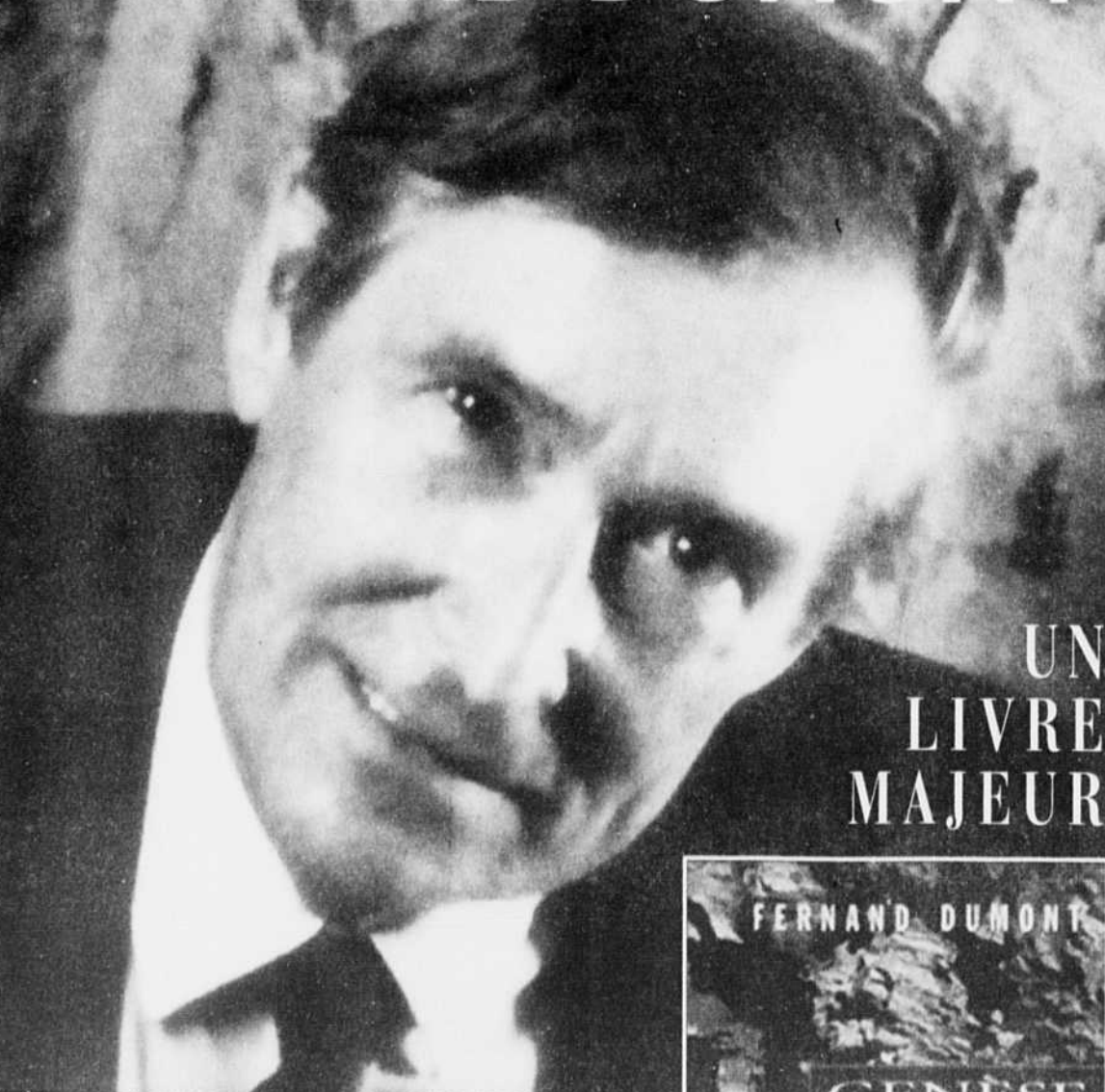
Petit guide, tout y est présenté et décrit avec une déconcertante facilité. Pas même besoin d'un thermomètre pour vérifier la texture du sirop de sucre, ni de se brûler le bout des doigts. Mais comme dans toute préparation d'après-mets qui nécessite une bonne chimie des ingrédients, il faut faire preuve d'un savoir-faire... En suivant pas à pas la recette, on ne peut pas se tromper. Quel moka, vite fait!

La même chose pour les clafoutis, ou tout autre préparation fruitée semblable, que l'on a davantage comparé à une simple pâte à crêpe à laquelle on laissait frémir au four des petits fruits de saison. Un excellent petit déjeuner.

En 421 pages, plusieurs découvertes: un crapiau aux cerises (une pâte levurée qui nécessite trois heures de repos avant cuisson), l'omelette au rhum et ce sympathique soufflé de pommes au calvados.

Ce petit livre qui se glisse si facilement dans un tiroir de cuisine s'impose par l'aisance dans la description de ses recettes. Inutile de s'aventurer dans le grand déploiement pour chatouiller ses papilles. C'est peut-être la seule chose qui manque à ce joli cadeau. Les quelques grands classiques de la pâtisserie autrichienne, tel le sacher, le rigo, ou même de l'italienne, comme la cassata (pas même une bombe glacée: souvent offerte en guise de remplacement à la pâtisserie du coin) y sont absents.

FERNAND DUMONT

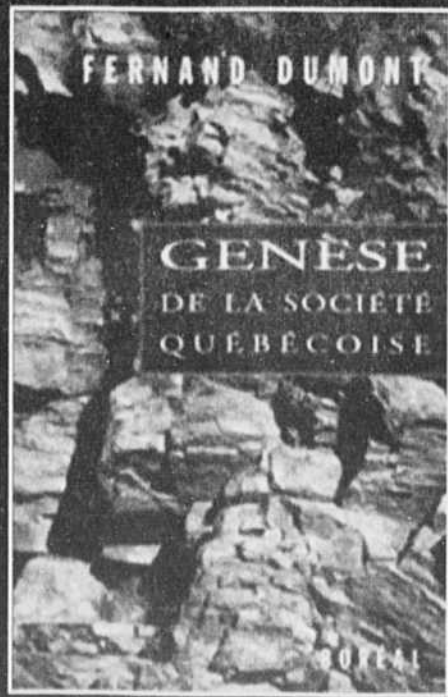


UN
LIVRE
MAJEUR

« Le présent ouvrage n'est pas un livre d'histoire. C'est plutôt un guide d'interprétation qui nous est offert, à partir des commencements. Comme si on se voyait grandir comme nation, de la naissance jusqu'à l'âge adulte. » Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*

400 pages, 27,95 \$

Boréal



choix accueil
emballages-cadeaux
de 9h à 22h
362 jours par année
LIBRAIRIE HERMÈS
1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-5669 téléc.: 274-5660

LIVRES

LE FEUILLETON

La littérature de surface

LES PETITS BONHEURS
Vous lisez Sainte-Beuve?



GILLES ARCHAMBAULT
Portraits littéraires
Sainte-Beuve, Édition établie par
Gérald Antoine.
Introduction, notes et chronologie.
Robert Laffont, collection «Bouquins», 1224 pages

Il est des écrivains pour lequel des générations successives de lecteurs s'enflamment. Rien de tel avec Sainte-Beuve. L'homme n'a rien pour enthousiasmer. Connaissiez-vous quelqu'un qui aurait souhaité rencontrer ce vieux garçon amateur de livres et qui racontait de si vilaines choses sur des auteurs admirés et admirables?

Toutes les recensions que j'ai lues à propos des Portraits littéraires reproduisaient les qualificatifs peu élogieux qu'appliquèrent au critique Musset et Hugo. On ne pouvait pas non plus s'empêcher de s'appuyer sur Proust, qui trouvait la méthode de l'homme si contestable.

Comment en disconvenir? Sainte-Beuve n'est pas aimable. Encore qu'il faudrait apporter ici et là quelques sourdines. L'auteur de cette édition des Portraits se fait fort de nous les soumettre. Conscient de la tâche qu'il entend, il est sur ses gardes. «Il n'est point d'auteur plus attentif que Sainte-Beuve à prévenir, éclairer, à diriger ceux qui auront un jour le désir de scruter sa vie, son personnage et ses oeuvres. Il a poussé jusqu'au narcissisme l'introspection vigilante; multiplié les confessions avec ou sans masque...» On est donc loin de l'universitaire qui aborde la littérature avec un esprit dit scientifique. Juge très partial de la scène littéraire et des oeuvres qui l'édifient, il est même un très mauvais guide. Ce qu'il a écrit sur Stendhal, ailleurs que dans ces Portraits, est injuste et souvent un peu sot, mais est-ce une raison pour ne pas le lire?

L'ennui est peut-être que pour la plupart de nos contemporains, Sainte-Beuve est haïssable, hargneux, vindicatif. Ce qui est tout à fait vrai. Mais est-on justifié d'oublier pour autant les esquisses qu'il nous livre

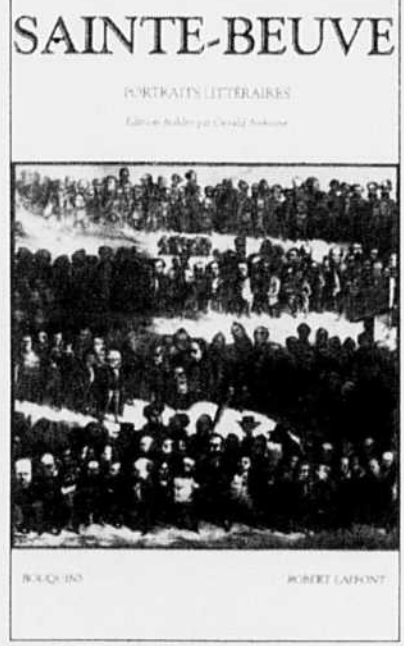
de Boileau, de Racine ou de Bossuet?

La parution de ce livre m'a donné l'occasion de me promener dans certaines pages de l'oeuvre. On ne lit pas d'un trait un volume de ce genre. Je ne l'ai pas fait non plus. Je serais toutefois malhonnête de taire le plaisir que j'ai tiré des trois ou quatre centaines de pages que j'ai dévorées.

De Benjamin Constant, il écrit: «On avait souvent dit qu'il était peut-être l'homme qui avait eu le plus d'esprit depuis Voltaire; ce sont des gens qui l'ont entendu causer qui disent cela, car, si distingués que soient ses ouvrages, ils ne donnent pas l'idée de cette manière; on peut dire que son talent s'employait d'un côté, et son esprit de l'autre». Que sa méthode d'expliquer l'oeuvre par l'homme soit détestable, peu sûre, je n'en disconviens pas. Ce qui est évident en revanche, c'est qu'il ennuyait rarement. Il a beau s'intéresser parfois à des écrivains depuis longtemps oubliés, il retient notre attention.

Voilà qui compte bien davantage selon moi que de condamner sa méthode. Ses misères sont tellement évidentes qu'on a avantage à ne pas s'y attarder. N'y a-t-il pas de toute manière un plaisir un peu pervers à faire son miel de la prose d'un écrivain qu'on ne prise pas tellement? On a alors l'impression d'être légèrement prédateur, profitant d'une matière qui ne nous était pas destinée.

Sainte-Beuve n'est certes pas un écrivain à qui on aurait souhaité écrire pour lui manifester son admiration. Mais écrit-on beaucoup de lettres de ce genre dans le cours d'une vie?



ROBERT LÉVESQUE
APOLOGIE DU PLAISIR ABSOLU
David di Nota
collection L'Infini
Gallimard, 149 pages

LES FLEURS
Christian Gailly
Éditions de Minuit, 92 pages

QUAND TU AIMES, IL FAUT PARTIR
Alina Reyes
collection L'Infini
Gallimard, 91 pages

On n'a pas toujours besoin de sujets pour écrire des romans. Une plume suffit, si elle est bonne... Ce qu'on appelle la modernité — et qui n'est rien d'autre que le désespoir du présent — aime reléguer au placard les grands enquêteurs qui fouillaient et stockaient des sujets circonscrits pour en extraire des fictions romanesques maîtrisées, des fresques et voire des tomes définitifs. Un Zola, aujourd'hui, serait sans doute ethnologue ou historien, collègue de Lévi-Strauss ou successeur de Michelet.

Il y a, dans la littérature du temps, autour des grands écrivains qui resteront tel Beckett qui défie tout mouvement, des impatients qui répondent aux appels de liberté de la plume en jetant bas ce travail d'entomologiste des écrivains d'hier, pour écrire vite et court, mais sans toujours faire dans l'essentiel, loin s'en faut. Ce n'est pas nouveau, remarquez, et des spécialistes du genre bref faisaient dans le roman des coupes à blanc déjà dans les années 50. Se prenant pour des bâtards de Joyce et de Sarraute, ils écrivaient des demi-journées sans histoires en moins de cent pages et tentaient de nous faire croire que tout était là, fors le souffle des aînés... bien sûr. Et depuis, pour les plumitifs, un rien peut suffire à faire roman. Un désir. Un regard. Une fuite sans but. Une schizophrénie sans diagnostic.

Dans les trois cas qui nous occupent au feuilleton d'aujourd'hui — une réussite, un essai fragile, un ratage —, on verra évoquer l'entreprise de l'achat d'une robe à sa bien-aimée chez David di Nota, le double trajet parallèle en métro de deux inconnus chez Christian Gailly, et une

dérive en forme de road-movie sans essence chez la pauvre Alina Reyes... Rien du scaphandrier en profondeur chez tous ceux-là. Tout est supposé là, tout de suite. Dans l'écriture du vite. Que de la phrase fuyant vers l'horizon-butoir de la dernière page. Avec de la grâce chez David di Nota, et ce jeune homme à surveiller prouve qu'on peut écrire mince et bien; avec une inspiration limitée et peu de liberté chez Gailly, ou avec besogne chez Reyes, et là c'est moins drôle. La littérature de surface a aussi ses hauts et ses bas.

David di Nota, ancien petit rat, qui a grandi d'un entrechat l'autre, enfant de Mai 68 qui n'a que 25 ans aujourd'hui, est l'un des plus talentueux de ces romanciers du peu, à la plume qui court, qui court. Son premier roman, *Festivité locale*, m'avait séduit il y a deux ans et j'en garde un souvenir froissé, comme un trajet avec un inconnu allumé et malicieux.

Un garçon traversait Paris à la poursuite de sa chère Sophie, une fille bien qui se déplaçait beaucoup dans les arrondissements. Très jolie fille dont il était éperdument amoureux et pour laquelle il se ramassa dans une rixe bête sur un palier, la gueule cassée le temps d'une minute ou deux. David di Nota, à ce premier roman, exhibait une vitesse d'écriture plus qu'une histoire, un ton plus qu'un fond, et son écriture, puisqu'il s'agit de ça, fleurait la fraîcheur des désirs pressés dans les nuits pluvieuses, c'était le mouvement gracieux d'un garçon qui court les yeux grands ouverts en traversant Paris son âme dépassant dans la poche arrière.

A son deuxième roman, David di Nota dresse en quelque sorte son manifeste d'écrivain. *Apologie du plaisir absolu* est le pari d'une littérature du bonheur assumé, du bonheur en vitrine. Di Nota place son roman sans thèse ni maître sous l'invocation coquine de Scapin, puisque, désespéré de ne pas arriver à être juste un peu malheureux — «c'est tellement plus réconfortant d'être malheureux quand on veut devenir écrivain» — il écrit l'ode d'un garçon empressé et un peu fourbe dans les manigances envers sa blonde adorée et indécise — qui s'appelle ce coup-ci Vitalie. Las de «feuilleter son

coeur comme un magazine», il décide d'une action majeure dans la journée: après le bain de mousse, ils iront, lui et elle, lui acheter une robe.

David di Nota a un humour fou et une plume vive. Ses descriptions de parfums et de tissus sont maniaques et emportées. Il deviendra sans doute ces prochaines années, s'il tient la forme et préserve l'enthousiasme, un nom connu, et du poulain pour les prix. Vous auriez intérêt et plaisir à reluquer dès maintenant ses deux petits livres où il brille d'une jeunesse folle, comme un Radiguet des années clip — «un visage à deux rides d'être une horreur» —, où, bien sûr, on devinera sous l'écorce légère un bois plus dur qu'il n'y semble, et peut-être, à l'encontre de son manifeste d'enfant heureux, une détresse qui ne dit pas encore son nom sous cette alacrité si étrangement combattante.

Avec Christian Gailly, publié chez Jérôme Lindon, même littérature de surface, mais dans une absence de vivacité et de plaisir, avec, maison d'édition oblige, du petit Pinget paté dans les cordes scripturales, dans l'organisation sérieuse et bien divisée selon les règles du récit morcelé.

Un homme. Une femme. Le narrateur qui écrit et intervient pour s'apostropher. *Les fleurs* est un autre de ces romans qui n'aurait sans doute pas existé si la maison de Lindon fermait ses portes rue Bernard-Palissy dans le 6e.

On y trouve un intérêt passé la page 40, et il vous en reste 52 pour apprécier. C'est pas mal. Dans une proche banlieue de Paris, une femme au magasin s'achète une cartouche Waterman feutre noire extrafine, et s'arrête ensuite dans un café avant de prendre le train pour un rendez-vous à Paris; au même moment un homme sort de chez lui pour aller à un rendez-vous place du Trocadéro. Dans le train, puis dans le métro, il la remarquera à cause des fleurs rouges, très rouges, imprimées sur sa jupe. Ils ne savent pas encore qu'ils vont au même endroit, dans le même immeuble, pour rendez-vous différents.

Gailly, qui a fait un petit bruit avec *Dring*, son précédent et très court roman, est de la petite descendance



Alina Reyes

robbe-grilletienne, rayon des vieilles Gommages, où la description des lieux et personnages remplace l'action qui ne viendra jamais, héritage ou Gailly n'ajoute que l'auto-interpellation du narrateur. L'homme et la femme, elle croyant qu'il la suit, lui pensant qu'elle le piste, vont repartir ensemble quand le roman finit. «Je regrette sincèrement de le dire ainsi, mais c'est comme ça» commente le narrateur. Excusons du peu. Mais au prochain Gailly, peut-être ferons-nous faux bond.

Les choses se gâtent vraiment pour Alina Reyes. Son quatrième roman, dont on ne comprend pas qu'il paraisse sous l'imprimatur de Philippe Sollers dans la collection L'Infini n'est pas mince ou sans sujet, il est vide et nul. L'ex-chroniqueuse a DEVOIR exposer, sous l'appellation roman, ses réflexions et petites impressions de son séjour en Amérique, à Montréal la rectiligne, e dans la vaste Arizona, où son personnage d'écrivain passe avec un me des jours sans intérêt pour le lecteur. Dans ce cas-ci, la littérature du peu devient l'écriture du rien. Cette plume quette. *Quand tu aimes, il faut partir*, aurait un titre plus juste avec «Quand tu n'as rien à dire, il ne faut pas écrire».

Il faudrait que Sollers s'explique sur la pertinence de publier à L'Infini les restants de petits os sans moelle de l'auteur de *Boucher*.

Pour saluer
Hector de Saint-Denys Garneau,
poète et peintre

1912-1943



REGARDS ET JEUX
DANS L'ESPACE

Magnifique album de luxe
comprenant l'édition de 1937, accompagné de 35 tableaux
inédits de l'auteur et présenté par Anne Hébert.

Édition conçue et réalisée par Henri Rivard —
Album grand format relié pleine toile — 35 planches couleurs
— 208 pages — 125 \$

FIDES

Monique Proulx

« C'est
un roman
d'une rare
qualité. »

Commentaire du jury
des Prix du
SIGNET D'OR

Lauréate des Prix du
SIGNET D'OR 1993

CATÉGORIE ROMAN

248 pages, 19,95 \$

Boréal

Monique Proulx
Homme invisible
à la fenêtre

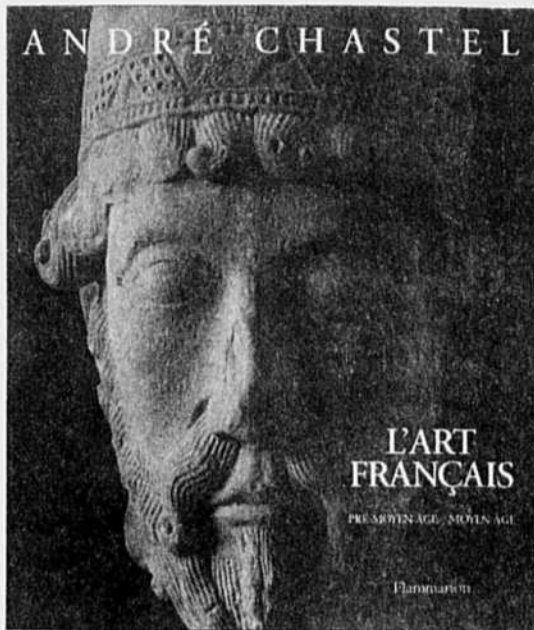
Roman

Boréal

L I V R E S

LES BEAUX LIVRES

Le génie, premier volume

L'ART FRANÇAIS, PRÉ-MOYEN ÂGE, MOYEN ÂGE
André Chastel,
Flammarion, 1993, 367 pagesLISE BISSONNETTE
LE DEVOIR

cohérences et continuités d'un art qui deviendra celui de la France, à nul autre pareil.

Son érudition est phénoménale. Il se déplace dans le temps, dans l'espace, comme s'il avait voulu répertorier chaque transmission, chaque emprunt, chaque aller et retour de styles qui ne se succèdent plus mais s'interpénètrent, le tout appuyé sur des dizaines d'images capables de contre-

dire tant de vieilles certitudes de l'histoire de l'art.

L'art lui-même n'est plus une suite d'œuvres singulières, étudiées pour elles-mêmes. De la silhouette du château, de sa place dans le paysage, jusqu'aux enluminures de bréviaire ou aux attitudes des gisants, l'historien traque le voyage des techniques, des perceptions. Il est obsédé de synthèse.

Y a-t-il un art français? Oui répond constamment Chastel, qui lui prête une sorte d'impérialisme. Son fond artisanal, vernaculaire, est original et a pu traverser les âges. Et les greffes qu'on y décele, qui se sont accélérées à la fin du Moyen Âge avec les guerres d'incursions ou d'invasions, ne sont pas des emprunts mais une «assimilation sélective», une «absorption» qui s'approprie les trouvailles des autres et arrive à les dominer. Puisant filigrane qui transcende aussi ses créateurs. «J'ai moins aimé les Français que la France et moins la France que l'art français», écrit Chastel, comme avalé lui-même par sa thèse.

Reproduites en fin de volume, les notes éparses d'une longue introduction interrompue, et le texte reconstitué par des mains amies ne sont jamais de lecture facile. Pour aborder plus loin que les images, vaut mieux pouvoir se remémorer ses guerres de religions, sa géographie européenne, son histoire de l'Antiquité, et s'y promener à l'aise. L'art français n'est pas un ouvrage de vulgarisation, comme tant de beaux livres. Mais sa luxuriance en fait un objet d'art en soi, y compris de cet art bien français de la parole qui s'enchaîne et s'envole dans toutes les directions, étourdissant de sens.

Parmi les tabous de fin de siècle, il faut désormais ranger la notion de «génie national», suspecte du péché d'ethnisme qui fait les Sarajevo. Mais celui qui a osé explorer encore cet interdit à propos de la France, le célèbre historien d'art André Chastel, est mort avant d'avoir mis la dernière main à sa somptueuse thèse sur «l'art français», auquel il ne comptait surtout pas le génie. Interrompue, l'œuvre suscite moins la polémique qu'une immense curiosité pour son infini matériau.

Avec l'aide des proches de l'auteur, la maison Flammarion propose aujourd'hui le premier de quatre volumes d'une édition fastueuse des travaux de Chastel.

L'art français, Pré-moyen âge, Moyen âge, ravit d'abord par son iconographie originale, qui traite le détail infime avec autant de majesté que les grandes œuvres. Mais dès que l'œil capte un liséré d'ornementation sur un vase de l'époque néolithique, l'esprit s'insurge: comment attribuer à «l'art français» la première griffe de l'âge de pierre?

Tel est bien le propos d'André Chastel, pourtant, qui refuse d'attendre le cinquième siècle et l'invasion des Francs, qui refuse aussi de s'en tenir au périmètre de l'hexagone, pour retrouver les

Saint-Denys Garneau,
peintre et poèteREGARDS ET JEUX DANS L'ESPACE
Saint-Denys Garneau
Fides, 208 pagesSTÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Hector de Saint-Denys Garneau est décédé en 1943, il y a tout juste un demi-siècle. Il avait 31 ans et il laissait derrière lui, une œuvre capitale, une des premières de la modernité artistique québécoise: des poèmes, un journal, des lettres, depuis longtemps reconnus, et puis des toiles, maintenant tirées de l'oubli par cet album exceptionnel que présente Fides.

Trente-cinq œuvres sont réunies dans ce volume de luxe, en contrepoint des vers de *Regards et jeux dans l'espace*, qui date de 1937. Comme l'écrit sa cousine Anne Hébert, en introduction du volume, on découvre alors que ce regard de Saint-Denys Garneau «est moyen de connaissance et appel à la salutation du paysage».

Elle rappelle aussi que «cela se passait dans le désert et la nuit d'un pays fermé». Jugé et condamné par la grande et la petite noirceur de son temps, pour ses poésies nouvelles et sa soif d'autre chose, Saint-Denys Garneau s'est finalement replié sur lui-même, sur son angoisse et sa solitude, loin du monde qui le terrifiait et ne le comprenait

pas. Le recueil de poèmes et le florilège de l'œuvre peint, ici conjointement proposés, permettent de sentir cela, de suivre les liens tissés entre la longue éclipse que connut cette âme tourmentée et le naufrage tragique qui emporta finalement l'artiste visionnaire. Ainsi de cette strophe, qui accompagne la reproduction de la petite toile mélancolique *Les saules près de la rivière*.

Maintenant mon être en éveil
Est comme déroulé sur une grande étendue

Sans plus de refuge au sein de soi
Contre le mortel frisson des vents
Et mon cœur charnel est ouvert comme une plaie
D'où s'échappe aux torrents du désir
Mon sang distribué aux quatre coins cardinaux.
Toute création est un acte de guerre disait Artaud. Saint-Denys, lui, s'est battu contre lui-même, contre sa nature désespérée, son existence troublée, son destin tragique et, surtout contre la mort, venue trop vite le cueillir, sur la grève de Sainte Catherine, un jour d'automne pluvieux.

Autrefois, la peinture, l'art, la littérature, ici comme ailleurs, chantaient en chœur. Mais avec Saint-Denys Garneau et quelques autres, chez nous, l'art commence à s'individualiser. Son art, sa peinture et sa poésie, ensemble, conjointement, comme dans cet ouvrage, célèbrent l'expression de soi.

L'architecture
à l'horizontaleFRANK LLOYD WRIGHT; LES CHEFS-D'ŒUVRE
Bruce Brooks Pfeiffer et Daviu Larkin,
Seuil, 312 pages.ROBERT LÉVESQUE
LE DEVOIR

L'été dernier, dans un petit bled perdu entre l'Utah et l'Arizona, où les trois motels neufs affichaient complet, on m'indiqua — l'heure était tardive — qu'il y avait aussi le Cliff Palace, face au poste d'essence, où il y avait toujours quelque chose à louer...

Nous trouvâmes le Cliff Palace. En face du Texaco. Et il y avait en effet plusieurs chambres de motel à louer dans ce d'abord sinistre palace de bois, à peine discernable et un peu inquiétant tant il était bas de façade et qu'il faisait entre chien et loup.

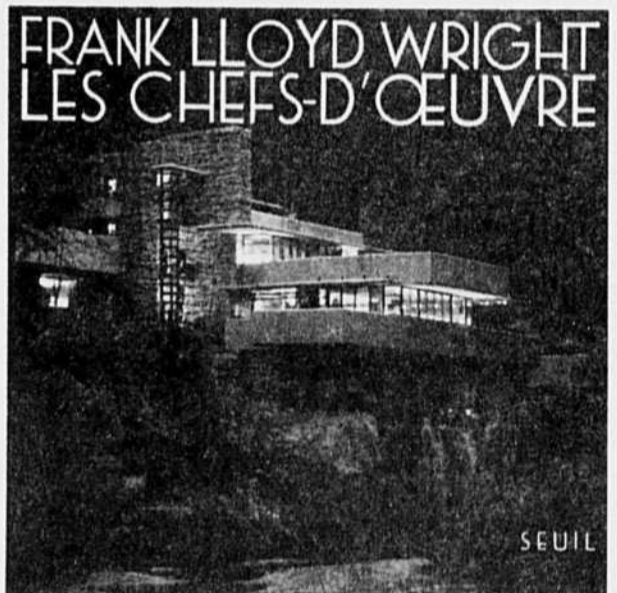
Nous entrâmes, fourbus. Il y avait dans la pièce une lumière diffuse, agréable, et vite nous sumes ce qui différencie ce lieu impersonnel des autres lieux impersonnels dans l'univers du motel le long des routes américaines: la conception architecturale. Les fenêtres, haut placées, dans la salle de bains comme dans la chambre, vous privaient d'une vue directe sur... le parking ou... la route, mais faisaient tomber sur l'ensemble de la pièce une lumière indirecte et douce, à nulle autre pareille dans les Econo Lodge ou les Quality Inn ou les Motel 17, une lumière qui à elle seule vous calmait déjà des kilomètres...

En faisant curieux le tour des lieux - le porte-bagages en lattes de bois qui était vraiment un porte-bagages, la petite table utilisable pour trois fonctions, le fauteuil à bonne inclinaison pour les automobilistes fatigués, la lance de bois pour ouvrir les hautes fenêtres, la douche où l'on peut s'asseoir, le petit loquet à tourner pour indiquer le besoin de la femme de chambre, etc. - nous trouvâmes l'explication à tant de délicatesse et de vieux confort: une carte explicative qui rappelait au passant d'aujourd'hui comme d'hier que ce «motel» avait été conçu par un élève de Frank Lloyd Wright en guise d'examen quelque part en 1933...

Tout était resté en l'état. Notre escalo dodo se transformait en visite des *fifties*. J'ignore si l'élève avait réussi son examen de 1953 mais ce petit motel de l'Arizona, ce soir-là, eut tout le charme que l'on reconnaît dans le monde aux architectures de cet Américain du Wisconsin qui inventa l'architecture horizontale et le paysagisme des briques et des vérandas, et qui est l'homologue états-unien du Suisse Le Corbusier.

Un magnifique album paraît au Seuil, écrit par un «apprenti» de Frank Lloyd Wright, Bruce Brooks Pfeiffer, un type qui aujourd'hui s'occupe des archives du maître à Scottsdale en Arizona. On y trouve l'essentiel d'une manière et d'une époque. Les maisons de banlieue, les édifices, les bâtiments, les musées — le Guggenheim de New York comme quintessence de son travail, bref une quarantaine de constructions signées par un maître de l'espace et de la lumière, des organisations généreuses ou la vie s'installe sans heurt grâce aux fonctions bien comprises de l'architecture organique, comme dans mon modeste examen du Cliff Palace...

Frank Lloyd Wright a compris que le bâtiment résidentiel ou hôtelier ne doit pas lutter contre son environnement mais s'y poser sans choc, s'y étendre. D'où ces magnifiques maisons de briques — pour les riches, évidemment, mais comment faire autrement — qui s'étagent avec les dénivellations des jardins ou des forêts, et dans lesquelles la lumière peut entrer sans violence.



BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ

Champigny

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1 LA RENARDE: MARIE LAFLAMME T. 3, de Christine Brouillet — éd. Lacombe
- 2 LE GRAND BLANC, de Francine Ouellet — éd. Libre Expression
- 3 HOMME INVISIBLE À LA FENÊTRE, de Monique Proulx — éd. Boréal/Seuil
- 4 LA TOURNÉE D'AUTOMNE, de Jacques Poulin — éd. Leméac

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1 LES ENFANTS DE L'INDIFFÉRENCE, de Andrée Ruffo — éd. de l'Homme
- 2 MÉMOIRES POLITIQUES, de Pierre Elliott Trudeau — Le Jour éditeur
- 3 LA DÉROUTE DES SEXES, de Denise Bombardier — éd. du Seuil

ROMANS ÉTRANGERS

- 1 L'AFFAIRE PÉLICAN, de John Grisham — éd. Robert Laffont
- 2 LE SABOTAGE AMOUREUX, de Amélie Nothomb — éd. Albin Michel
- 3 LE MAÎTRE DES ILLUSIONS, de Donna Tartt — éd. Plon
- 4 LE ROCHER DE TANIOS, de Amin Maalouf — éd. Grasset

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1 LES BATARDS DE VOLTAIRE, de John Saul — éd. Payot
- 2 LES TESTAMENTS TRAHIS, de Milan Kundera — éd. Gallimard

LIVRE JEUNESSE

- 1 LE PÈRE NOËL, de Ginette Anfosse — éd. La Courte échelle

LIVRES PRATIQUES

- 1 LES PÂTES: CUISINE EN IMAGE, de Anne William — éd. Phidal
- 2 AGENDA D'ART ALFRED PELLAND 1994, Gouvernement du Québec

COUPS DE COEUR

- 1 HÉLOÏSE, de PHILIPPE BEAUSANT — éd. Gallimard

371, avenue Laurier Ouest 277.9912

Noël
et Jours de fêteUn magnifique album
superbement illustré
plein d'idées pour
Noël!Un merveilleux livre
à offrir et...
à recevoir!120 pages
29,50 \$

En vente chez votre libraire

Un millénaire d'écriture

LES PLUS BELLES PAGES MANUSCRITES
DE L'HISTOIRE DE FRANCE
Bibliothèque nationale
Collection La Mémoire de l'Encre,
Robert Laffont, 1993, 430 pages.ROCH COTÉ
LE DEVOIR

La question essentielle en ce moment est de savoir si cela fait un beau cadeau. Là-dessus, aucun doute n'est permis: ces «plus belles pages manuscrites de l'histoire de France» sont réservées à l'amateur de beaux ouvrages qui salue devant les vitrines des libraires, le porte-monnaie vide et l'espoir intact. L'espoir que quelqu'un, comme le responsable du cahier livres

du DEVOIR, pense à lui en tenant dans ses mains ce si bel objet de désir.

Oui, c'est la première chose qui frappe: voilà un bel objet, lourd et capitieux, rempli de choses magnifiques et savantes, conçu pour plaire et instruire. Plus de 400 pages, un millénaire d'écriture où défilent, dans des manuscrits qui sont souvent de vraies œuvres d'art, les grands moments de l'histoire de France. Dans la même collection, Laffont nous avait déjà présenté les manuscrits des poètes et les plus belles lettres de l'histoire de France.

Côté scientifique, ces pages d'histoire se présentent avec toutes les garanties nécessaires. Le livre est publié sous la signature de la Bibliothèque nationale de France, et l'historien Emmanuel Le Roy Ladurie le qualifie d'ouvrage de référence. «Chaque manuscrit, écrit-il, est reproduit en couleur, afin que rien ne disparaisse du document original ni de son histoire apparente: les teintes du papier, celles de l'encre, les traces, les trames, les drames, ou même les injures du temps figurent elles aussi dans le présent ouvrage...»

Une notice savante accompagne chaque manuscrit, le situe dans son époque et en explique le sens. Suit une page de «traduction» (pour les documents les plus anciens) ou de transcription car tout est loin d'être parfaitement lisible.

On constate que le Moyen Âge avait le sens du beau manuscrit avec illustrations, lettres soignées, typographie soignée... C'est autre chose que la page de Malraux écrite à la machine. On n'ose pas penser à ce que feront les siècles à venir de nos documents... sur disquettes.

Livre de référence sans doute mais cette appellation ici n'est pas synonyme de sécheresse. Il y a une certaine émotion à avoir sous les yeux le tout premier document plus ou moins

écrit dans notre langue, ces Serments de Strasbourg, rédigés en 843 en latin, en roman et en tudesque (allemand). Ce n'est pas encore du français mais on sait que cela va le devenir.

L'émotion oui, l'horreur aussi dans cette page terrible où est décrit le supplice de Damiens, écartelé en place de Grève à Paris pour avoir attenté à la vie du roi. L'incrédulité, dans cette page du journal de Louis XVI qui, à la date du 14 juillet 1789, résume la journée par ce simple mot: rien.

Tout serait parfait si les éditeurs avaient prêté un peu plus d'attention à bien faire correspondre les pages manuscrites avec leurs transcriptions. Le lecteur de ce livre aime bien voir comment le français s'écrivait au Moyen Âge et pour cela il doit comparer le texte ancien et sa transcription en langue moderne. Hélas, certains originaux correspondent à peine au texte transcrit.

Mais l'ensemble conserve un grand intérêt, à de multiples points de vue. Un exemple: l'orthographe française a peu évolué depuis 500 ans. C'est bien plus la typographie que l'orthographe qui pose problème. Que les partisans de la réforme s'arment de patience!



LIVRES

BEAUX LIVRES

Les volutes de la sérénité

LA GRANDE HISTOIRE DE LA PIPE
Alexis Liebaert et Alain Maya,
Flammarion, 1993, 216 pages.

GILLES LESAGE
LE DEVOIR

Les volutes de la sérénité. Tel est le titre du premier chapitre du magnifique album que la prestigieuse collection de Flammarion consacre à *La grande histoire de la pipe*.

On ne saurait mieux dire. La pipe apporte en effet la sérénité, invite à la méditation et stimule la création; en témoignent nombre d'artistes, d'écrivains, de peintres et de scientifiques, recensés avec doigté et bonheur d'expression par les deux auteurs. En témoigne aussi Robert Sabatier, avec élégance: Quelle sérénité, quel grand calme procure la pipe en un temps d'agitation et de turbulences! Tirons sept bouffées avant de prendre la parole et nous détruirons la langue

ce qu'il perd: un plaisir total, réjouissant au moins quatre des cinq sens, l'esprit en plus. Les auteurs ont cent fois raison: il y a du sacré, du magique, du religieux, dans cet objet de terre, d'air, de feu et d'eau, que le fumeur touche, tête, aime et protège. En échange, elle lui apporte beaucoup, particulièrement tout ce qui, sans elle, lui ferait défaut. Elle est bien plus qu'un simple plaisir des sens, elle est la compagne familière, mais aux pouvoirs mystérieux, qui ouvre les portes du monde aux yeux du voyageur émerveillé.

Que d'artistes et de philosophes ont glorifié la fonction créatrice de la pipe. «Fumer la pipe dispense de penser», écrivait Schopenhauer. «Fume, fume! Il n'y a que la pipe qui distingue l'homme des animaux!», intimait le fumeur de Daumier à son fils. «La pipe est pour l'âme en peine comme la caresse d'une mère à son enfant qui souffre», selon un proverbe indien. La pipe serait-elle le propre de l'homme?

Cet album dévoile tous les secrets de cet objet mystérieux, venu du fond des âges jusqu'à nous - c'est sur le continent américain qu'on a retrouvé les pipes les plus anciennes - en passant par Nicot et Bouffardi, Catherine de Médicis et le pétunage qui éclaircit les esprits et donne des pensées joyeuses. De la pipe de Simonon-Maigret à celle de Mondrian, des Blier, de Giono ou de Russell, l'antique rituel compte encore, heureusement, de nombreux fidèles ravis. Comment ne pas souscrire à la «théorie» d'Einstein: «Avant de répondre à une question, il faudrait toujours allumer sa pipe.»

Comme tout livre du genre qui se respecte, ce superbe album comporte un important guide de l'amateur - une seule boutique canadienne a l'honneur d'y être recensée, celle de Robert Blatter, à Montréal - avec lexique, bibliographie et index.

Même après sept ans de jeûne et de sevrage forcé, le vieux journaliste qui a fumé durant plus de 35 ans en goûte encore l'arôme ensorcelant et la magie enveloppante...



«Fume, fume, fume! Il n'y a que la pipe qui distingue l'homme des animaux!», intimait le fumeur de Daumier à son fils

de bois. Chaleureuse défense et illustration extraordinaire de la bouffarde, voici une fresque fascinante que tout peintre, ancien ou nouveau, voudra désormais avoir sur sa table de salon. Pour renouveler son plaisir à volonté. De l'histoire au guide de l'amateur et collectionneur européen, en passant par la fabrication d'une pipe, la culture des tabacs et le mode d'emploi, rien ne manque pour inciter discrètement à succomber à la caresse et aux délices de l'enveloppante fumée. Au point que le vieil amateur du rituel magique a peine à ne pas succomber à ce «vice» si doux et bienfaisant.

Feuilleter cet album aux illustrations abondantes, à l'iconographie bien choisie, celui qui n'a jamais fumé une pipe, ou pis encore celui qui n'a jamais su bien fumer une pipe, aura un agréable aperçu de tout

De vrais héros de bande dessinée

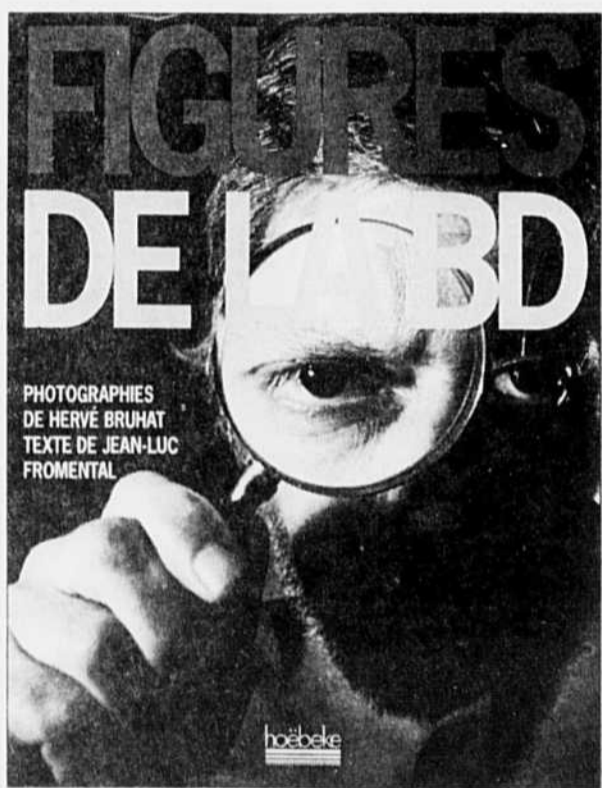
FIGURES DE LA BD
Photographies de Hervé Bruhat. Textes de Jean-Luc Fromental Editions hoëbeke, 172 pages
PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

On s'en doutait. Les auteurs de bande dessinée ressemblent souvent à leurs héros et toujours au monde qu'ils inventent. En s'attardant sur l'univers de 40 des plus grands auteurs contemporains du neuvième art, le photographe Hervé Bruhat en fait l'éloquent démonstration dans ce singulier album.

Le jeune photographe a voulu montrer les Tardi, Wolinski, Uderzo, Pratt, Franquin, Lauzier, Gotlib et autres comme nous ne les avons encore jamais vus. Et il a réussi. Sans doute parce qu'il n'a rien ménagé. Chaque photo a fait l'objet d'une minutieuse préparation et d'un travail recherché de mise en scène. Utilisant la technique des photographes de plateau des années 50, il personifie chaque auteur en des portraits à la fois beaux et drôles. Franquin y apparaît en savant fou, Margerlin en champion de boxe et Pratt en Citizen Kane tirant les ficelles des cinq continents. Fred sort quant à lui sa moustache d'une boîte.

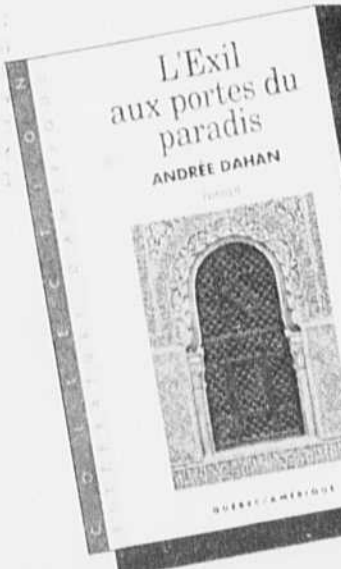
Le scénariste Jean-Luc Fromental enrichit l'ouvrage de textes complémentaires — superbes de clarté et de concision — dans lesquels il définit la personnalité de chacun et explique l'originalité de l'œuvre.

Cet album fera plaisir à la fois aux férus de bande dessinée et aux laïcs désireux de transcender l'omniprésent Hergé.



L'EXIL AUX PORTES DU PARADIS

ANDRÉE DAHAN



«Mme Dahhan, aussi bien dans les dialogues que dans la narration, a fait un travail minutieux qui se rapproche de la perfection.

Un roman bouleversant, vraiment, à emporter sans faute cet hiver sur les plages ensoleillées.»

Réginald Martel, *La Presse*.

«Un roman puissant et original qui montre comment les écrivains néo-québécois peuvent renouveler notre littérature.»

Frédéric Martin, *Lettres québécoises*.

256 pages - 19,95 \$

AUX ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

bandes dessinées

Bourgeon/Lacroix



La Source et la Sonde

Une œuvre insolite dans un univers où l'eau joue un rôle primordial. L'histoire de deux femmes de classes différentes, qu'une mission périlleuse va réunir malgré les tensions qui les divisent.

112 pages • 24,95 \$

Prado



Traité de craie

Une histoire magique improbable et incohérente servie par un dessin de rêve où la couleur réussit le prodige de rendre captif le lecteur. Un récit inspirant tantôt l'inquiétude, tantôt l'insécurité.

88 pages • 19,95 \$

Prix des libraires
BD 1993

Tardi



C'était la guerre des tranchées

Aboutissement d'années de réflexion et de travail, cette *Guerre des tranchées* marque, incontestablement, une étape capitale dans l'œuvre de Tardi.

128 pages • 21,95 \$

Lire
c'est grandir !

Charles Prost

Le jardin de Claude Monet

Pendant un an, en toutes les saisons et sous toutes les lumières, Charles Prost a réalisé près de cinq mille clichés. Les plus accomplis ont été choisis pour cet ouvrage qui fait revivre un lieu magique : celui de Claude Monet et de sa peinture.

120 pages • 42,95 \$



Jean-Michel Labat
Robert de Laroche



Histoire secrète du chat

Ce livre offre la découverte d'aspects peu connus ou franchement ignorés de la personnalité du chat, les curiosités de son histoire, sa place au cœur des mythologies, ses rapports avec l'homme. Un texte qui fourmille d'anecdotes.

120 pages • 49,95 \$

Albert de Visscher

Regards sur l'art

Une anthologie qui réunit plus de 300 textes signés des plus grands noms de l'histoire de l'art, illustrée par plus de 150 reproductions en couleurs des chefs-d'œuvre universels. Une leçon d'histoire de l'art vivante et eclectique.

320 pages • 85,00 \$

Regards sur l'art



casterman

beaux livres

LIVRES

BEAUX LIVRES

La Provence, l'amour d'une vie

BLEUE COMME UNE ORANGE...

LA PROVENCE

Photographies Sonja Bullaty et Angelo Lomeo
Texte Marie-Ange Guillaume
Editions Abbe Ville Press, 180 pages

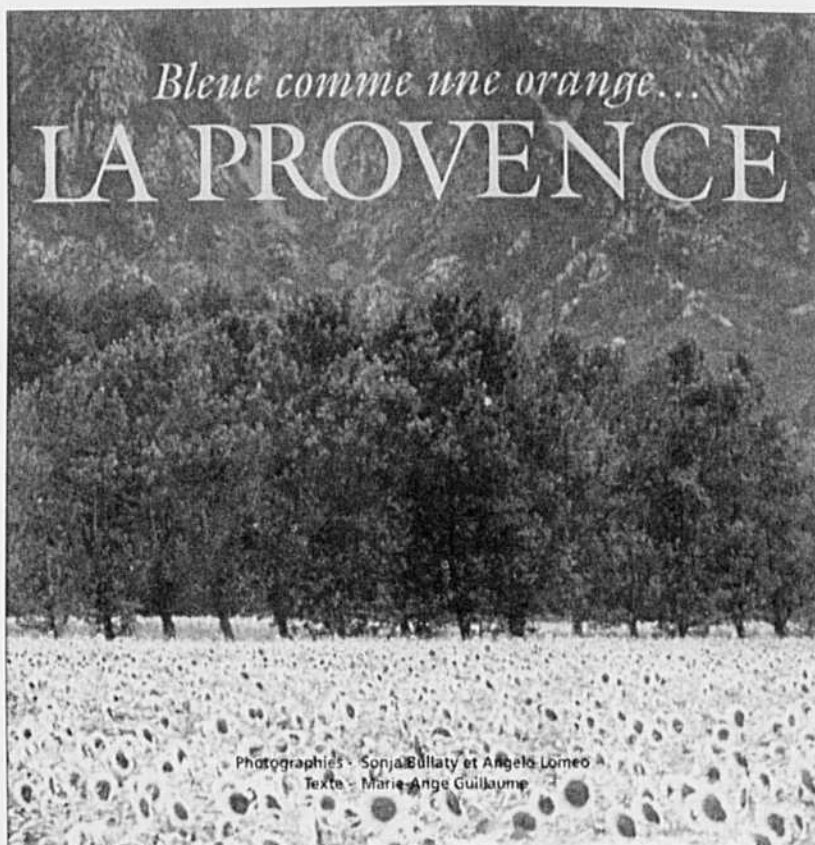
ISABELLE PARÉ
LE DEVOIR

La Provence... Là où la terre est bleue, toute zébrée de rayons de lavande outremer. Là où la terre se pigmente du jaune zinc des champs de tournesols et des herbes brûlées par un soleil sans pitié.

La terre est bleue comme une orange, disait Paul Eluard. Dans l'objectif des photographes Bullaty et Lomeo, la Provence l'est aussi.

Plus qu'une collection de cartes postales, la Provence ou nous emporte l'auteur Marie-Ange Guillaume est celle qui inspire les Pagnol, Colette et Daudet. La Provence, aussi, des Van Gogh, Matisse, Cézanne, Braque, Picasso dont les palettes ont tour à tour succombé aux ocres provençaux, dorés par la fournaise du Midi. Van Gogh voyait en ce pays le triomphe du jaune, de tous les jaunes possibles. De Staël y peindra la mer en rouge.

Des Alpilles au Mont Ventoux, en passant par l'arrière-pays sauvage du



Lubéron, ce livre-cadeau s'ouvre sur des ciels de cobalt, des rocs solitaires «blancs comme des voiliers» (Colette), des murs roussis et des volets décaités par le soleil omniprésent.

Au fil des pages, on découvre en

fait les provençaux, car il y en a mille et une, dont la seule trame commune se nomme excès. Excès de couleurs, de soleil, de farniente, de douceurs, de vacances et de tableaux tous plus différents les uns que les autres, fon-

du dans une indicible harmonie.

Charmante définition, on dit à tous les chauvins qui se décrètent provençaux que la seule preuve de Provence est l'olivier. Là où l'arbre vert-de-gris refuse de croître s'arrentent les frontières du pays provençal.

De chapitre en chapitre, l'œil des photographes réussit non seulement à saisir la couleur provençale dans toute son essence mais aussi l'âme d'une terre faite de sons et d'odeurs. Car au-delà des volets colorés, des murs de crépi et des collines, le lecteur a soudain l'impression de sentir monter le chant de la cigale, l'air salin de la pierre chauffée, le parfum piquant du thym, le silence du midi sur la place du village ou l'«acceng» d'un Ugolin échappé d'un roman de Pagnol.

Ces paysages de terre - et de villes qui vont d'Arles la romaine à Avignon la papale - laissent inévitablement le lecteur pantois et séduit, comme après un long après-midi passé à siroter un pastis sur la terrasse d'un troquet.

Au terme de ce périple en terre bleue, on ne peut s'empêcher de penser à la séduction qui ensorcela le jeune Pagnol, tout provençal qu'il fut, emporté par la beauté des garrigues de l'arrière-pays. «Alors commença la féerie et je sentis naître un amour qui devait durer toute ma vie», Marcel Pagnol, *La Gloire de mon père*.

Les merveilles de Chiparus

JEAN CHARTIER
LE DEVOIR

Chiparus est le maître de la sculpture chrysoéléphantine. Ce terme désuet provient de la racine des mots grecs identifiant l'or et l'ivoire. En fait, cette sculpture était plutôt réalisée avec ivoire et bronze, dans les années vingt. Le roumain Chiparus prêche une attention exceptionnelle aux stèles de ses sculptures, en marbre et en onyx, faisant même des piédestals des œuvres d'art.

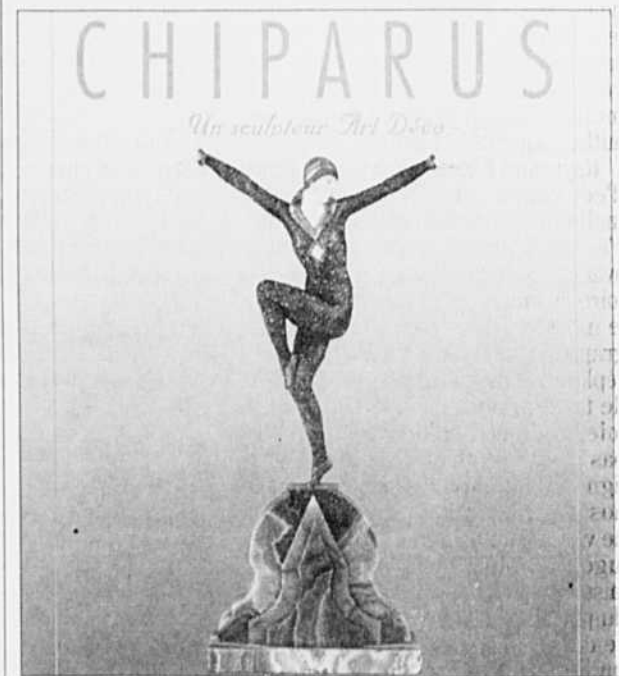
Ces sculptures de danseuses parisiennes sont fort recherchées par les collectionneurs, depuis les années 70. Chiparus s'inspira de l'Art nouveau de son époque, du courant symboliste, de la femme nouvelle des années vingt, cette femme émancipée qui fut qu'on appela années folles cette décennie.

Un médecin de Buenos-Aires, Alberto Shayo, s'est épris de ces petites sculptures, des bijoux, et il a fait enquête sur l'art de ce roumain durant les années vingt et trente. Il en résulte un magnifique livre sur Chiparus. La seule réserve qu'on peut faire tient à ce que le livre de Shayo fut écrit en anglais et que l'esprit de la traduction est imprégné. Mais la qualité de l'impression et de la mise en page excuse tout.

Chiparus évoque la femme moderne et les célèbres danseuses de cabaret parisiennes des années vingt, il les modèle en plastiline, en des esquisses plus sensuelles que les sculptures en ivoire et bronze. Quant à ses animaux en plâtre, ils montrent un aspect plus monumental des sculptures de Chiparus.

Dès 1912, celui-ci étudia la sculpture et l'Art nouveau avec Antonin Mercié à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, tout comme son compatriote Constantin Brancusi sept ans plus tôt. C'est là que fut formé également le sculpteur Art Déco, Charles Sarabozzoli. C'est au moment de l'Exposition internationale de 1925 qu'il commença la gloire de Chiparus. Il allait connaître son apogée en 1928. L'Art déco porta aussi à des raffinements inégalés les socles avec le rouge de Venise, le blanc de Carrare, le jaune de Sienne, les marbres de noirs de Belgique, l'onyx brun ou vert. On ne savait pas dans les années vingt qu'il se ferait des socles en béton à la fin du siècle.

Chiparus, comme Toulouse-Lautrec, passait ses soirées au cabaret ou au théâtre, pour découvrir les dernières merveilles de la danse et de la sensualité, et il les immortalisa avec ses grandes figurines. De L'Étoile de mer à la Sémiramis, toutes les danseuses célèbres de l'époque, particulièrement les danseuses russes, eurent droit à une sculpture. Il alla jusqu'à ciseler Rudolph Valentino dansant le tango avec sa femme, une ballerine russe, ou Isadora Duncan lancée dans un mouvement gracieux, nue sous un voile, ce qui causa une commotion dans le tout-Paris. Ce Chiparus est à voir pour la représentation de cet Art Déco, pour l'esprit de ces années vingt ou on écrivait L'Éternelle histoire sur le socle d'une sculpture.



Le récit de la vie

LE LIVRE DE LA VIE

Peter Andrews, Michael Benton, Christine Janis, John Sepkoski et Christopher Stringer, sous la direction de Stephen Jay Gould. Traduit de l'anglais, coll. Science ouverte, Seuil, Paris 1993, 256 pages.

RAYMOND LEMIEUX

Ils ont été baptisés Hallucigénia, Yohoa, Marrella... Ces mignons ancêtres sont les premiers animaux de la planète. Ils vivaient dans l'océan, il y a plus d'un demi-milliard d'années. Leurs fossiles ont été trouvés en Colombie-Britannique. Pres de 150 millions d'années après eux, insectes, reptiles, mammifères oseront poindre leur tête hors de l'eau. L'aventure de la vie avait bel et bien commencée. Du moins, c'est la dernière version revue et corrigée que l'on en a.

«Chaque génération doit réécrire le livre d'histoire de la vie, parce qu'elle en perçoit le déroulement de façon différente. Il ne peut y avoir de version définitive mais seulement le plaisir de découvrir les nouvelles perspectives révélées par les dernières connaissances en date», précise un des auteurs du *Livre de la vie* publié cet automne aux Éditions du Seuil. L'ouvrage produit sous la direction de Stephen Jay Gould, la star de la paléontologie américaine, nous propose donc le récit la plus à jour de la conquête végétale et animale.

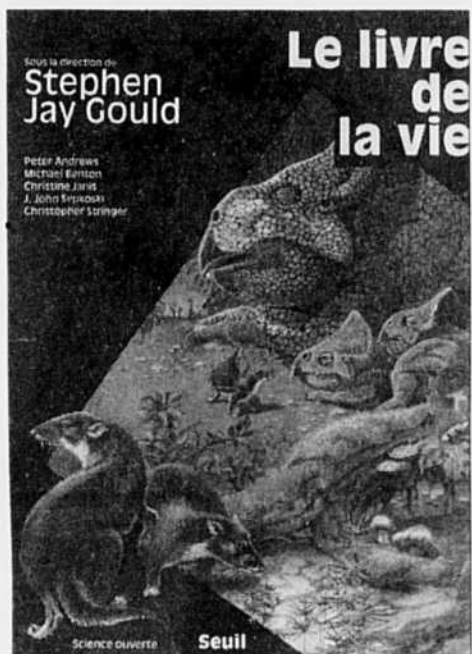
Chose certaine, ce *Livre de la vie* nous éloigne de la jurassicologie populaire. D'ailleurs, si vous avez trouvé ce

Tyrannosaurus rex n'est pas mal dans le film *Jurassic Park*, qu'il ne fait qu'une bouchée de ses rivaux comédiens, le livre de la vie vous rappellera que «tyra» n'a jamais vécu à l'ère Jurassique. Pas plus que Tsintaosaurus ou Deinonychus. Ces espèces, montrées dans le film, sont apparues, en fait, à l'ère du Crétacé.

Remarquable par sa rigueur, le *Livre de la vie* fait le point sur les dernières et impressionnantes avancées de la paléontologie, cette science qui étudie l'évolution des êtres vivants, en rappelant les notions essentielles qui permettent de comprendre comment tout a commencé sur notre bonne vieille Terre.

Notre cousine, la laitue

Si, jadis, on mesurait la distance des êtres vivants sur la chaîne de la vie en comparant leur morphologie; aujourd'hui, on le fait en examinant les différences génétiques au niveau de



l'ADN c'est-à-dire le bagage génétique. Ainsi, les chercheurs ont constaté que le chimpanzé est l'être le plus apparenté à nous: son ADN nous est semblable à 98,8%. La laitue? On aurait un cousin commun qui remonte à 800 millions d'années! C'est Darwin qui en serait épaté... Bien que les premiers indices de vie sur Terre ont près de 3,5 milliards d'années, le big bang biologique aurait eu lieu juste avant l'ère jurassique étaient en bonne partie soudés ensemble. C'est à ce moment que la plupart des espèces animales qui nous entourent, seraient apparues. En outre, le *Livre de la vie* montre comment la vie aurait évolué non pas lentement et progressivement mais par bonds «par bouffées», écrit-on. C'est la disparition de certaines espèces qui aurait permis l'essor d'autres espèces. Un exemple connu: c'est parce que les dinosaures ont été anéantis que les mammifères, in-

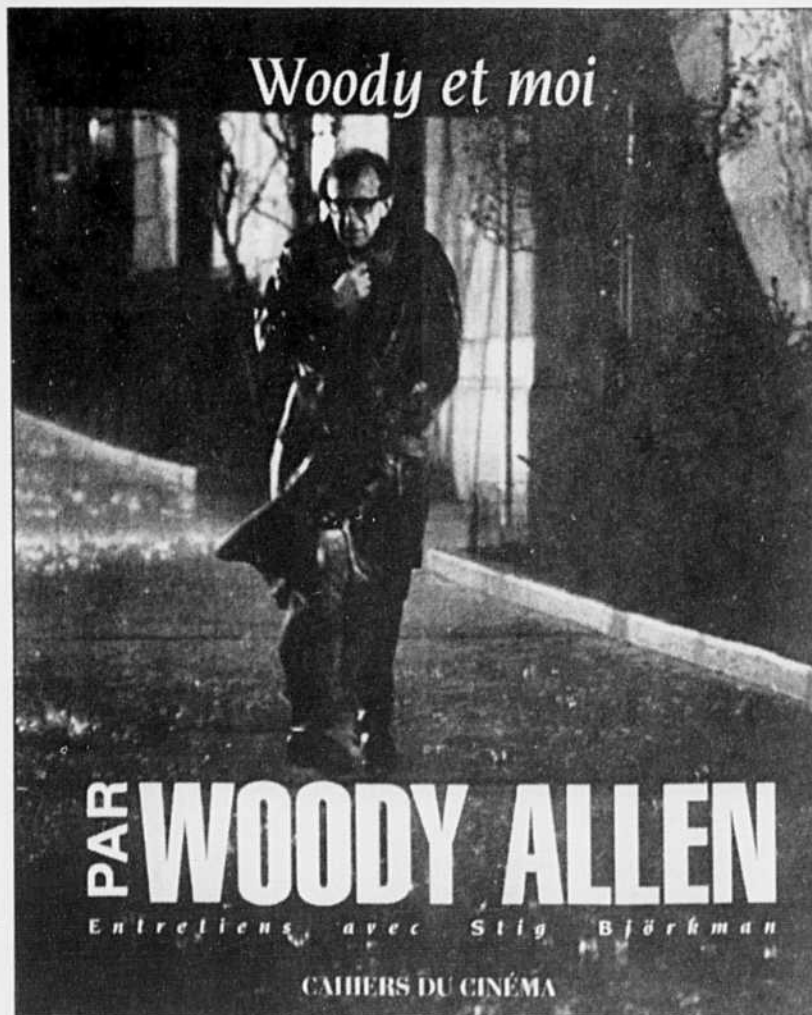
quant notre ancêtre, ont pu tailler leur place au Soleil.

Pourquoi les dinos ont-ils disparu? Sempiternelle question qu'aborde inévitablement le *Livre de la vie*. Certains chercheurs ont avancé qu'un réchauffement du climat aurait stérilisé les tyra, bronto, diplô et compagnie en cuisant leurs testicules. D'autres soupçonnent qu'ils s'étaient mis à brouter des plantes à fleurs contenant des psychotropes; ils auraient alors succombé à une overdose. Plus sérieusement, de plus en plus de savants mettent en cause la chute d'un astéroïde qui aurait déclenché un hiver fatal. La couche de sédiments qui coïncide avec la fin des dinosaures contient d'ailleurs un taux élevé d'iridium, métal normalement absent sur Terre.

L'icongraphie a une place majeure dans le livre. Et elle a été conçue avec un souci d'exactitude remarquable. C'est que Stephen Jay Gould reconnaît d'emblée la puissance de l'image. Entre autres choses, plutôt que des dinosaures lourds, géants et empotés; vous les verrez, pour la première fois peut-être, agiles et joueurs. Les vieux Time Life sur la vie préhistorique sont définitivement dépassés.

Trois milliards et demi d'années en quelque 250 pages, pour les hominidés que nous sommes, ça fout le vertige. Le livre est étourdissant. Et pourquoi pas? La vie est fabuleuse. D'autant plus qu'il nous reste encore à savoir si, comme le signale un des auteurs, la vie est une règle ou bien l'exception dans le cosmos.

Woody et moi



PAR WOODY ALLEN

Entretiens avec Stig Björkman

CAHIERS DU CINÉMA

Woody parle

WOODY ET MOI

Par Woody Allen. Entretiens avec Stig Björkman, photos de Brian Hamill. Cahiers du cinéma. 192 pages.

MARCEL JEAN

Même si ses démêlés judiciaires avec Mia Farrow ont récemment défrayé la chronique, Woody Allen continue de projeter l'image d'un homme secret, jaloux de son intimité. Voilà pourquoi *Woody et moi*, recueil d'entretiens réalisés par le critique et cinéaste suédois Stig Björkman, captivera quiconque s'intéresse à l'œuvre du comique new-yorkais.

Si plusieurs critiques (Giannalberto Bendazzi, Robert Benayoun, Jean-Philippe Guérard, etc.) se sont penchés sur l'œuvre de Woody Allen, personne n'avait réussi à approcher le créateur d'aussi près que Björkman. Il en résulte de nombreuses découvertes — comme la passion du cinéaste pour les sports à la télévision — et la destruction de plusieurs mythes. À ce chapitre, l'ouvrage fait éclater l'image de l'hyppocondriaque chétif jeune, Allen était doué pour les sports) incapable de vivre à l'extérieur de Manhattan (il prétend qu'il pourrait habiter une capitale cosmopolite comme Londres ou Paris, et ses propos laissent entendre qu'il a beaucoup voyagé).

Passionnant lorsqu'il parle de création (notamment le chapitre sur *Interiors*, de la difficulté de réaliser une comédie parlante en couleur, ou de ses rapports avec Diane Keaton, l'auteur de *Annie Hall* se fait cependant terriblement laconique lorsque vient le temps de commenter le travail d'autres cinéastes. Les éloges qu'il adresse sont brefs et ne sont généralement suivis d'aucune explication. Comme la majorité des cinéastes, Woody Allen se contredit lorsqu'il parle des critiques qu'il ne lit jamais (bien entendu), même s'il cite par la suite Richard Schickel (du *Time Magazine*), Penelope Gilliat et Pauline Kael (toutes deux du *New Yorker*). La discrétion légendaire d'Allen force Björkman à intégrer les ques-

tions d'ordre personnel à l'intérieur des discussions sur les films, ce qu'il fait avec une habileté remarquable et un véritable sens de l'à-propos.

C'est au chapitre de l'édition que l'ouvrage est plus faible. Car même si la maquette de cet album de luxe est encore plus agréable que celle du beau livre de Benayoun publié en 1985 chez Herscher (*Woody Allen au-delà du langage*), on ne peut excuser le nombre élevé de coquilles apparaissant dans le texte. Si la majorité sont sans conséquence véritable, certaines sont carrément choquantes, comme celle qui fait dire à Allen que l'humoriste «Mort Stahl a amené une révolution semblable à la révolution pop dans le jazz». (p. 18) On sait que Charlie Parker (auquel Allen se réfère) a révolutionné le jazz par le bop et non par le pop. Une telle erreur de transcription est d'autant plus inacceptable que le cinéaste est lui-même musicien et fin connaisseur de jazz.

Puisqu'il est question de fautes de transcription, ajoutons qu'à la page 88, Björkman amorce une question en disant «C'est la première fois que vous parlez de Dustin Hoffman». Or, c'est au moins la troisième fois qu'Allen fait allusion à l'acteur depuis le début du livre (p. 61 et p. 79). On s'explique mal qu'à la correction on n'ait pas fait sauter cette remarque inappropriée. Comme on s'explique mal, d'ailleurs, l'indifférence de Björkman lorsqu'Allen affirme qu'Hoffman «serait capable, encore qu'il soit un peu jeune» de tenir le rôle de Willy Lohman dans *La mort d'un commis voyageur*. Hoffman a tenu ce rôle dans le téléfilm de Volker Schlöndorff il y a près de 10 ans! On peut avoir des réserves quant à son jeu, mais on n'a pas le droit de figurer.

Cela dit, ces quelques remarques — auxquelles s'ajoutent certaines répétitions et contradictions qu'un bon travail d'édition aurait dû faire disparaître — ne suffisent pas à discréditer l'ouvrage, qui demeure un cadeau de choix, notamment grâce à l'apport des photos sensibles de Brian Hamill.

PRÈS DE VOUS, IL Y A SÛREMENT QUELQU'UN
QUI RÊVE DE RECEVOIR EN CADEAU

CARNET DE ROUTE 94

Daniel Héraud



LIVRES

Le paradis de Raymond Plante

UN SINGE M'A PARLÉ DE TOI
roman, Boréal

MARIE-CLAIRE GIRARD

Gaston Bachelard imaginait le paradis comme une immense bibliothèque. A quoi ressemblerait le paradis de Raymond Plante? «Ciel, dit-il fort à propos, c'est effrayant de poser une question comme celle-là. Moi j'aimerais qu'il y ait une partie de hockey à côté de la bibliothèque. Peut-être que le paradis c'est une médiathèque où il y a de tout, peut-être aussi que c'est un endroit où on agit, où on a du plaisir à faire des choses. J'espère que le paradis est quelque chose de changeant avec des côtés bibliothèque, des côtés musique, des côtés sport...»

Raymond Plante est aussi changeant que le paradis idéal qu'il décrit: autant il aime jouer au tennis, autant il aime écrire. Directeur de collection aux éditions du Boréal, il donne à l'UQAM des cours sur le roman policier et des ateliers d'écriture. Il enseigne le cinéma et la chanson francophone au Conservatoire Lasalle et a écrit plus de mille scénarios pour la radio et la télévision, principalement dans le domaine des émissions-jeunesse. Mais l'auteur de *Derniers des raisins*, de *La fille en cuir* et du tout récent *Un singe m'a parlé de toi* n'a rien du jeune cadre dynamique rongé par le stress, au contraire. Il se dégage de lui une impression de sérénité, peut-être à cause de son look de petit frère du Père Noël, et de ses joues rouges qui laissent entendre que Raymond Plante n'est peut-être pas très loin de l'enfance et de l'adolescence pour qui il écrit avec tant de plaisir. «La vie c'est merveilleux, dira-t-il, c'est plein de choses extraordinaires et je trouve affreusement triste les gens qui, pour sauvegarder un bout de bonheur, ferment toutes leurs portes. Un livre c'est pour ouvrir les portes et les fenêtres. Il y en a qui disent qu'on écrit pour le dur désir de durer. Je regardais des photos de mon père, cuisinier dans les chantiers, qui n'a jamais été écrivain et qui m'a donné le goût de continuer. Mais je ne veux pas donner l'impression que je possède un côté Charles Trenet sautillant: je dis que la vie c'est merveilleux mais il y a aussi des moments parfaitement dégueulasses, authentiquement plates.»

Raymond Plante n'est pas le genre d'écrivain accumulant souffrance, malheurs et catastrophes. Pour lui, c'est le plaisir d'écrire qui compte avant tout. Le plaisir de sentir son histoire avancer, de trouver tout à coup le morceau de la narration, un paragraphe dont il est content, la bonne réplique arrivant au bon moment. Et de tenter continuellement de faire mieux, de se dépasser. «Je ne sais pas ce qui reste d'une oeuvre, souligne-t-il, quand on écrit, c'est pour nos contemporains, tant mieux si ça ne vieillit pas trop mal, mais qui peut juger de cela? Je fais un métier qui laisse des traces différentes de celles du plombier qui arrange mon tuyau. Je côtoie des gens qui me disent qu'ils ont lu à l'adolescence mes



PHOTO JACQUES GRENIER

Raymond Plante n'est pas le genre d'écrivain accumulant souffrance, malheurs et catastrophes. Pour lui, c'est le plaisir d'écrire qui compte.

livres pour ados et qu'ils ont vu différemment les choses à partir de là: je n'aurai pas changé leur vie mais j'ai peut-être ouvert quelques portes pour eux...»

Même s'il est connu surtout par ses livres-jeunesse, Raymond Plante a publié de nombreux romans pour adultes, le premier datant de 1974. Le plus récent a pour titre *Un singe m'a parlé de toi* et raconte l'histoire triviale d'un jeune homme de 25 ans, Olivier, qui tombe éperdument amoureux du sosie de Nastassja Kinski. Cette Geneviève est très actrice; elle a voulu pousser au bout des expériences après avoir refusé le confort matériel et l'aisance fournis par sa riche famille. Elle se déguise en femme enceinte, elle essaie d'être peintre, elle cherche des voies différentes. Et tout cela en compagnie de Bébert, un homme plus âgé qui a tout abandonné pour elle, et d'Olivier qui joue les spectateurs stupéfaits. «Ce qu'elle aime chez ces deux hommes si différents, ajoute l'écrivain, c'est la générosité, une qualité qu'elle n'a jamais trouvée chez les membres de sa riche famille. Moi aussi d'ailleurs c'est ce que je cherche le plus, la générosité.»

Puisque Raymond Plante est un grand amateur de cinéma, je le compare à Stanley Kubrick, ce cinéaste qui a exploré des univers totalement différents avec chaque film, tout comme l'auteur de *Un singe m'a parlé de toi* le fait du côté de l'écriture, ne se laissant enfermer dans aucun genre. «Bien sûr, dit-il, j'ai le goût d'essayer des choses, la diversité m'intéresse. Lorsqu'on écrit on analyse le monde de façon différente, on se laisse aller à tenter de deviner ce qui sous-tend la démarche et les actes des personnages et des gens qui nous entourent. On peut se tromper complètement, on peut parfois toucher juste. Etre écrivain c'est une ouverture sur un tas de choses.»

Le champ des caresses



JACQUES ALLARD

LE FRUIT DÉFENDU
Jean-Yves Soucy
Montréal, Les Herbes rouges,
229 pages.

«Hanté par un paysage imposible et un amour immodéré de la femme», un quinquagénaire de la grande ville entreprend une tournée du Québec de son enfance: les régions de la Matapédia et de l'Abitibi, en passant par un lieu intermédiaire, Ville Jacques-Cartier. Dans ce récit au «je», Dominique veut «comprendre où (il en est, en recréant) une stratigraphie d'événements, (inventant) ce qui aurait pu être, ce qui fut peut-être. Histoire de baliser le cours supérieur du désir.»

Beau programme, n'est-ce pas? Sans doute celui, maintenant récurrent de «la génération lyrique», comme dirait François Ricard. Mais aussi, peut-être, l'envers des trop «belles histoires des pays d'en haut» ou comment s'est préparée la profonde rupture des années soixante. Comment, dans la société fictive, nous avons rejeté le projet traditionnel pour faire le choix profond de la révolution, mais de la révolution à deux, tout en faisant semblant de recréer le projet collectif.

Voilà pourquoi Dominique ne re-

trouvera pas le paysage de l'enfance, mais plutôt les mots, puis les images intérieures de la campagne originelle, tout en démontrant que c'est le désir amoureux qui s'est toujours opposé au modèle en place. Le tableau final du grand amour dans le champ abitibien (avec Jacinthe) le montre bien qui s'oppose au champ ancestral du commencement. En triche, la terre paternelle? Oui, parce qu'elle est devenue le champ des caresses. C'est la leçon qui se dégage sommairement, même si elle semble échapper au narrateur. Fidèle à lui-même, il ne tient toujours qu'à son propre plaisir, cette fois mémoriel: revoir son apprentissage d'amoureux (de trois à dix-neuf ans). A-t-il maintenant des panes de désir? On ne sait.

Qui est cet enfant de 1943? En sus de son âge et de son prénom ambivalent, on peut signaler encore sa culture littéraire. Celle d'un homme sans profession connue, mais assez typique des finissants du cours classique, au début des années soixante. Au plan religieux, l'on va de Saint-Thomas d'Aquin à Teilhard de Chardin, en passant par Alexis Carrel (*L'homme cet inconnu*, 1936). Idem pour les domaines français et québécois: aucune surprise. Pareillement pour le rayon rose, anglo-américain: Lawrence (*L'amant de Lady Chatterley*) et Miller (sans titre particulier). Voilà un ensemble banal dont on devine aisément les rapports conflictuels.

Cela ressemble-t-il quand même à la *Tournée d'automne* de Jacques Poulin? Pas vraiment: celle de Soucy n'en a pas l'urgence sournoise; comment accepter de vieillir? se demandait le Chauffeur de bibliobus, tout

en rappelant une autre interrogation fondamentale: comment lire, sinon en soi-même? L'autre parenté, à laquelle on pourrait penser, celle d'un paysage matriciel, est finalement trompeuse. Chez Poulin, c'était le pont de l'Île d'Orléans, qui, vu de la terrasse Dufferin, incarnait bien, dans le ciel de la fin romanesque, l'amour sauveur (franco-québécois). Jusque dans son nom, on avait affaire à ce que l'on pourrait appeler un paysage scripteur ou lecteur (selon le point de vue). Chez Soucy, un paysage change ou chasse l'autre sans se donner explicitement comme métaphore du récit.

D'ailleurs, son personnage a très tôt opposé une résistance totale au terroir premier. Dès cinq ans, il a eu une véritable complicité avec la Mort, préférant son image de faucheuse squelettique à celle de l'ange gardien.

Mieux encore et franchement oedipien: n'avait-il pas ensuite méprisé les discours délirants du grand-père et les bondieuseries de la grand-mère? Et encore: dormi avec sa petite mère adoptive e (la cousine Desneiges)?

On comprendra que le dernier roman de l'auteur d'*Un dieu chasseur* (1976) et des *Chevaliers de la nuit* (1980) reprend le chemin familier de la quête et de l'apprentissage. Avec un sens toujours aiguë de la marche narrative et de bonnes histoires. Celle, par exemple, de l'amitié amoureuse développée entre le Dominique de 7 ans et Face-de-lune, une adolescente hydrocéphale, constituée, avec celle de Desneiges, un des moments forts du récit. L'organisation chronologique du retour au passé, sa repartition en deux

temps, coupés par un intervalle de quelques années à Ville Jacques-Cartier, donnent par ailleurs une sobriété efficace au roman. On peut toutefois s'étonner de son manque de fini: après s'être mis en scène, en voiture, sur les lieux du départ, le narrateur de cinquante ans s'oublie complètement.

Même à la fin: il n'est toujours pas question de sa vie d'aujourd'hui ou de sa recherche, comme s'il était absorbé entièrement par l'aventure mémorielle.

A moins qu'il ne se cache, comme le Dominique voyeur le faisait à douze ans? Pour ne pas parler d'aujourd'hui.

Autre étonnement: la plate vulgarité (assez souvent) du registre quand il s'agit de parler de sexualité (homosexualité, analité et bestialité incluses), mais la scientificité pour la flore, et la tendre poésie du cousinage. On comprend qu'après son refus de la culture des champs, Dominique a voulu s'opposer à la culture même (l'intellectuelle) par la «passion brute», le «désir animal», mais comment se fait-il que les discours (bien qu'aujourd'hui, lui) ne valorise pas stylistiquement le sexe pourtant préféré? Pour faire vrai? québécois? A moins que Dominique ne se trahisse dans l'invention des souvenirs? On a en effet parfois l'impression qu'il projette dans le passé plusieurs fragments de discours d'aujourd'hui: «écoute ton corps», «place au désir», tout en oubliant totalement le contexte historique des décennies rappelées. Voula-t-il «baliser le cours supérieur du désir»? Le fruit défendu c'est aussi (et beaucoup), le trip du nombril, pour ne pas dire plus (bas).

Du temps pour rêver

D'UNE MAISON L'AUTRE, LA VIE
Piero Chiara
Traduit de l'italien
par Simone Darses
Rivages, Paris, 1993. 173 pages

HERVÉ GUAY

La littérature italienne compte plus que sa part d'écrivains, attachés à décrire avec élégance, en chroniques modestes et justes, les petits riens qui parsement une vie. Piero Chiara vient s'ajouter à une liste déjà considérable qui va d'Umberto Saba à Oreste del Buono.

L'une des clés de l'extraordinaire vérité de leurs écrits, c'est qu'ils s'enracinent dans «un territoire précis, une géographie et même une topographie bien définie, vécue, ou passions et sentiments (sont) susceptibles de vérifications.» Pour Saba, c'est Trieste; Milan, pour del Buono; Luino, au bord du lac Majeur, pour Chiara.

Ce dernier n'en finit pas de dire la cité lacustre qui l'a vu naître. Il en dépeint les cafés, les rues, les places, les artisans avec cette sorte de connaissance intime que seule procure une nostalgie tenace et entretenue.

Il suffit souvent à l'écrivain d'un objet en apparence banal, une montre, par exemple, pour faire resurgir avec force le passé. Il le pare alors de la distorsion du souvenir. D'autres fois, l'accent d'un concitoyen, un mot, un sujet de composition donné en classe, la vue du mont Rose, provoquent le même résultat et mettent en exergue le «divin gâchis du temps.»

La sensibilité gracile de ses récits vient aussi en grande partie de leur caractère autobiographique. Souvenirs familiaux empreints, soit d'humour léger soit de sobre mélancolie. Réminiscences d'intérieurs chers ou du bateau à aube qui desservait le lac alpestre quand, enfant, l'auteur devait regagner le collège salesien d'Intra.

Celle que je préfère parmi ses nouvelles, égales et bien traduites, s'intitule *Le survivant*. Chiara y évoque comme un autre lui-même le poète Vittorio Sereni revenant chaque mois à Luino. Dans la même veine, Solitude du narrateur est également très réussie. Le nouvelliste y explique pourquoi il s'est mis à l'écriture de même qu'il se rappelle ému ses anciens camarades.

Il écrit: «Nous étions tous partis ensemble comme pour une fête, eux et moi, mais si aujourd'hui je me retourne, je n'en vois plus que quelques uns haletants et comme terrorisés par des souffres évités, indifférents au souvenir de ceux tombés le long de la route, dans le noir.»

En fait, *D'une maison l'autre, la vie*, à cause de la longueur des textes, se prêterait fort bien à être lu dans les transports publics. L'espace d'un parcours, en un très court laps de temps donc, l'émotion parvient à

son terme, la rêverie du lecteur à son acmé.

En cela, Chiara est un peu le Pessoa de Luino. Semblable à lui, il est un narrateur solitaire «suspendu entre la vie et le rêve de la vie, comme l'araignée au fil de sa toile». Ses histoires courtes sont autant de méditations sur la nécessité de «vivre à un rythme plus lent» et de «laisser les gens en paix». Lecture apaisante, s'il en est, qu'aucune autre périépie ne bouscule que celles qui se répètent en circonvolution jusqu'à l'âme.

NOUS LAISSONS LA CONCURRENCE ANNONCER POUR NOUS

Si un concurrent annonce un livre à un prix inférieur que le Parchemin, nous réduirons ce prix de 5%

le Parchemin

RÉDUCTION SUR TOUS NOS LIVRES À L'ANNÉE

à l'intérieur de la station Métro Berri-UQAM Tél.: 845-5243

* Sur présentation d'une preuve lors de l'achat - Livres en librairie - détails en magasin

POUR NOËL VLB ÉDITEUR SORT SES GROS CANONS...

L'HEXAGONE 1953-1993 QUARANTE ANS DE LITTÉRATURE



Marie-Claire Blais
PARCOURS D'UN ÉCRIVAIN



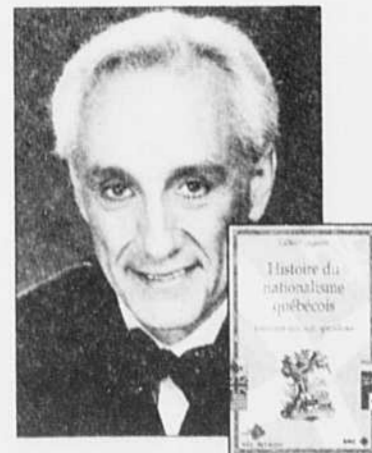
Clémence Desrochers
TOUT CLÉMENCE



Jacqueline Boucher
L'INTIMITÉ DU POUVOIR



Dany Laferrière
CETTE GRENADE DANS LA MAIN DU JEUNE NÈGRE EST-ELLE UNE ARME OU UN FRUIT?



Gilles Gougeon
HISTOIRE DU NATIONALISME QUÉBÉCOIS



Ann Charney
DOBRDY



Gilles Hénault
Prix Athanase-David du Québec 1993
À L'ÉCOUTE DE L'ÉCOUMÈNE
«Hénault, on dirait que c'est le monde entier à chaque poème»
— Philippe Haek, Émission Radar, Radio-Canada.



Pierre Gobeil
Grand prix Littéraire de la ville de Montréal
DESSINS ET CARTES DU TERRITOIRE
«Une oeuvre très forte. Un style, une voix singuliers»
— Réginald Martel, La Presse



Michel van Schendel
REBONDS CRITIQUES II
QUESTIONS DE LITTÉRATURE
L'IMPRESION DU SOUCI OU L'ÉTENDUE DE LA PAROLE
«Michel van Schendel est surtout poète, poète comme dans l'auteur de poésie, et poète comme dans théoricien des mots et acrobate de concepts»
— Robert Salletti, Le Devoir



Gérald Godin
LES BOTTERLOTS
Un livre qui emprunte tous les chemins du langage.



France Daigle
LA VRAIE VIE
«Un petit récit génial de concision, de suggestion poétique»
— Jacques Allard, Le Devoir



France Théoret
JOURNAL POUR MÉMOIRE
«Un regard franc et délicat sur le passé d'une jeune fille en fleurs»
— Robert Salletti, Le Devoir

LIVRES

BEAUX LIVRES

HENRI
GOUGAUD
LA BIBLE
DU HIBOULÉGENDES, PEURS BLEUES,
FABLES ET FANTAISIES
DU TEMPS OÙ LES HIVERS
ÉTAIENT RUDES

SEUIL

Pour les hivers rudes

LA BIBLE DU HIBOU
Henri Gougaud
Paris, Seuil, 1993. 330 pages
HERVÉ GUAY

La culture savante et les traditions populaires n'ont pas toujours fait bon ménage en France. La première à souvent primé sur les secondes. Heureusement, plusieurs comme Henri Gougaud ont fait fi de cette hiérarchie et rendu justice à ces contes et légendes qui ont passé l'épreuve du temps, supporté les déformations et les ajouts afin d'enrichir le patrimoine littéraire français.

Nul mieux que Marc Soriano, le spécialiste de Charles Perrault, n'a expliqué pourquoi le merveilleux — au même titre que l'horoscope — avait su si bien survivre. Selon lui, le conte traduit «l'affrontement en chacun de nous de la pensée magique et de la pensée rationnelle». Autrement dit, parce que la science n'expliquera jamais tout entièrement, le merveilleux vient à sa rescousse pour garder intacte cette part de nous-même qui se refuse à être raisonnable.

Partant, cela fait du bien de se laisser entraîner dans ces légendes, peurs bleues, fables, fantaisies

qu'Henri Gougaud a colligées avec soin dans sa *Bible du Hibou*. Même s'il use d'une langue archaïsante, en particulier dans sa syntaxe et ses expressions, du moins a-t-il privilégié les histoires les plus simples, les moins encombrées, celles le mieux en mesure de toucher droit le lecteur.

Son répertoire couvre l'ensemble des provinces françaises, ou à peu près. Et il fait bon trotter à travers les temps et les lieux que ses pages alignent tel qu'en un recueil de «La bonne chanson».

Y abonde comme il se doit en pays chrétien les diables et les curés mais aussi meuniers, bergers, nourrices qui côtoient aussi, venus par delà notre monde, quelques fantômes, ogres ou sorcières.

En général, le récit est conclu en moins de cinq pages. Gougaud a évité les histoires trop connues et privilégié celles centrées sur un seul personnage. Quand il y a dialogue, ses échanges sont vifs et efficaces. Le conteur ne se perd pas en détails inutiles ni en imagerie pseudo-poétique. Ce pourquoi, ses contes sont de lecture agréable, vaguement impersonnels, Gougaud s'effaçant devant le genre et le ton qu'il a choisis.

À l'approche de Noël et avec le retour de l'hiver, ses 99 contes brefs tombent pile. Bien qu'on les sente écrits pour un public adulte, certains devraient intéresser les plus jeunes. Le soir, à la campagne, bien au chaud, près de l'âtre, quand sifflent les rafales, voilà un livre à feuilleter.

Le soir,
à la
campagne,
bien au
chaud, près
de l'âtre,
quand
sifflent les
rafales, voilà
un livre à
feuilleter.

NOUVELLE PARUTION

Aurélien Boisvert

UNE VALLÉE DE LA MORT

ATTENDAIT

LES FRANÇAIS

110 pages Prix: \$13.00

DÉJÀ PARUS

APERÇU DES MOEURS ET

COUTUMES

DES AGNIERS

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

144 pages Prix: \$13.00

HISTOIRE DU MONTRÉAL

DE 1640 À 1672

227 pages Prix: \$20.00

Les Éditions 101 Enr.

C.P. 591, Succ. Desjardins

Montréal, H5B 1B7

Où que vous soyez...

RENAUD-BRAY

Saint-Denis

499-3656

4233, rue Saint-Denis, coin Rachel

de 10h à minuit 7 jours semaine

Un complément à
votre collection de Lucky LukeLA CONQUÊTE DE L'OUEST
Indiens, pionniers,
colons, cow-boys
Leur véritable histoire
William C. Davis, Solar
CLAUDE LÉVESQUE
LE DEVOIR

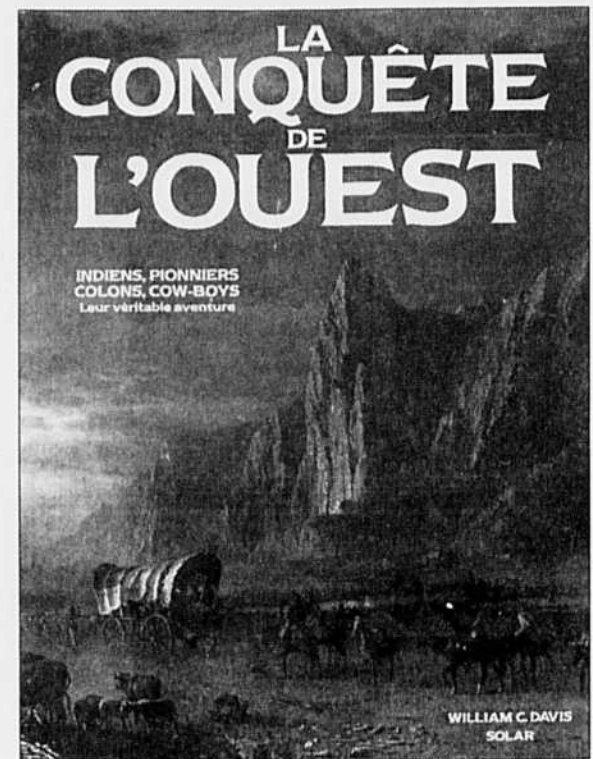
Le sous-titre — «Indiens, pionniers, colons et cow-boys: leur véritable histoire» — promet de révéler enfin la réalité derrière les personnages de légende qui ont chevauché dans notre imaginaire d'enfants par le truchement du grand et du petit écrans. Le lecteur qui, comme moi, aurait aimé combler ses lacunes en matière d'histoire américaine et les trous béants dans sa culture «western» restera sur sa faim.

Si les illustrations sont nombreuses et pertinentes comme il convient dans ce genre d'ouvrage, le texte demeure superficiel. Il faut dire que le pari de l'auteur, historien de formation, était audacieux: raconter rien de moins qu'un siècle de l'histoire d'un demi-continent — enfin pas tout à fait puisque le Canada et le Mexique ne sont évoqués qu'accessoirement — depuis les explorations de Lewis et Clark jusqu'au massacre de Wounded Knee et la fin de la «frontière», en passant par la ruée vers l'or, la construction des chemins de fer, la colonisation des terres et les guerres (des Blancs contre les Indiens et des Blancs entre eux).

Tout le monde y passe: les coureurs des bois, les cavaliers de la Pony Express, les mormons, les «pieds tendres», mais à peine esquissés. Les lecteurs de la série des Lucky Luke apprendront que les frères Dalton «opéraient dans le Kansas et le Nebraska», et c'est tout. Admettons cependant que d'autres bons et d'autres méchants plus télévisuels, comme Wyatt Earp et Wild Bill Hickock, disposent d'un peu plus d'espace pour jouer du Colt 45.

On aurait souhaité trouver dans ce livre quelques documents écrits tels que récits d'explorateurs et autres témoins de l'époque, surtout que l'éditeur n'a pas lésiné sur la reproduction de photographies, d'ailleurs remarquables: plus de 160 appartenant à des dizaines de collections. Voilà d'ailleurs la principale qualité de cet ouvrage dont on est davantage porté, comme pour un numéro du National Geographic Magazine, à lire les légendes et autres en-

cadrés, qu'à se farcir le texte principal. En somme, un livre fort décoratif, qui peut servir de complément à votre collection d'albums de Lucky Luke.

LA
CONQUÊTE
DE
L'OUESTINDIENS, PIONNIERS
COLONS, COW-BOYS
Leur véritable aventureWILLIAM C. DAVIS
SOLAR

cadrés, qu'à se farcir le texte principal. En somme, un livre fort décoratif, qui peut servir de complément à votre collection d'albums de Lucky Luke.

ENCYCLOPÉDIE
LAROUSSE
DE LA
NATURE
LA FLORE ET LA FAUNE

LAROUSSE

L'histoire
des êtres vivantsENCYCLOPÉDIE LAROUSSE DE LA NATURE
La flore et la faune
Larousse, 1993

À peine formée il y a environ 4,6 milliards d'années, la Terre, encore instable et stérile, ressemblait plus à un enfer qu'à un jardin d'Eden. Après pratiquement un milliard d'années, les conditions étaient devenues plus favorables à l'apparition de la vie sur notre planète. Dans la chaleur de l'océan primordial, des entités chimiques s'associaient alors, selon un processus encore énigmatique, pour former les premiers êtres vivants — probablement comparables à certaines bactéries actuelles. Longtemps limités à une taille microscopique, leurs descendants ont amorcé une formidable diversification il y a environ 700 millions d'années. Depuis, une multitude de formes vivantes se sont succédées, colonisant les mers, puis les terres et les airs.

Traversant les abîmes du temps, certains organismes sont demeurés pratiquement inchangés par rapport à leurs ancêtres fossiles. D'autres, en revanche, ont été profondément modifiés, et leurs lignées se sont diver-

sifiées. Des formes originales de vie, des groupes parfois vastes (comme celui des dinosaures) se sont éteints, avec ou sans descendance.

La Flore et la Faune, seconde partie de *L'Encyclopédie Larousse de la Nature*, retrace les étapes de cette évolution. Puis elle dresse un panorama complet des formes de vie, végétales et animales, qui peuplent aujourd'hui la planète. À côté des plantes et animaux, l'ouvrage présente aussi le monde invisible des «micro-organismes», comme les bactéries, les amibes ou les virus.

Des bactéries aux plantes à fleurs, aux insectes et aux mammifères, l'origine et les particularités de chaque lignée sont commentées, et ses principaux représentants sont fidèlement décrits.

Plus de 41 spécialistes ont collaboré à la réalisation de cet indispensable ouvrage. Le volume propose plus de 200 thèmes, traités dans quatre grandes sections: l'évolution, les micro-organismes, les végétaux et les animaux.

Plus de 1 800 illustrations — schémas, dessins, photographies — enrichissent cette encyclopédie familiale qu'aucune banque de données ne pourrait remplacer...

Petit traité
d'impertinenceARITHMÉTIQUE APPLIQUÉE ET
IMPERTINENCE
Jean-Louis Fournier
Documents Payot, 210 pages
ISABELLE PARÉ
LE DEVOIR

Après avoir déridé les académiciens avec sa *Grammaire française et impertinente*, Jean-Louis Fournier récidive et frappe à nouveau dans le mille, visant cette fois le monde des chiffres et de la logique pure et dure.

L'Arithmétique appliquée et impertinente, petit condensé de règles mathématiques hautement irrévérencieuses, est toute dédiée au lecteur qui déteste les chiffres, abhorre les problèmes insolubles et rugit devant tout ce qui rime avec algèbre.

Comme le dit l'auteur lui-même, ce traité s'adresse «à ceux qui ont des comptes à régler avec les chiffres et ceux du fond de la classe».

Impertinent mais sérieux tout de même, l'ouvrage de Fournier offre de vraies réponses à une pléthore de faux problèmes. Joyeux pied de nez décoché aux faiseurs de méga-problèmes soporifiques, l'auteur prouve une fois pour toute que l'on peut se dilater la rate en apprenant à compter.

Ceux pour qui la racine carrée fait plutôt s'arracher celle des cheveux pourront se plier en deux en feuille-

tant à leur gré l'une des centaines de contines-problèmes portant sur les fractions, le volume, la surface ou la règle de trois. Des exemples?

Cynique: quelle est la longueur de corde qu'il faudra à un désespéré pour se pendre?

Moqueur: quelle longueur aurait aujourd'hui la barbe de la Reine Victoria, morte le 15 juin 1901?

Attentionné: quelles dimensions devrait avoir le cadre de la Joconde pour quelle puisse étendre ses bras, croisés depuis 1507?

Iconoclaste: calculez, en grammes, le poids du cerveau d'un imbécile.

Totalement politiquement incorrect: calculez l'économie réalisée par un cancéreux chez son coiffeur après sept mois de chimiothérapie. Impie: calculez le temps que durerait le strip-tease du pape. Tantôt naïf tantôt décapant, le petit bouquin fournit d'ailleurs à ceux qui veulent vivre pleinement leur réconciliation avec les chiffres les méthodes et solutions à tous ces casse-tête hautement loufoques.

À ceux qui se demandent encore combien de temps durerait le strip-tease de Jean-Paul II, voici la réponse de Fournier: La robe papale comptant 125 boutons, à 20 secondes par bouton, il faudrait 41 minutes et 40 secondes à sa Sainteté pour terminer son numéro d'effeuilleuse!

Documents Payot

Jean-Louis Fournier
Arithmétique appliquée
et impertinente

Lecteur de Marc Fournier



un robinet fuit de 5 litres les 154 secondes
de 5 litres les 154 secondes
une baignoire se remplit de 154 litres d'eau
de 154 litres les 154 secondes
une baignoire se remplit de 154 litres d'eau

L'AVENIR N'EST PLUS
CE QU'IL ÉTAIT

MICHEL SAINT-GERMAIN

L'AVENIR N'EST PLUS
CE QU'IL ÉTAIT

«Un livre sérieux et drôle à la fois. (...) À lire toutes les prédictions loufoques que Michel Saint-Germain a recensées, vous allez vous amuser follement.»

Gilles Crevier, *Journal de Montréal*.

Venez rencontrer l'homme derrière *L'avenir...* à la Librairie Champigny, samedi le 18 décembre de 14h00 à 16h00.

328 pages - 22,95 \$

AUX ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

MICHEL SERRES
de l'Académie françaiseLA LÉGENDE
DES
ANGES

Flammarion

Nouveauté

Michel Serres
LA LÉGENDE
DES ANGES

À travers l'exploration passionnée du monde des Anges, messagers d'hier et d'aujourd'hui, Michel Serres fait pour la première fois, dans ce magnifique ouvrage illustré, la synthèse de deux grands courants de sa pensée: l'étude de la communication et celle de notre monde physique, sensible, social et humain. Il nous offre, pour notre plus grand plaisir, une nouvelle dimension de découverte et de rêve.

Flammarion

LIVRES

Célébrer l'art naïf



LA FÊTE
AU QUÉBEC
ET L'ART NAÏF
Sous la
direction
de Yvon-M.
Daigle
Éditions
du Trécaré,
118 pages

STEPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

La mode est au naïf depuis quelque temps. Les galeries de Montréal organisent des expositions consacrées aux genres, d'autres, en région, s'y consacrent avec succès depuis des années ou organisent des festivals et des concours.

L'initiateur de l'ouvrage, Yvon Daigle, lui-même artiste reconnu et grand amateur d'art naïf, a réuni une quarantaine d'œuvres québécoises autour du thème de la fête, un des plus privilégiés par les artistes de cette mouvance, ici comme ailleurs.

L'ouvrage est d'ailleurs accompagné d'un texte qui explique la place que tient la fête dans le Québec traditionnel, à commencer par Noël, le Nouvel an, la Fête-Dieu ou du Sacré-Cœur, l'Action de grâce, Pâques ou la Saint-Jean, mais aussi le baptême, la première communion et le mariage, bref les rites de passage de la religion catholique. Et toujours avec ses couleurs et cette spontanéité qui signent le genre pour le plus grand bonheur de l'œil. Ultiment, les limites techniques des peintres s'effacent devant la force avec laquelle ces artistes exposent leurs manières si personnelles de voir et de dire le monde. Et l'art naïf rejoint alors le «grand art», le «vrai», qui cherche toujours à communiquer et à partager, à partici-

per à la vie, au temps qui passe et, parfois, demeure.

Plus récemment encore, comme en témoignent certaines œuvres reproduites, les «célébrations ethniques», du méchoui à la fête du Têt, ont fait leur apparition dans le paysage montréalais. Comme quoi, l'art naïf bouge, se transforme, évolue, avec la société qui le supporte. Ce qui est tout à fait à propos, puisque, comme on l'apprend aussi dans un autre texte de l'album, «naïf» vient du latin *nativus*, «qui évoque la naissance, la nouveauté, le renouvellement, l'émerveillement devant les jours, les saisons qui, d'année en année, se succèdent dans un enchantement perpétuel.» *La fête au Québec et l'art naïf* est aussi la célébration de l'art naïf comme fête.

Champigny

LE SAMEDI, 18 DÉCEMBRE

I MUSICI

Concerts de Noël de 14h à 17h



de 15h à 16h, venez rencontrer
MARC-ANDRÉ COALLIER,
narrateur du *Carnaval des Animaux*
de Camille Saint-Saëns, enregistré
avec l'ensemble I MUSICI

JEAN-PIERRE FERLAND

dédicacera son livre
**MES ANNÉES
D'ÉCOLE**



de 14h à 16h

L'AVENIR N'EST PLUS
CE QU'IL ÉTAIT



**L'AVENIR N'EST
PLUS CE
QU'IL ÉTAIT**

Venez en discuter
avec l'auteur et
journaliste

**MICHEL
SAINT-GERMAIN**

OUVERT JUSQU'À MINUIT LES 20, 21, 22 ET 23 DÉCEMBRE

Champigny
4380 St-Denis, Montréal
(514) 844-2587

Station
Mont-Royal

Stationnement
et entrée à l'arrière rue Drolet

L I V R E S

Claude Duchet

En finir avec
la vision ethnologique
du QuébecLA RECHERCHE LITTÉRAIRE
(OBJETS ET MÉTHODES)Claude Duchet et Stéphane Vachon
XYZ éditeur et les Presses universitaires de Vincennes,
collection Théorie et littérature
503 pagesPIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Vue de France, la littérature québécoise apparaît trop souvent comme un objet ethnologique, l'objet d'une sympathique curiosité. Sans plus. Il fut un temps, pourtant, où les chaires de littérature québécoise en France se multipliaient. Avec le temps, elles se sont éfritées. Il n'en reste plus que quatre. De sorte qu'aujourd'hui, la littérature d'ici se retrouve là-bas dans l'état où elle crouissait il y a 25 ans. Elle demeure marginale dans l'université. Elle n'est pas intégrée à la réflexion théorique. On l'assimile tantôt à la francophonie, tantôt à la littérature comparée. On la noie parfois dans de vagues «études canadiennes».

Claude Duchet, célèbre chercheur français, père de la sociocritique, connaît bien le Québec. Il y séjourne régulièrement depuis plus de vingt ans pour y partager son érudition. Avec Stéphane Vachon, jeune et brillant spécialiste de Balzac, professeur à l'Université de Montréal, il a entrepris, modestement, de changer les choses.

«J'ai voulu faire en sorte que la France s'éveille à la réalité québécoise. Je souhaitais que la littérature québécoise entre dans les préoccupations, que les poètes et romanciers québécois soient intégrés dans le corpus des œuvres travaillées par les critiques. Je voulais aussi que les collègues et étudiants qui demandaient des bourses pour venir au Québec ne viennent pas ici pour découvrir la Belle Province mais en sachant qu'il y avait des structures d'accueil et de réflexion similaires aux nôtres et, dans certains cas, plus avancées», explique le professeur Duchet.

C'est dans ce contexte qu'a été organisé un grand colloque sous l'égide du Centre de coopération interuniversitaire franco-québécois (CCIFQ). Une quarantaine de chercheurs d'ici y ont participé — exclusivement des bénéficiaires de programmes subventionnés —, en compagnie d'une quarantaine de chercheurs français.

«Ils ont fait le tour de tout ce qui se fait dans les universités québécoises, dressant du fait une sorte de panorama des années 90. Les Français ont su ce qui était lancé dans les domaines qui pouvaient concerner de façon générale la littérature, les théories littéraires et la recherche littéraire, de la sociologie à l'histoire littéraire et à la psychanalyse. La discussion pouvait s'engager à partir des méthodes mais aussi à partir des objets», poursuit le professeur Duchet.

«Nos homologues français ont vu se révéler non pas une quarantaine d'individus, mais bien une véritable institution littéraire, renchérit le professeur Vachon. Les intellectuels français ont été à même de constater que les chercheurs d'ici n'hésitaient pas à utiliser toutes les méthodes et affichaient une grande aisance dans la manipulation des outils théoriques».

C'est triste mais c'est ainsi: plusieurs intellectuels français s'excitent à la mention d'une université américaine mais ignorent la réalité québécoise. «Maintenant, ils pourront dire "l'université québécoise existe, je l'ai rencontrée" et ils cesseront de s'apitoyer», ironise Claude Duchet.

De cette singulière et transocéanique rencontre est né un ouvrage important, *La recherche littéraire (objets et méthodes)*, qui constitue un panorama fidèle des travaux en cours dans nos universités. L'ouvrage rebute bien sûr le grand public. Mais les intellectuels et les étudiants plus habitués à cette langue le liront avec profit et découvriront la grande richesse des travaux de Jacques Allard, Clément Moisan, Marc Angenot et autres analystes des textes littéraires québécois.

«La rencontre nous a permis de réaliser à quel point la recherche littéraire, quasi inexistant avant les années 60, a connu un essor fulgurant. Elle n'a rien à envier au reste du monde», rappelle Stéphane Vachon. Il y a 30 ans à peine, la critique littéraire au Québec appartenait essentiellement aux journalistes. C'est tout dire...

Au laïc qui ose lui demander effrontément «à quoi sert la recherche littéraire?», le professeur Duchet éclate de rire puis répond: «Je pense qu'au Québec, on ne devrait pas se poser cette question. Puisque la constitution d'une identité québécoise s'est faite, en grande partie, à travers ce qui est devenu au fil des ans la recherche universitaire et littéraire».

C'est que, la littérature, c'est aussi bien ce qui se crée que tout le discours qui l'accompagne.

À bas la barbarie

LA CHEVALERIE
par Georges Duby
de l'Académie française
dessins d'Olivier-Marc Nadel
Librairie académique Perrin
Paris 1993, 130 pages.MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Quelque part autour de l'an 1000, naquit la chevalerie. C'était l'époque de Charlemagne. Du Saint empire romain germanique. Des Sarrasins et des Maures. Au tournant du millénaire, en plein cœur de ce Moyen-Âge que nous connaissons encore si mal, le monde ne ressemblait en rien à ce qu'il était aujourd'hui. Et pourtant, si. Au-delà des montagnes de différences évidentes, un point commun relie nos deux époques. Plus: il explique la naissance même de la chevalerie.

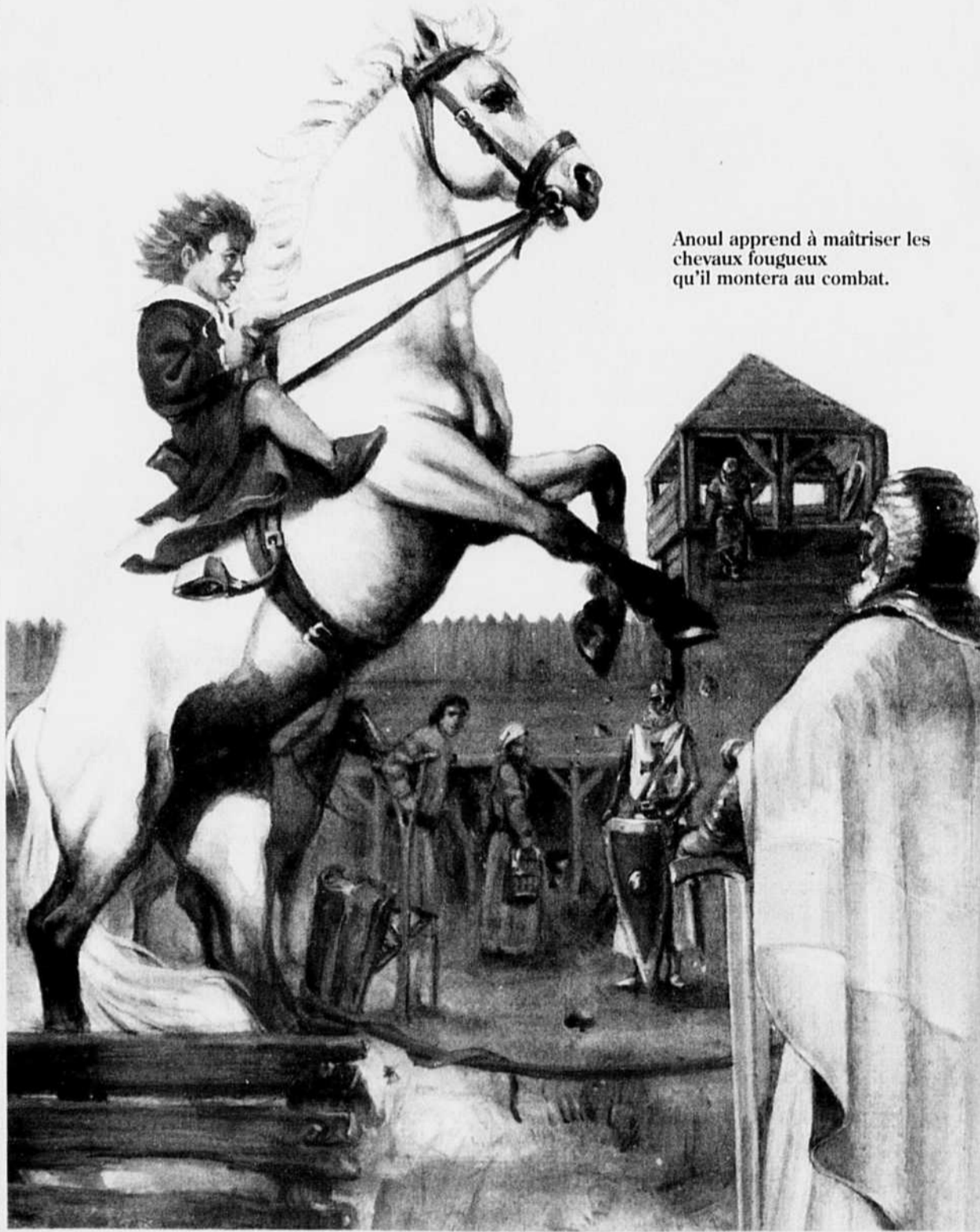
Ce trou noir dans l'espace-temps, ce pont entre nos deux univers a un nom: la barbarie. Celle qui se vit de nos jours autour de Sarajevo, de Port-au-Prince ou des frontières du Kurdistan. Celle qui se vivait alors au quotidien alors que des bandes armées se faisaient une vie en pillant tout ce qu'elles trouvaient sur leur passage entre deux guerres «officielles».

Entre 1160 et 1220, sous le règne de Philippe Auguste, la chevalerie donc se constitue. Comme une sorte

de rempart d'abord, pour assurer un semblant d'ordre social. Véritable épine dorsale du système féodal, c'est elle qui ensuite, par seigneurs et vassaux interposés, assurera un semblant d'accalmie de près de deux siècles permettant à l'Europe d'alors de respirer et de se construire peu à peu.

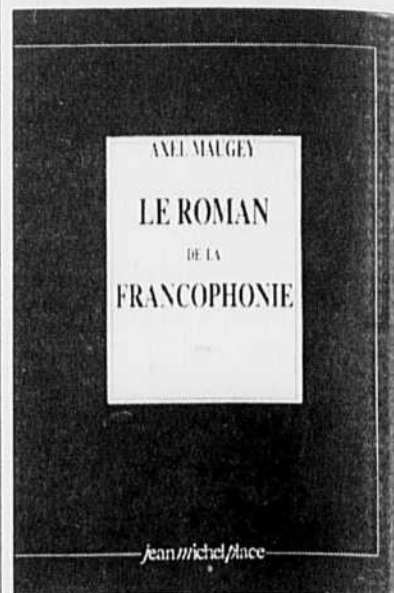
C'est cette merveilleuse histoire que l'historien Georges Duby raconte dans ce livre richement illustré destiné aux adolescents. Et pour nous mieux faire sentir cette époque cataclysmique, l'auteur choisit de nous la faire voir de l'intérieur à travers Arnoul, un personnage né précisément en 1160 à Ardres dans le comté de Flandres — aujourd'hui le Pas-de-Calais.

L'avantage du procédé est évident. Les tranches de vie quotidienne, de la construction du château à l'éducation des filles en passant par l'apprentissage des armes et la présence de plus en plus marquée de l'Église, tout cela prend un relief presque inespéré à travers Arnoul. Et lorsque le jeune adolescent est pour la première fois attiré par la chevalerie, on saisit à quel point les vertus chevaleresques — loyauté, prouesse, sagesse et courtoisie — sont des éléments presque salvateurs permettant de rétablir l'équilibre au milieu de la barbarie quoti-



Arnoul apprend à maîtriser les chevaux fougueux qu'il montera au combat.

LA VITRINE DU LIVRE

LE ROMAN DE LA FRANCOPHONIE
Axel Maugey, essai, Éditions
Jean-Michel Place/Humanitas,
216 pages

Professeur des civilisations du monde francophone à l'Université McGill, M. Axel Maugey est également membre correspondant de l'Académie européenne. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages qui font autorité. Dans cet essai paru cet automne, il analyse minutieusement les meilleurs ouvrages publiés depuis 1966 sur la Francophonie. Il s'attarde sur l'essentiel du propos des Jean-Marc Léger, René Etiemble, Auguste Viatte, Xavier Deniau, Jean Duché, Léopold Sédar Senghor et Michel Guillou. Dans cet ouvrage de littérature comparée, il aborde tous les sujets politiques, économiques et culturels: l'information, la communication, l'éducation, le renouveau du monde arabe et la résistance linguistique au Québec. «De l'entraide entre les pays francophones viendra le progrès et la survie de cet espace», affirme le professeur Maugey. L'ouvrage, paru tout juste avant le cinquième sommet francophone qui a eu lieu du 16 au 18 octobre à l'Île Maurice, soutient qu'il est inacceptable que la France se replie frileusement sur l'Europe, abandonnant peu à peu des pays, des communautés où le français est pourtant en progression.

RÉPERTOIRE DES SÉRIES

FEUILLETONS ET TÉLÉROMANS

QUÉBÉCOIS, DE 1952 À 1992

Jean-Yves Croteau,

sous la direction de Pierre Véronneau

Les publications du Québec,
692 pages

La Cinémaèque québécoise a lancé récemment cet ouvrage de référence essentiel pour qui veut mieux connaître l'histoire de la télévision au Québec. La Cinémaèque veut consolider son rôle de premier plan dans le domaine du patrimoine télévisuel.

Pour la première fois, on trouve rassemblée dans un seul volume la production de toutes les chaînes publiques et privées, c'est-à-dire plus de 600 titres, de *La famille Plouffe* à *Scoop*. Pour chaque émission, on trouve un générique, des données techniques, un résumé, les dates de diffusion, la disponibilité et les cotes d'écoute. Sept index donnent un accès multiple au répertoire: réalisateur, auteurs, acteurs, catégories, genres, années de diffusion, maisons de production. On y trouve aussi les grilles horaires, la liste des prix Gemaux et une riche bibliographie. L'auteur Jean-Yves Croteau est le documentariste responsable du secteur TV/Vidéo au Centre de documentation de la Cinémaèque québécoise. Pierre Véronneau est quant à lui responsable des publications et des recherches historiques à la Cinémaèque.



VIVRE À PLEIN

MALGRÉ SES LIMITES

Lisette Désormeaux et Bruno Fortin
Éditions Fides, 154 pages

Les auteurs explorent les forces qui permettent de vivre à plein. Ils démasquent les pièges que cache la préoccupation de ses propres limites ou des limites des autres. Enfin, ils suggèrent les attitudes qui permettent d'éviter ces pièges, de diminuer la détresse psychologique et d'améliorer la qualité de vie. Lisette Désormeaux est travailleuse sociale depuis plus de vingt ans. Bruno Fortin est quant à lui psychologue en milieu hospitalier depuis quinze ans.

SOURDES
AMOURS

Claire Dé

102 p.
15,95 \$XYZ
éditeurLE
GRAND
DÉPART

Henri Lamoureux

288 p.
19,95 \$

Amazone

Michel Régner



Deux fleuves. Deux hommes. Quatre femmes. Une passion qui dévore, qui gomme le monde autour d'elle. Et qui détruit. Des femmes et des hommes emportés par un destin qui les attire et les repousse et, au-delà des fleuves, le Nord et le Sud se rencontrent et se confrontent.

Michel Régner
amazoneCollection
L'Arbre
270 pages
24,95 \$

En vente chez votre libraire

dienne. Pourtant, Duby n'a pas fait un ange de son héros. Au contraire, à l'image même de plusieurs chevaliers de l'époque, Arnoul se lance dans une vie de futilités, de tournois, de «guerroyages» et de rapines qui le meneront tout droit au donjon du seigneur du lieu. Mais il s'assagira avec les années et la dernière époque de sa vie verra apparaître un autre tournant majeur de l'histoire. Celle des nouvelles guerres, des nouvelles armes et des nouvelles machines de guerre qui, par leur puissance destructrice, amèneront la création des fortifications autour des châteaux et, indirectement, la naissance des villes. On verra alors de plus en plus l'émergence de grands seigneurs qui peuvent se payer des armées de mercenaires fourbues par des ingénieurs — mot venu directement de «engin» — et avec le temps, des royaumes donnant naissance au monde que nous connaissons. C'est, on le voit, une histoire captivante.

Le mérite de l'historien Duby est précisément de faire revivre des grands pans d'histoire et de souligner subtilement les conséquences directes des petites habitudes quotidiennes sur l'évolution du monde. L'iconographie est particulièrement soignée de façon à rendre la lecture captivante. Ça et là, on retrouve aussi de grands textes du Moyen-Âge, comme des extraits de la *Chanson de Roland* ou de la bataille de Bouvines.

Bref, c'est là une petite mine d'or à mettre dans les mains de vos ados désabusés. Surtout qu'ils auront l'occasion de constater — et c'est ce qui rend ce livre «moderne» — que c'est toujours en protégeant le faible et en luttant contre la barbarie que les sociétés réussissent à se donner un sens.

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Voyage au Canusa



ROBERT SALETTI

LA GRANDE LANGUE (ÉLOGE DE L'ANGLAIS)
André Brochu
XYZ, «Les vilains», 91 pages

LA PEUR DES MOTS
Ginette Pelland
La pleine lune, 108 pages

Depuis le temps qu'on disait aux Québécois qu'ils avaient la langue bien pendue, qu'ils avaient une «gran'langue», les voici arrivés au terme du voyage. Les voici arrivés au Canusa, cette terre de salut qui fait copuler Canada et U.S.A. sous les auspices vénérables et vénériens de la Grande Langue (autrefois connue sous l'appellation d'anglais). Le héros du dernier livre d'André Brochu a vécu cette odyssée paradisiaque au pays de Mordecai Richler et nous la raconte. Attention, lecteurs réfractaires à l'ironie, s'abstenir.

La thématique du lit défait (suite)

La Grande Langue est un petit pamphlet sur l'avisement, l'avachissement et l'aliénation du Québécois moderne. Un petit pamphlet sous forme de fable érotique dans laquelle M. Brochu nous instruit à sa manière, qui est littéraire, sur la réalité conjugale de la cohabitation confédérale à la canadienne. On sait qu'Hubert Aquin, dans un texte intitulé «Le corps mystique», avait élaboré à partir de l'actualité politique de son temps (1964) une typologie des rapports «matrimoniaux» entre le Québec et le Canada, une «thématique du lit défait», avec des thèmes comme le mariage à l'italienne, la réconciliation, et la femme frigide. Dans ces scènes de la vie canadienne, le Québec jouait l'épouse. M. Brochu file la métaphore, mais inverse les rôles. Le Québec est devenu cette fois un homme... qui n'a pas de couilles.

La Grande Langue est l'histoire d'un «je» qui a décidé d'en finir avec l'identité, le français et le «bilinguisme jubilatoire», car il s'agit de devenir autre, de devenir Homme (avec un grand H pour l'universalité) et parler la Langue (avec un grand L pour l'uniformité). Condamné par les uns pour xénophobie et manquement à l'éthique du droit inaliénable à afficher en anglais et associé par les autres aux pires excès racistes de l'humanité, M. Québec — appelons-le comme cela — est irrémédiablement coupable. Il est donc prêt à renier son passé, le Chanoine et tout ce qui ressemble de près ou de loin à du nationalisme, et à (se) verser dans «le tout-à-l'égout de l'assimilation à la modernité». M. Québec sera résolument correct, politiquement parlant. Son trajet sera parfait: «Je suis né francophone et catholique, j'ai vécu Québécois et fictif, je meurs Canusien et content.»

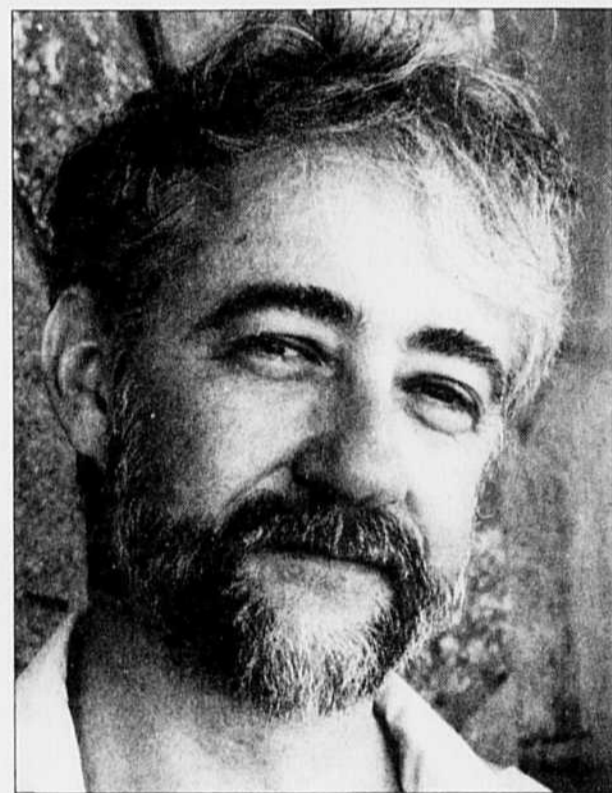
Après avoir brûlé sa maison et son héritage et avant de mourir béat, M. Québec s'offrira cependant une petite aventure sadomasochiste, avec la grande dame canusienne dans le rôle de la séductrice sadique et castratrice. Admirateur inconditionnel du Grand Autre et prêt à se convertir à la réalité canusienne dont le symbole est la croustille («J'envisage l'âme sous l'espèce un peu vulgaire, mais appropriée, de chips — flocons de pommes de terre frites et salées qui sous la langue, hosties modernes, résistent un peu puis s'anéantissent en ne laissant derrière eux que le besoin d'une autre hostie craquelante, d'un autre anéantissement»). M. Québec connaît le prix du bonheur lisse et sans fissure: «Je met-

trais mon sexe sur la bûche pour que plus rien en moi n'adhère à la raison fleurdelisée.» Sous le coup d'agressions physiques et verbales répétées, il avouera finalement l'inavouable. Contre toute attente, le premier «maman» fut prononcé dans la langue de Molière. Comme il le dit si bien, il aurait tant aimé que son premier mot fut bilingue. Comme «H!» par exemple, qui dans la Grande Langue équivaut phonétiquement à «L». Cher autre, je te salue (bien bas), donc je suis, H! comme le y de Ryan: «Le phonème I est présent partout où ça compte. Finie la grande illusion du petit peuple français en Amérique. Il faut maintenant se mettre au pas du réel. Le réel dit L.»

Comme le disait Frank Zappa, le grand rockeur (anglophone mais anticanusien) décédé la semaine dernière: «You are what you is.»

Qui a peur de Virginia Word?

La peur des mots de Ginette Pelland est d'un autre registre, moins littéraire et plus théorique, moins drôle aussi. Comme André Brochu, Mme Pelland, qui est philosophe et férue de psychanalyse, s'en prend à l'uniformisation ambiante de la pensée. La peur des mots, c'est la peur de la théorie, de la conceptualisation. De son point de vue, la théorie joue dans la pratique, dans le rapport à la réalité, le même rôle que l'inconscient dans la psychose. Refuser la théorie ou réfuter l'inconscient est aujourd'hui proprement impensable. Plus encore, c'est de l'inconscient même que surgit la peur des mots et le mépris de la théorie. On sait que le Québec a une longue tradition d'anti-intellectualisme. On sait également que la langue française est dans un état plutôt lamentable, particulièrement chez les jeunes. Professeur au Collège Bois-de-Boulogne, Mme Pelland postule un lien étroit entre ces deux constats. On sent chez elle un réel souci pédagogique, comme en témoigne cette citation de Nietzsche: «on n'a que peu de reconnaissance pour un maître quand on reste toujours élève.» Cela étant dit, la Peur des mots est un essai essentiellement théorique et, en ce sens, accessible aux maîtres seulement, aux familiers des théories freudiennes de préférence. Le premier chapitre s'intitule «Une dénégation schizo-phrénisante». La pensée est peut-être malade, mais le remède ne risque-t-il pas d'être plus fort que le cheval?



André Brochu.

PHOTO JACQUES GRENIER

Vient de paraître!



L'ENCYCLOPÉDIE DE LA MUSIQUE AU CANADA

Un ouvrage de référence incomparable!

Renouant avec leurs plus grandes traditions, les Éditions Fides publient la toute nouvelle édition en trois tomes de l'*Encyclopédie de la musique au Canada*, œuvre d'une prestigieuse équipe sous la direction de Gilles Potvin et Helmut Kallmann.

Bien plus qu'un dictionnaire de noms ou de définitions, bien plus qu'une histoire ou qu'un lexique de la création et de l'exécution musicales, c'est tout le fait musical canadien passé et présent qui se trouve dans l'*Encyclopédie de la musique au Canada*.

Aucun autre ouvrage ne rend compte avec autant de justesse de la remarquable vitalité du monde musical québécois et canadien et de sa passionnante histoire. De la Bolduc à Céline Dion en passant par Maureen Forrester, Leonard Cohen, Glenn Gould et Charles Dutoit, ils sont tous recensés dans cette encyclopédie unique. On y retrouve également des informations sur les lieux d'effervescence musicale, les grands orchestres, les écoles, les publications, sans oublier des articles de fond sur les nouvelles générations de compositeurs et d'interprètes, sur l'histoire de la musique et sur l'impact des nouvelles technologies.

Résultat d'un impressionnant travail de recherche, l'*Encyclopédie de la musique au Canada*, qui compte près de 4000 pages et autant d'articles, est présentée en trois volumes reliés regroupés dans un superbe coffret.

3880 pages, 600 photos — 3965 articles, index de 25 000 entrées

Prix de lancement: 125\$ jusqu'au 31 janvier 1994 — Prix régulier: 160\$

FIDES

Cette publicité a été réalisée grâce à une subvention du ministère de la Culture du Québec.

Jacques Godbout

Voici venu...

Le temps des Galarneau

« Godbout a retrouvé sa fièvre et son innocence dans ce livre... pour moi c'est un très, très, beau livre. » Danny Laferrière, *Sous la couverture*, Radio Canada

« Le temps des Galarneau est un livre extrêmement vivant, l'œuvre d'un écrivain en pleine possession de ses moyens, insolent et pudique, habile comme pas un à surfer sur des réalités qui (méfiez-vous) ne sont pas sans profondeur. » Gilles Marcotte, *L'actualité*

« Godbout l'écrivain a bien vieilli, son art d'accorder l'amertume et l'ironie s'est encore affiné. » Marie-Claude Fortin, *Voir*

« À travers son anti-héros, Jacques Godbout fait le bilan de sa vie et de la société québécoise. » Monique Roy, *Châtelaine*

« François Galarneau, c'est nous tous. » Réginald Martel, *La Presse*

« Ce qui est certain par ailleurs c'est le plaisir qu'on trouve à lire Le temps des Galarneau. » Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*



192 pages • 19,95 \$

LES ÉDITIONS DU SEUIL



L I V R E S

Douloureuse Dolores

BENOÎT MUNGER

DOLORES CLAIBORNE
Stephen King
Albin Michel
324 pages

L'illustration de la couverture est prometteuse: sur fond d'éclipse solaire, une femme regarde, l'air impassible, vers le fond d'un puits. Brr! Dolores Claiborne, la dernière créature du très prolifique Stephen King, maître des horreurs en tout genre, nous fera frissonner, c'est certain. Au moins autant que l'inoubliable *Misery*. Amateurs de sensations fortes, de monstres à la *Ca*, de chiens fous à la *Cujo*, attendez avant de vous réjouir. Délaissant l'horreur surnaturelle, les psychopathes et les voitures vengeresses, King change de registre pour aborder le continent des monstruosités que les hommes et les femmes de cette terre s'infligent parfois.

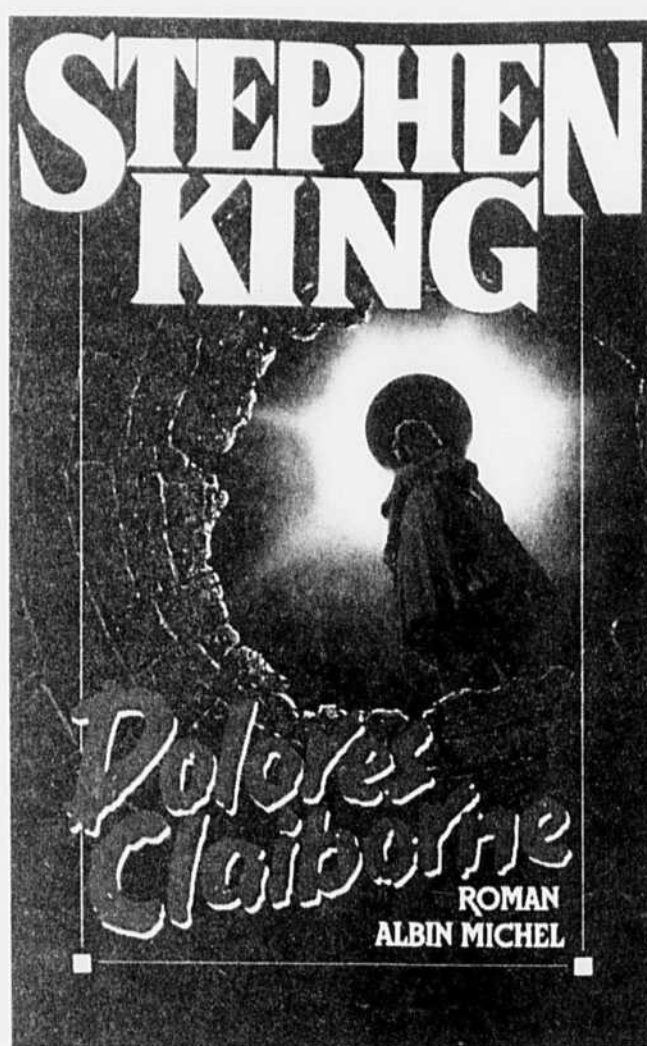
Le dernier roman de King est un long monologue, la confession d'une femme, Dolores Claiborne, soupçonnée d'avoir tué sa vieille patronne senile et riche, Vera, ce qu'elle nie d'emblée, mais coupable néanmoins du meurtre de son mari des années plus tôt. Petit à petit, dans le langage cru — mal rendu dans la traduction française à notre avis — d'une fem-

me d'âge mûr qui se définit elle-même comme une vieille garce, Dolores nous livre les secrets d'une vie marquée au coin de la violence familiale, de l'abus sexuel et de la vengeance; une vie passée entre un mari violent et méprisant qui aimait tripoter sa propre fille et une patronne dictatoriale, intransigeante, au moins aussi garce qu'elle.

Hors des sentiers qu'il a lui-même battus, King nous offre, en Dolores, le portrait d'une femme forte qui, sous les dehors soumis d'une mère de famille respectable et travailleuse, sait faire preuve du plus grand froid, même quand elle envoie son ivrogne de mari dans l'au-delà en lui tendant un piège sur fond d'éclipse solaire. Le meilleur passage du livre sans doute.

Si vous êtes de ceux qui aiment être hantés par les monstres plus ou moins humains de Stephen King, Dolores Claiborne vous décevra. Si par contre vous aimez bien naviguer dans les eaux de l'horreur presque banale de la vie, dans les motivations profondes des meurtriers ordinaires, dans les histoires occultes de la violence familiale et de l'abus sexuel, le dernier livre de King vous plaira peut-être. Dans le genre, ce n'est pas mal mais c'est encore à des lieux de ce qu'un Pat Conroy peut vous donner.

Délaissant
l'horreur
surnaturelle,
les
psychopathes
et les
voitures
vengeresses,
King change
de registre

LA VITRINE DU LIVRE
DE POCHE

ALAIN CHARBONNEAU
LE MANGEUR DE RÊVES
Lafayette Hearn, 10/18

On redécouvre peu à peu l'oeuvre de cet écrivain un peu hors-circuit. Né en 1850 en Grèce de père irlandais et de mère grecque, élevé en France par une vieille tante bigote, cet apatride définitif se fait journaliste et cherche sa voie aux États-Unis et à la Martinique, avant que les hasards du métier ne le conduisent au Japon. C'est le choc, la découverte brutale et grisante à la fois du havre de sensualité et d'ascétisme qu'il avait cherché inconsciemment depuis toujours. Devenu Koizimi Yakumo, marié à une Japonaise et converti au bouddhisme, Hearn consacra au pays du Soleil-Levant près d'une vingtaine d'ouvrages, écrits en anglais et dans lesquels il glisse presque toujours un ou deux contes nippons, mi-fantastiques mi-merveilleux. C'est l'ensemble de ces brefs récits que Francis Lacassin a réunis en 1980 sous le titre *Le mangeur de rêves*. À lire, parmi plusieurs histoires d'une inquiétante étrangeté, celle de l'enfant qui naquit deux fois, et celle d'un tableau qui perdait ses couleurs quand on le séparait de son propriétaire. Je signale en passant que le Mercure de France vient d'éditionner une biographie de Hearn, ainsi que deux de ses livres les plus importants.

LA QUÉBÉCOÏTE

Régine Robin, Typo Roman

C'est un peu la rencontre en terre québécoise de la littérature et de la sociologie, le mélange d'une écriture qui flirte avec le degré zéro et d'un imaginaire en patch-work où les résultats des derniers matchs de hockey et les listes d'épicerie voisinent avec des poèmes de David Holfstein et des leçons d'histoire sur le martyre des Peres Brébeuf et Lalemant. Écrit à la fin des années '70, *La Québécoïte* fut très vite classé roman «ethnique» pour avoir été signé par une Québécoise d'adoption, née de parents juifs polonais et élevée en France. Régine Robin s'explique longuement sur le statut culturel de l'écrivain immigré et émigré dans un post-face où elle dénonce tout à la fois la tentation du ghetto qui guette la littérature québécoise, les dangers d'un nationalisme littéraire et la «politically correctness» des nouvelles consignes du Conseil des arts contre l'appropriation culturelle. Des propos qui, incidemment, tombent pile à l'heure du mini-scandale Nancy Huston.



LA RENAISSANCE ET SES AVANT-COURRIERS DANS L'ART D'OCCIDENT
Erwin Panofsky,
Champs Flammarion

Père de l'iconologie moderne et grand précurseur de la sémiologie des arts visuels, Panofsky fut invité par l'Université d'Uppsala au début des années '50 à donner un cycle de conférences sur un sujet déjà abondamment commenté, trituré, étudié sur toutes ses coutures: la Renaissance dans l'Histoire de l'art. Le livre que réédite aujourd'hui pour la troisième fois Champs-Flammarion regroupe les quatre premières de ces conférences, soit celles qui sont consacrées aux antécédents de cette époque unique de renouveau et de redécouverte. De la fin du moyen âge au XVIe siècle, et de l'Italie flamboyante aux austères pays d'Europe du Nord, l'historien d'origine allemande interroge tout le développement historique des arts et de leurs divers modes d'expression et, mêlant l'analyse à l'intuition, risque une définition de la Renaissance et de son apport à la doctrine classique en Occident.

LA MUSIQUE DU HASARD
Paul Auster, Babel

Septième roman de Paul Auster à être traduit en français, *La musique du hasard* vient d'être adapté à l'écran par Philippe Haas qui a obtenu le Prix Tres Special lors du dernier Festival de Cannes. Ceux et celles qui ont goûté le billard existentiel de la Trilogie new-yorkaise plongeront avec délice dans ce roman où Auster explore à nouveau ses grands thèmes: l'absurdité du hasard, la perte du sens commun, la rencontre comme magie laïque de notre époque moderne. Il y est question d'un ex-pompier de Boston, qui a hérité de la rondelle somme de 200 000 billets et qu'un joueur professionnel entraîne dans un poker suppose sans risques contre deux millionnaires excentriques.

LE PROTOCOLE COMPASSIONNEL
Hervé Guibert, Folio

Après la brutale prise de conscience de la maladie, le récit de la douleur et de l'approche de la mort. Après le cri de révolte, l'étonnement et le bonheur que procure une rémission. Suite presque involontaire de *A l'am qui ne m'a jamais sauvé la vie*. *Le protocole compassionnel* est l'expression admissible par les médecins pour désigner l'administration, aux malades gravement atteints, du DDI, un médicament hautement expérimental qui, vendu au noir et utilisé sans surveillance médicale, a fauché plusieurs personnes désespérées aux États-Unis. C'est ce remède de dernier recours qui a permis à Guibert, devenu insensible à l'AZT, de surmonter son épuisement et d'écrire ce qui sera son dernier livre, sa dernière confession. Un témoignage qui est à l'écrit ce que les *Nuits fauves* de Collard, autre victime de la maladie, sont à l'image.

HISTOIRE QUI FUT HEUREUSE, PUIS DOULOUREUSE ET FUNESTE
Pietro Citati, Folio

Biographe pas très orthodoxe de Kafka, Mansfield, Goethe et quelques autres, Citati retourne cette fois sa curiosité contre lui-même et nous livre un livre à cheval sur le roman, la biographie et l'auto-biographie, inspiré en partie des archives conservées par sa famille depuis un siècle. Sur fond de mythologie ancienne interprétée, Histoire qui fut... évoque en fait l'amour passionné et le destin tragique des arrière-grands-parents de l'auteur, Clementina Santivale et Gaetano Citati, qui vécurent dans l'Italie révolutionnaire du milieu du siècle dernier. Avec cette chronique familiale qui tient prisonniers ses ancêtres dans les mailles finement crochétées de la fiction et de l'Histoire, Citati a reçu le Prix Médicis étranger 1991.

Grossesse à l'agenda

RENÉE ROWAN

FUTURE MAMAN AU JOUR LE JOUR
Monic Diotte
Utilis
170 pages

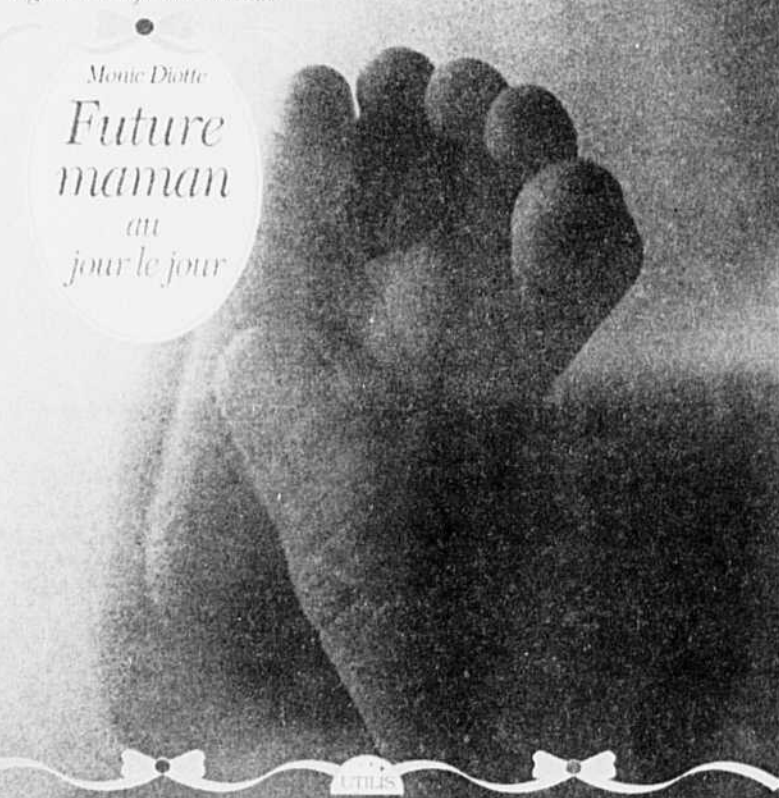
Cet agenda perpétuel est à la fois un album souvenir, un journal intime et un guide pour la future maman. Original, il est conçu de façon pratique et utile.

On y trouve en effet une foule de renseignements sur les différentes étapes de la maternité depuis les premiers signes de la grossesse jusqu'aux premiers mois de vie du bébé. De semaine en semaine, de mois en mois, on informe la mère de ce qui se passe dans son corps, quand appeler son médecin, de l'importance des visites médicales, ce qu'est l'échographie, des avantages de l'allaitement maternel versus le biberon, des bienfaits de l'exercice, de la préparation de la chambre du bébé, etc. etc.

Mère de deux enfants, l'auteure a donné des cours prénatals pendant quelques années. On la sent en pleine possession de sa matière qu'elle livre de façon claire et simple.

Agenda de la femme enceinte
Monic Diotte
Future maman
au jour le jour

Future
maman
au
jour le jour



Dans cet agenda, une nouveauté qui s'insère bien dans le cadre de l'Année internationale de la famille, on peut inscrire ses rendez-vous d'affaires et ses visites chez le médecin. Les dates importantes à retenir, les numéros de téléphone en cas d'urgence.

Un album
souvenir, un
journal
intime et un
guide

À chaque semaine, il y a un espace prévu pour noter réflexions et sentiments intimes. Les dernières pages sont consacrées aux trois premiers mois du bébé: les soins à y donner, la place à laisser au père, les problèmes de l'allaitement, que faire pour calmer un bébé qui pleure, comment communiquer avec son bébé. Et bien sûr, on trouve l'espace voulu pour consigner les dates et les événements importants et coller des photos qui resteront de précieux souvenirs pour les parents et, plus tard, pour l'enfant devenu grand.

Cet agenda se présente comme un bel album imprimé sur papier glacé; il est agrémenté de nombreuses photos en couleurs.

LE COMÉDON
François Landry

22,00 \$, 414 p. (roman)



LE COMÉDON



«Il y a longtemps, me semble-t-il, que l'on n'a pas vu, dans notre littérature romanesque, une aussi jolie débauche d'imagination.»

Bravo! car le moins que l'on puisse dire, c'est que, dans ce récit du paranormal, le divertissement est garanti et sans fausses notes... L'aimeront tous les amateurs de l'actuel roman d'aventures où se combinent, sur un scénario de polar humoristique, des événements à saveur psy et fantastique. Voilà décidément un *Comédon* qui risque de s'incruster.»

Jacques Allard, *Le Devoir*

«Un divertissement total... M. Landry sait accrocher son lecteur. Le rythme est bon, le suspense est bien dosé, l'humour arrive à point et les dialogues sont nets, vivants.»

Réginald Martel, *La Presse*

TRIPTYQUE
Téléphone et télécopieur: 524-5900

Une page de l'histoire sociale du Québec

NAIM KATTAN

LES CARNETS DE DAVID THOMAS,
roman par Andrée Dandurand, Québec-Amérique.

De 1941 à 1950, un Franco-Américain, Burton LeDoux, originaire de New Bedford, dans le Massachusetts se rendit fréquemment au Québec. Emu par les conditions de travail dans les mines, surtout celles de l'amiante, il écrivit plusieurs articles qu'il publia dans *LE DEVOIR* et dans *Relations*. Il y dénonça le peu d'attention que les compagnies minières, filiales de grandes entreprises américaines, accordaient à la santé des ouvriers.

Des veuves dont les maris étaient fauchés par la maladie dans la force de l'âge intenterent un procès à l'une de ces compagnies, des enquêtes furent instituées, mais le procès fut annulé pour vice de forme et les enquêtes ne donnerent pas de résultats.

Dans son roman, Andrée Dandurand fait revivre cette

époque. Sous les traits de son personnage, David Thomas, on peut deviner le visage de Burton LeDoux. Bien que la dimension documentaire prédomine dans cet ouvrage, il s'agit bien d'un roman. L'auteur nous offre une page de l'histoire sociale du Québec. On sait que la Grève de l'Amiante fut déclenchée en raison des conditions de travail des mineurs et, en premier lieu, à cause du manque, voire de l'absence, des précautions sanitaires à l'endroit des travailleurs.

Burton LeDoux a fini par sombrer dans le silence. On ne publiait plus ses articles. David Thomas, quant à lui, est tué dans un accident de voiture. Accident provoqué, c'est-à-dire assassinat déguisé, perpétré par une puissante compagnie qui voulait faire taire un dénonciateur.

Dans ce roman, les personnages sont souvent réduits à leur dimension sociale. L'auteur a voulu rendre hommage à un homme qui s'était battu contre l'injustice et qui a fini par disparaître dans l'anonymat. Ce faisant, elle évoque une période dure, cruelle de l'histoire sociale du Québec.

LE SECRET DU ROI

LES DESSOUS DU RÈGNE DE LOUIS XV



Pendant
trente ans,
Louis XV
a tiré
les ficelles
du pouvoir
grâce au
Secret du Roi,
le premier
service secret
«moderne»
de France.

FAYARD

LIVRES

Un double exploit

LOUIS-GILLES FRANCOEUR

VERS LE GRAND CHELEM
d'Emmanuel Pommerleau,
Editions Dupont,
335 pages.

Emmanuel Pommerleau est mort de sclérose latérale amyotrophique. Malgré cette maladie irréversible, il a réussi dans les années qui ont précédé sa mort, un double exploit. D'abord, un défi cyné-
gétique, un «grand chelem», soit la récolte de trois grands

gibiers dans la même année. Puis, un autre, un livre qui résume son expérience et aussi son amour de la nature, des bêtes et de l'aventure.

Ce livre, dont tous les profits serviront à la recherche sur la sclérose latérale, n'est pas un roman, un recueil de

recits de chasse ou de philosophie sur la nature.

Il se veut plutôt un recueil concis des connaissances de l'auteur sur la chasse et les gibiers, sur les techniques et la manière de monter une expédition en forêt, ainsi que sur la manière de préparer et d'ex-

ploiter un territoire.

Tout dans ce livre se veut pratique. Pas de longs textes; partout des nomenclatures qui vont à l'essentiel. Certes, ce système se situe aux antipodes des formules conçues pour séduire et jeter du tapage à l'oeil. Mais, en revanche, le

nouveau chasseur — et plusieurs plus expérimentés — y trouveront une mine de renseignements, schématique et facile à consulter, qui se concentre sur l'essentiel. Un livre qui sera particulièrement apprécié du chasseur novice.



Champigny

La détente totale...

EN SPÉCIAL DANS NOS 6 LIBRAIRIES
Ouvertes même le dimanche



Répertoire des Films en Videocassettes 94
Novalis
Ord. 12,95 \$ 9,95 \$



Coll. L'Imagerie
Ed. Fleurus
Ord. 16,95 \$ 13,95 \$



Les Secrets de la Casserole
Ed. Belin
Ord. 34,95 \$ 27,95 \$



Mes Années d'École
Jean-Pierre Ferland
Ord. 19,95 \$ 15,95 \$



Les Cuisines du Monde
Ed. Larousse
Ord. 79,95 \$ 59,95 \$

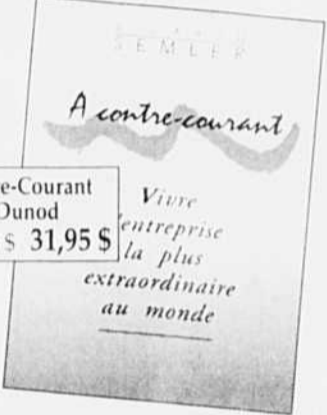
Où est Charlie (4 titres)
Ed. Grund
Ord. 18,95 \$ ch. 14,95 \$ ch.



Guide Pratique des Vins d'Italie
Ed. de l'Homme
Ord. 29,95 \$ 23,95 \$



A Contre-Courant
Ed. Dunod
Ord. 39,95 \$ 31,95 \$



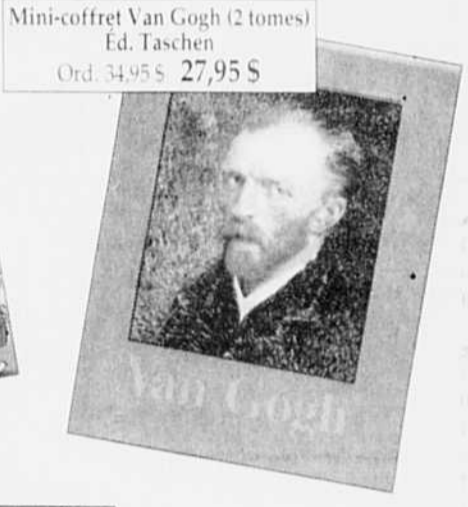
Vivre
entreprise
la plus
extraordinaire
au monde



Coffret Dict. Historique
de la langue française (2 vol.)
Ed. Le Robert
Ord. 200,00 \$ 159,95 \$



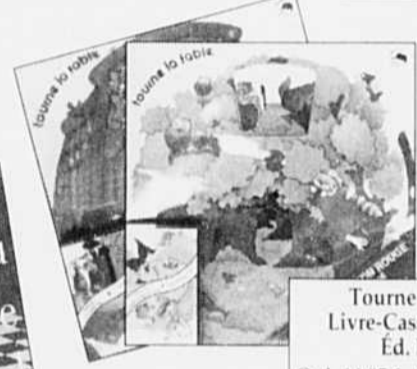
Le Scrameustache (3 derniers albums)
Ed. Dupuis
Ord. 9,95 \$ ch. 7,95 \$ ch.



Mini-coffret Van Gogh (2 tomes)
Ed. Taschen
Ord. 34,95 \$ 27,95 \$



Le Larousse Électronique
Ed. Larousse
Ord. 199,95 \$ 149,95 \$



Coffret Encyclopédie de la
Musique au Canada (3 vol.)
Ed. Fides
Ord. 160,00 \$ 125,00 \$



ENCYCLOPÉDIE
DE LA MUSIQUE
AU CANADA



Répertoire des téléromans
québécois 1952-92
Publ. du Québec
Ord. 39,95 \$ 29,95 \$



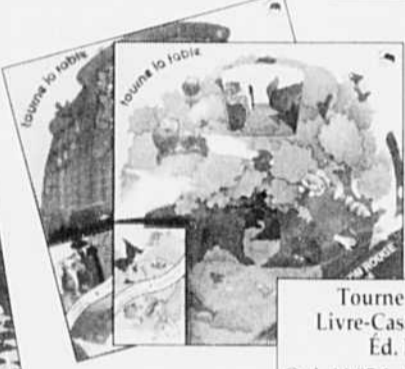
Un jour tu verras...
Ed. Albin Michel
Ord. 25,95 \$ 19,95 \$



Le Petit Larousse Gr. Format
Ed. Larousse
Ord. 79,95 \$ 63,95 \$



Coll. Suspense & Cie (6 titres)
Ed. Jean-Claude Lattès
Ord. 27,95 \$ ch. 21,95 \$ ch.



Tourne la Fable —
Livre-Cassette (4 titres)
Ed. Piccolia
Ord. 14,95 \$ ch. 11,95 \$ ch.



L'Avenir n'est plus ce qu'il était
Ed. Québec/Amérique
Ord. 22,95 \$ 17,95 \$

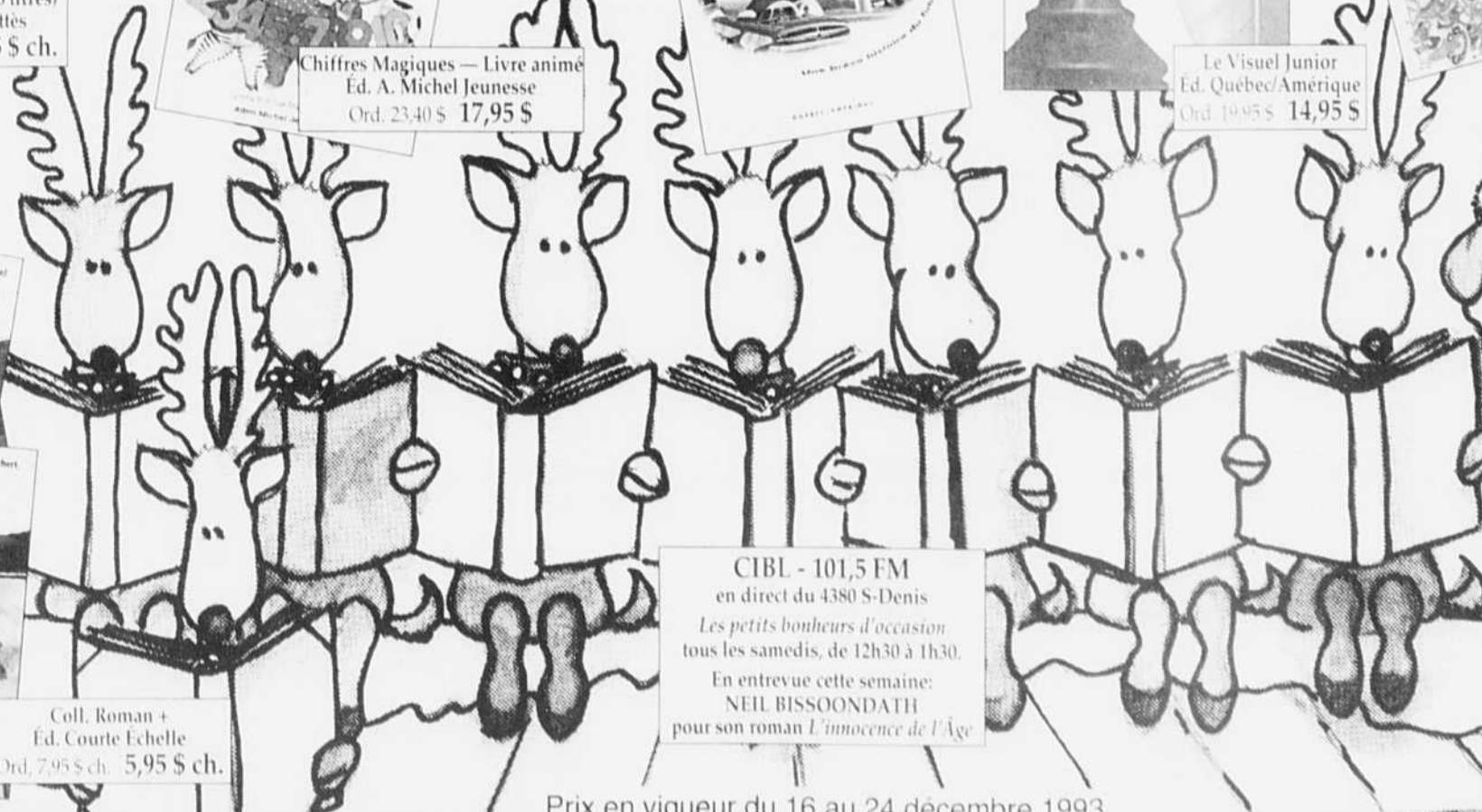


Le Visuel Junior
Ed. Québec/Amérique
Ord. 19,95 \$ 14,95 \$

Coll. Mes Premières Légendes
Ed. Hachette
Ord. 14,95 \$ ch. 11,95 \$ ch.



Coll. Roman +
Ed. Courte Échelle
Ord. 7,95 \$ ch. 5,95 \$ ch.



CIBL - 101,5 FM
en direct du 4380 S-Denis
Les petits bonheurs d'occasion
tous les samedis, de 12h30 à 1h30.
En entrevue cette semaine:
NEIL BISSOONDATH
pour son roman *L'innocence de l'Âge*

Le Rocher de Tanios
Ed. Grasset
Ord. 29,95 \$ 23,95 \$

PRIX GONCOURT
Grasset

Prix en vigueur du 16 au 24 décembre 1993

Champigny



4380 St-Denis, Montréal (514) 844-2587
Stationnement et entrée à l'arrière rue Drolet

**ET LES EX-LIBRAIRIES
FLAMMARION:**

Carrefour Angrignon: 365-4432
Mail Champlain: 465-2242
Galeries d'Anjou: 351-8763
Centre Laval: 688-5422
371 Laurier Ouest: 277-9912

LIVRES

Gérard Chaliand

Pour en finir avec les scénarios apocalyptiques

ETAT DE CRISE
Gérard Chaliand et Juliette Minces
Éditions Le Seuil, 1993, 166 pages

ATLAS DU NUCLEAIRE, CIVIL ET MILITAIRE
Gérard Chaliand et Michel Jan
Éditions Payot, 1993, 154 pages

JOCELYN COULON
LE DEVOIR

Vue d'Occident, la planète est en état de crise. Ce n'est pas faux, mais ce n'est pas toute la réalité. La crise mondiale est multiforme et ses ondes de choc secouent des régions et en épargnent d'autres. Il faut savoir distinguer. Gérard Chaliand — avec Juliette Minces et Michel Jan — dresse un état des lieux qui, déjà, dessine les nouveaux équilibres mondiaux de l'après-guerre froide.

«La reconversion de l'ancien monde communiste, la stagnation de l'Afrique, l'explosion démographique, les émeutes urbaines, les guerres localisées, la prolifération des armes nucléaires, la croissance phénoménale des États d'Asie orientale et la concurrence extrême entre États occidentaux, sont là des menaces mais aussi des défis auxquels le monde doit réfléchir», dit Gérard Chaliand lors d'une entrevue à Montréal. «Cela semble apocalyptique, mais je ne le pense pas. Au contraire, je ne vois ni catastrophe envisageable, ni guerre généralisée parce que tous ces problèmes et défis sont

différents et, souvent, localisés».

Pour les adeptes de la fin du monde, il faudra donc repasser. Chaliand examine chaque menace et chaque défi, en tire certaines conclusions et quelques réponses pas toujours à la mode d'ailleurs. L'effondrement de l'empire soviétique pousse cette région vers le précipice et le chaos. Non, dit-il. «Aucun groupe n'est capable de destabiliser la Russie actuellement. L'armée rouge est le pilier du régime et veut s'assurer que ce qui était soviétique avant reste sous contrôle russe aujourd'hui. Les interventions extérieures dans les anciennes républiques, sauf les pays baltes, vont se poursuivre».

On parle de la menace islamique qui pousse ses tentes du Maghreb au Pakistan et même jusqu'en Asie centrale et fait trembler l'Occident. «C'est une zone bruyante mais dont les médias soulignent les aspects spectaculaires», dit-il. A mon avis, c'est l'écume des choses par rapport à la lame de fond que représente la montée en puissance de l'Asie. C'est là qu'il faut regarder».

Pour Chaliand, les défis — plus que les menaces — viennent de cette Asie, celle à l'est du Bangladesh, qui connaît un développement économique sans précédent. «Il y a dans cette région un milliard d'êtres humains vivant dans des pays qui connaissent une croissance de 8 à 10% par an depuis une décennie. Et cette prospérité n'est pas terminée.

Je suis toujours amusé lorsque je lis dans les journaux occidentaux des articles sur la crise économique mondiale. Là-bas, on ne connaît pas ça». Le spécialiste français des affaires politiques et stratégiques estime que les Occidentaux vont devoir travailler mieux et plus s'ils veulent résister au défi asiatique «autrement plus sérieux que celui prêté aux sociétés musulmanes».

Deux problèmes menacent toutefois l'Occident: la démographie et la prolifération des armes nucléaires. A peine 17% de la population mondiale se trouve au Nord, le reste au sud. «Inutile de paniquer devant ces chiffres», dit Chaliand. Cela ne veut pas dire que le Sud va envahir le Nord. Les Chinois vont rester chez eux, comme les Indiens d'ailleurs. Le problème vient, pour l'Europe, du continent africain, et pour l'Amérique du Nord, de l'Amérique du Sud. Là, des populations pauvres et désespérées frappent aux portes des pays riches. C'est normal. Mais attention, l'immigration pose deux dilemmes: celui de l'ouverture et celui de l'intégration. Pour le premier, je dis qu'il n'est pas possible d'ouvrir largement les portes de nos pays. Il faut préserver l'équilibre intérieur avant tout. Pour le deuxième, il faut intégrer complètement et ne pas laisser se développer des ghettos minoritaires cela au nom d'une pseudo-démocratie. Ce n'est pas le changement ethnique de la société occidentale qui est dangereux, c'est sa fragmentation.

Ceux qui viennent s'installer dans les pays occidentaux — qui sont les seules véritables terres d'accueil faut-il le rappeler — doivent s'y fonder, c'est-à-dire accepter les valeurs qui ont fait de nos sociétés des pays attirants: État de droit, valeurs démocratiques, langue commune, etc.»

L'autre grand problème a trait au nucléaire, tant militaire que civil. Certes, les Grands réduisent leurs nombres d'ogives nucléaires, mais de nombreux pays — surtout du tiers monde — veulent acquérir l'arme ultime. Quant au nucléaire civil, la menace vient plus du délabrement des centrales des pays de l'Est que de son utilisation.

Chaliand se demande si les Occidentaux et leurs leaders ont la volonté d'affronter le nouveau monde. Il pense que la population est craintive et angoissée face aux adaptations et aux compétitions. «Dans les pays industriels, les événements affectent aujourd'hui d'abord les esprits et les volontés, et force est de constater qu'une majorité d'Occidentaux sont d'une singulière vulnérabilité», dit-il. Sur les leaders politiques, il n'est guère plus tendre. «Suspendus aux sondages, ils font tout pour plaire. Ils concèdent toujours plus alors qu'il faudrait demander davantage». Et ce n'est pas un ringard qui parle mais un homme de terrain qui a passé 30 ans à parcourir le monde, à visiter toutes les guerres de la planète et à défendre les peuples les plus opprimés.



«Cela semble apocalyptique, mais je ne le pense pas. Au contraire, je ne vois ni catastrophe envisageable, ni guerre généralisée parce que tous ces problèmes et défis sont différents et, souvent, localisés.»

Benny Wilder

La peur d'ennuyer

BILLY WILDER ET HELMUTH KARASEK
Et tout le reste est folie - Mémoires.
Traduit de l'allemand par Jeanne
Etoré et Bernard Lortholary.
Ed. Robert Laffont, 526 pages.

ALAIN CHARBONNEAU

Si Billy Wilder n'avait pas existé, la face de l'Amérique en eût été changée. Sans lui, Marilyn n'aurait pas été belle comme la rencontre fortuite d'une jupe et d'un courant d'air au-dessus d'une grille de métro. (*The Seven Year Itch*), Hollywood ne se serait pas ouvert les yeux si jeune sur le déclin de sa mythologie (*Sunset Boulevard*), le film noir n'aurait jamais imaginé contre le code Hayes que le mobile d'un meurtre peut être le sexe (*Double Indemnity*), l'univers d'Agatha Christie serait orphelin de Charles Laughton et de Marlene Dietrich (*Witness for the Prosecution*) et les mots: «Nobody's perfect» ne feraient sourire personne puisque personne n'aurait jamais rien de ses frasques travesties de Tony Curtis (*Some Like It Hot*). Heureusement pour nous, le plus spirituel des cinéastes américains a bel et bien existé, il existe même toujours et, à 87 ans passés, fait aujourd'hui l'objet d'un livre dans lequel il retrace pour son public les moments, grands et moins grands, de sa prodigieuse carrière.

Traduit de l'allemand, *Et tout le reste est folie* qui paraît chez Robert Laffont n'est pas autographe pour deux sous, bien que l'éditeur l'ait coiffé de l'appellation abusive de Mémoires — ces éditeurs, ils mettent Mémoires là où il ne faut pas et omettent traduction là où on l'attend... A l'origine de cet ouvrage bâclé et pourtant loin d'être inintéressant, un journaliste de métier, Helmut Karasek, qui ne connaît pas grand-chose au cinéma américain et confesse volontiers dans l'introduction être un cinéphile moyen. Karasek découvre Wilder un peu par hasard lors de la ressortie de *One Two Three* en 1986, se prend d'une passion sincère pour l'œuvre entière, rencontre le cinéaste à quelques re-



La star de *Sabrina*: Audrey Hepburn. Le réalisateur et sa créature.

prises et finit par obtenir de lui, d'habitude très avare de confidences, le privilège d'enregistrer leurs conversations. Quarante cassettes et dix carnets notes plus tard, le journaliste dispose d'une interview-fléuve, qui forme en gros le corps de l'ouvrage. Il aura toutefois la mauvaise idée d'entretenir les propos du maître — qu'il nous rapporte en italique — de commentaires et de repères historiques de son cru ou pillés d'autres et imprécisions. Des exemples parmi plusieurs: Allan Dwan s'appelle ici «Allan Dawn», Cedric Gibbons, «Cecil Gibbons», et la première version des *Dix commandements* de De Mille date de 1927, et non de 1923. Sans parler des commentaires re-

ducteurs sur le cinéma et de la psychologie à rabais qui inspire les questions de l'un et piège les réponses de l'autre».

Mais même dans ces conditions, on ne s'ennuie pas à la lecture de ce dialogue à une voix et demie qui s'étend sur plus de 500 pages. Souvenirs et anecdotes se suivent à pas pressés et la truculence de Wilder comme son humour paillard pointent malgré tout entre les lignes. L'auteur de *Love in the Afternoon* ressuscité les fantômes de sa jeunesse juive et heureuse, évoque ses débuts de journaliste dans sa Vienne natale et s'attarde bien sûr sur son histoire d'amour avec Hollywood. Hollywood qui l'adopta d'abord comme scénariste avant de l'accepter comme réalisateur et qui fut, pour lui comme pour une foule de ses compatriotes (Preminger, Zinneman, Lubitsch), un véritable asile pendant la grande tourmente fasciste des années 30. Wilder appartient de fait à cette importante famille de cinéastes européens réfugiés qui apportèrent à un cinéma américain encore aux couches une profondeur de vue, un

humour et un pessimisme qu'il n'avait pas. Venu du Vieux Monde, Wilder forgera avec eux les images du Monde nouveau et c'est sans doute pourquoi il n'a jamais vraiment songé à retourner travailler en Europe. Une Europe où, au lendemain de la guerre, il travailla d'ailleurs pour une courte période de temps avec le mandat de contrôler la remise sur pied de l'industrie allemande du spectacle. A des nazis qui sollicitent un jour auprès de lui la permission de monter la passion du Christ pour Pâques, il répond: «Vous serez autorisés à jouer à condition d'utiliser des vrais clous».

Au fil des 33 chapitres, Wilder passe en revue sa vie, son œuvre, ses ruses répétées pour déjouer la censure, mais aussi et surtout ses amitiés et ses haines. Ce cinéaste qui croyait beaucoup au travail d'équipe a croisé au cours de sa longue carrière un nombre effarant de personnalités sur lesquelles il porte des jugements tantôt expéditifs tantôt complaisants: Monroe, Chandler, Samuel Goldwyn, Charles Brackett et L.A.L. Diamond avec lesquels il a écrit la plupart des scénarios de ses meilleurs films, et Chaplin à qui visiblement il ne pardonne pas d'avoir mérité un jour de Lubitsch. Car Lubitsch est le seul à qui Wilder voue une admiration sans borne. Le maître de la comédie, avec qui Wilder fit ses premières armes en écrivant le scénario de *Ninotchka*, lui a tout appris, tout enseigné, et d'abord qu'au cinéma, le spectateur est roi. Wilder rapporte que lors des tournages, quand un problème se présentait, il se demandait toujours: «Comment aurait fait Lubitsch?» Comme le réalisateur de *Heaven Can Wait*, il accordera toujours une valeur très grande au scénario et restera durant toute sa carrière habité par une seule véritable obsession: la peur d'ennuyer.

Alors, à quand une retrospective complète de l'œuvre à la Cinéma-thèque?

Souvenirs et anecdotes se suivent à pas pressés et la truculence de Wilder comme son humour paillard pointent malgré tout entre les lignes

Andrée Fortin

L'histoire en revues

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT À QUÉBEC

Le fameux silence des intellectuels québécois, Andrée Fortin n'y a jamais cru. En 1984, installée devant le kiosque des revues dans une librairie de Québec, elle décide donc de s'attaquer à la question et de prouver que l'intelligentsia court toujours.

Pour cette professeur de sociologie à l'Université Laval, le sujet s'éloigne nettement de ses travaux sur les groupes communautaires et les liens de sociabilité, mais il fera tout de même son petit bonhomme de chemin. D'un petit article dans *Nuit Blanche* en 1986, son travail est devenu un livre intitulé *Passage de la modernité: les intellectuels québécois et leurs revues*, fruit de sept ans de recherche et de l'analyse de quelque cinq cents editoriaux de présentation des revues québécoises, des origines à nos jours.

Pourquoi ces premiers editoriaux? «Parce que l'on a à se définir et à prendre position quand on lance une revue. Au premier numéro, on choisit avec soin l'équipe qui représentera la revue, et on soigne bien son propos». Qu'elles aient vécu le temps des roses ou survécu des décennies, toutes les revues ont eu à passer par ce premier moment de définition de l'identité québécoise, de l'identité du groupe qui prend parole et de la relation entre les deux.

A partir de cet outil de travail, l'auteur avait trouvé un joli titre de travail: *Volume un, numéro un*, laisse de côté lorsque la relation à la modernité apparaît comme l'élément clé de l'évolution du discours intellectuel au Québec. Selon Andrée Fortin, cette évolution s'est faite en trois phases. D'une pré-modernité où les intellectuels cherchent avant tout à définir le «nous» canadien-français, on passe autour de la Première Guerre mondiale à la véritable modernité, où les intellectuels deviennent un «nous» distinct, et où les idées doivent servir de phare au développement de la politique, puis, vers la fin des années 70, à une post-modernité qui voit le discours intellectuel se détacher de la sphère politique.

«Aujourd'hui, les intellectuels parlent encore plus qu'avant, mais autrement», explique Andrée Fortin. Ils sont peut-être moins présents dans la politique, mais ils sont toujours dans la politique. Il n'y a plus de Cité Libre ou Parti Pris, telles que ces revues pouvaient être dans les années cinquante et soixante. D'abord par leur caractère généraliste, mais aussi parce qu'on s'y voyait comme des phares pour la politique, on croit que les idées menent le monde, ce qui n'est plus possible aujourd'hui. On ne croit plus de la même manière aux lumières de la science. Maintenant, les intellectuels sont plutôt des miroirs de situations bien spécifiques».

Les intellectuels se parleraient-ils entre eux, maintenant, plutôt qu'à la société en général? A cause de la multiplication du nombre d'intellectuels, proportionnelle à l'accessibilité croissante aux études supérieures, Mme Fortin reconnaît que c'est en partie le cas. Mais principalement, c'est surtout la fragmentation des champs d'intervention qui explique la disparition apparente des intellectuels: on parle beaucoup, mais à plusieurs endroits différents et à des publics relativement (ou même très) restreints.

«J'ai été frappée par la polyvalence des intellectuels, que l'on retrouve parfois dans plusieurs champs d'action fort différents, ainsi que par la succession de nouvelles générations. On voit des constellations de gens qui naissent, travaillent, font des alliances avec les suivants et disparaissent en leur laissant la place.» Exemple de polyvalence, l'auteur elle-même, qui a travaillé au fil des ans à une revue d'idées (*Possibles*), une revue littéraire (*Nuit Blanche*), une revue d'art contemporain (*Intervention*) et une revue de recherche universitaire (*Recherches sociographiques*). Les intellectuels finissent encore par être un peu partout, mais en pièces détachées.

Leur travail, après tout, est plus complexe qu'à une époque où la science semblait tout dominer et où la société québécoise était bien définie, francophone et homogène. Ces certitudes tombées, les intellectuels ont quelque peu perdu pied. «Aujourd'hui, il est difficile pour les intellectuels de se situer, de dire: «Qui sommes-nous?». Le Québec s'est beaucoup transformé, et il est en train de se renommer. Mais ce n'est pas encore au point».

L'INDIEN GÉNÉREUX

L'autre visage des autochtones

LOUISE CÔTÉ • LOUIS TARDIVEL • DENIS VAUGEOIS

«[...] un livre inusité, rigoureux et iconoclaste, rempli de révélations étonnantes. Qui tient à la fois du guide d'identification de la flore et de la faune, du dictionnaire pratique et étymologique, du manuel d'histoire et du livre d'art, à l'iconographie vraiment superbe.»

Voir

«Servi par un style vivant et par une mise en pages dynamique, abondamment illustré, il se laisse lire dans tous les sens, toujours... généreux pour la curiosité du lecteur.»

L'actualité

SEPTENTRION/BORÉAL



288 pages, 29,95\$

LES ÉDITIONS TROIS

3

proposent:

«LIVRES D'ARTISTES»

des livres de textes, d'images et de photographies signés et à tirage limité.

A. Laframboise R. April L. Robert
F. Simonin F. Théoret D. Desautels
A.-M. Alonzo

À la Cour Saint-Louis, 223, rue Prince-Arthur Est/Carré Saint-Louis
Tél. 987-1265
Tous les jours de 15 h à 22 h

L I V R E S

Le dernier homme? Déception de première

LE DERNIER HOMME
Danielle Dubé,
Éditions JCL, 383 pages
ISABELLE RICHER

Le résumé en quatrième de couverture, la jaquette plutôt sympathique, la forme souple du nouveau roman de Danielle Dubé annoncent à gentils peils suspense, un voyage à l'aventure dans le labyrinthe de la mémoire d'une héroïne, Anais No. Nous voilà plutôt plongés dans une aventure faite d'un ramassis de clichés et d'allusions prétentieuses.

L'auteure nous laisse entrevoir un suspense qui tombe à plat

lenteur des apprivoisements et des premiers touchers. Leurs beautés avec leurs faiblesses. Voilà que l'île sera contaminée par les déboires de la société occidentale. Les touristes ont amené avec eux complexes hôteliers, cocaïne, déchets nucléaires. Après sept ans, sept mois et sept jours (authentique!), il est temps de quitter cette île de rêve. Et pour nous, délivrance, il est temps de la laisser avec ce «dernier homme» qui la suit, transi d'amour.

Sorte de devoir oblige et néglige, le roman de Danielle Dubé prend des allures de pensum. Elle est sincère, l'auteure, qui en 84 recevait le prix Robert-Cliche pour son premier roman *Les olives noires*, mais les bonnes intentions n'ont jamais fait les bons romans, c'est bien connu. Même si on intitule son dernier *Le dernier homme*, titre ayant appartenu à Maurice Blanchot bien avant que madame Dubé ne songe seulement à écrire. Même si, en guise de clin d'oeil, on égare ici et là des titres d'oeuvres connues, les «petits chevaux de Tarquinia», les «clochards célestes», les «risibles amours», l'éloge de la fuite. Le cinéma ne sera pas en reste avec des allusions à *La dernière femme* de Ferreri, aux *Ailes du désir* de Wenders, à *La bête humaine* de Renoir, et j'en passe.

Ca pourrait être amusant si ce n'était pas décoché au hasard, faisant de l'exercice un saupoudrage gratuit de références pour initiés. C'est d'autant plus impardonnable que le reste du texte est truffé de fautes en tous genres! Danielle Dubé autorise l'emploi de «dependamment», un adjectif inexistant, féminise le mot «effluve», innove avec «une ressemblance presque jumellaires», écorche la langue française dans «il pese sur l'accélérateur».

Le dernier homme n'est pas ennuyant mais décevant. Danielle Dubé, douce pour créer des personnages, les multiplie sans qu'on y voie l'intérêt. Elle sombre dans la facilité et nous, on sort de cette lecture, crispés et avec la turieuse envie d'être amnésiques à notre tour...

David Bourdon, le détective improvisé, tombera sur une mine d'or: des fragments de journal intime laissés derrière elle par Anais No dans les chambres d'hôtel qu'elle a visités! (Le journal d'Anais No, ça vous rappelle rien?)

À travers les récits du passé, on découvre une mal-aimée, brisée, qui a choisi des allures de rockeuse pour éloigner les garçons tout en les tirant comme un aimant. Le journal, offert par bribes, sera le prétexte d'une virée dans notre Québec profond, pour elleurer tout ce qui a marqué les «seventies» comme disent les Français! La commune ou le partageait des plats de lentilles tout en méditant, ou on se rebaptisant de noms composés exotiques, ou on se tremoussait sur un air inconnu de tam-tam... Puis les revendications féministes accompagnées de techniques de wend-do et d'indépendance absolue: «Nous ne tombons pas en amour... À la différence de nos mères, nous ferions de notre vie une aventure continue... *Le deuxième Sexe* était notre bible...».

Indépendance, les revendications souverainistes avec un René Lévesque fatigué au lendemain de la nuit des longs couteaux.

C'est tout ça, c'est ce mélange de sens et de force, on reste difficilement captivé jusqu'au bout. L'auteure nous laisse entrevoir un suspense qui tombe à plat, alors qu'Anais No, la mémoire rouillée, s'enfuit sur une île à l'abri de la civilisation (Libertad... ou vivent les libertariens!). Dans des pages d'une rare bêtise, les clichés déferlent. «Anais No ressentit ce moment de complaisance rare à la manière d'une sorte de communion cosmique». Après cette levon mystique, elle rencontre enfin l'Amour. «Il apparut dans l'embrasure de la porte comme un soleil. Ils découvrirent leurs corps avec la



PARCOURS D'UN ECRIVAIN
Notes américaines
Marie-Claire Blais, VLB
éditeur.

NAIM KATTAN

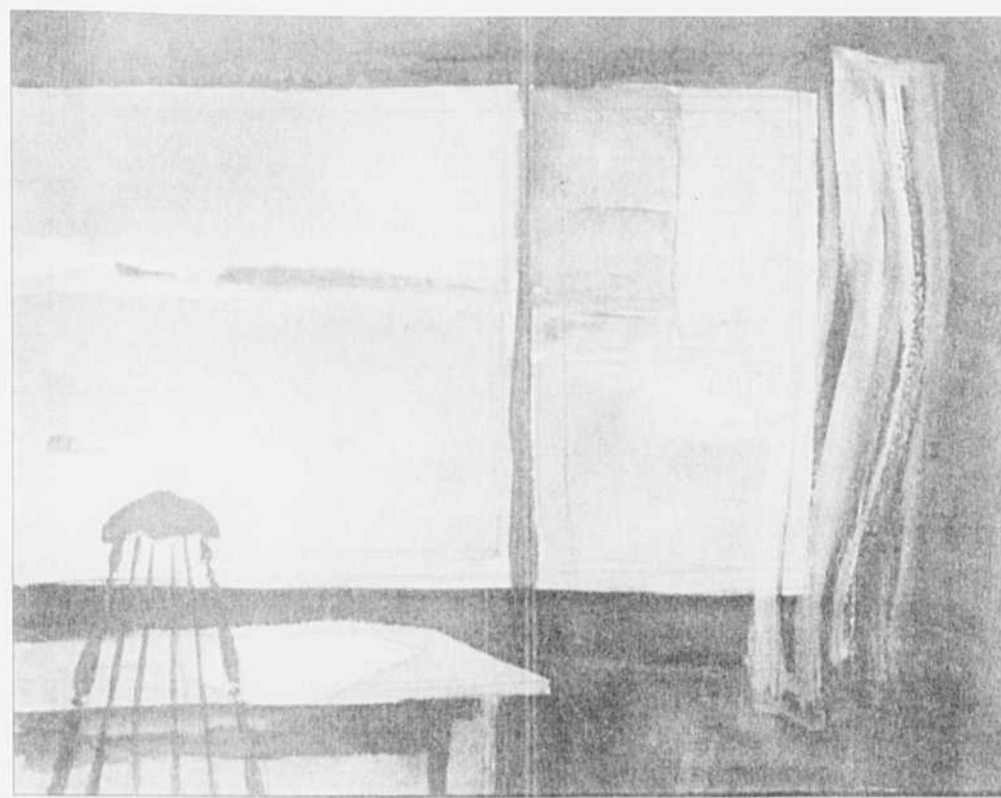
Comme tant d'autres lecteurs du DEVOIR, j'ai, au fil des semaines, lu les carnets de Marie-Claire Blais. Les voici réunis. Le livre fait renaitre l'intérêt et, en même temps, donne à ces textes une autre dimension.

Marie-Claire Blais raconte sa découverte de l'Amérique. C'était au début des années 60. On se rappelle le grand événement littéraire que fut la parution de *La Bête* en 1959, roman qui propulsa Marie-Claire Blais dans le monde des lettres. Peu après, elle obtint une bourse Guggenheim et décida de s'installer, pendant un an, à Cambridge dans le Massachusetts, puis à Wellfleet à Cape Cod. Elle raconte son amitié avec Edmund Wilson et avec sa femme Elena ainsi qu'avec toute une tribu d'écrivains et d'artistes américains installés au bord de l'océan. Outre Wilson, il y en avait des illustres sinon des célébrités: des écrivains comme Robert Lowell, Elisabeth Hardwick, John Malcolm Brinnin... des peintres comme Mary Meigs. Il y en avait d'autres qui, bien que moins connus, représentaient en ces années là, dans la marginalité, une dimension de l'Amérique: sa gloire et, surtout, son honneur.

Nous sommes en 1963. Kennedy vient d'être assassiné, c'est la guerre au Vietnam et les émeutes raciales. Marie-Claire Blais est du côté des dissidents, des militants d'une Amérique qui ne finit pas de revivre le rêve et de rappeler la promesse. Écrivain du Québec, elle ne se place pas à la clôture en observateur neutre et ne se contente pas de décrire ces temps troubles; elle partage la vie de ces hommes et de ces femmes qu'elle retrouve à Cambridge, Wellfleet, Truro ou Provincetown.

Dans son livre, elle ne dresse pas les portraits de célébrités, mais oubliant vite d'être assassiné, c'est la guerre au Vietnam et les émeutes raciales. Marie-Claire Blais est du côté des dissidents, des militants d'une Amérique qui, à leur façon, constituent l'Amérique

L'autre Amérique



Il faut lire ce livre qui nous réconcilie avec l'Amérique en nous présentant l'autre Amérique

ou du moins, sa dimension la plus admirable qui sous la plume de la romancière est aussi la plus hautement fascinante. Marie-Claire Blais ne parle de ses sentiments que pour dire son attachement, son affection pour ces artistes, ces militants, qui, pour elle, sont avant tout des amis.

Jeune écrivain venue d'ailleurs, elle aurait pu se vanter d'avoir côtoyé des personnes illustres. Elle n'en fait rien. Ainsi, parlant de l'ouvrage d'Edmund Wilson sur le Canada qui, en son temps, fit tant de bruit, elle a la discrétion de ne pas

faire la moindre allusion aux propos élogieux qu'il lui y consacrait. Elle fait mieux. Elle nous présente ce géant des lettres qui connaissait toutes les langues et qui avait tout lu comme un homme qui nous attache autant par ses fragilités que par son immense savoir.

D'autres personnages hantent ces pages. L'écrivain noir Robert dont les amours finissent dans la tragédie car l'Amérique de ces années-là n'était pas prête à admettre les unions interraciales. Puis, il y a le compositeur Gardner qui attend longtemps pour être écouté car on ne voulait pas l'entendre.

Marie-Claire Blais ne met pas l'accent sur le singulier, encore moins sur l'insolite. Ces artistes ne cherchent pas le succès commercial ou les applaudissements des masses. Humbles, ils sont conscients que si l'art n'est pas facile, il n'est pas non plus un simple divertissement ou un moyen de faire de l'argent. Ils acceptent l'austerité sans la rechercher quand elle est une condition de l'exercice de leur art.

C'est une gageure que de parler à des Québécois qui les fréquentent par milliers, des plages de Cape Cod, de Marie-Claire Blais nous en décrit l'hiver, l'automne et l'hiver à Wellfleet et à Truro, les plages désertes, mais surtout les véritables habitants de ces lieux privilégiés qui oeuvrent et qui peinent, qui aiment et qui lutent. Il faut lire ce livre qui nous réconcilie avec l'Amérique en nous présentant l'autre Amérique, celle que, parfois, nous traversons distraitement, celle qui fait partie de nous.

Femme invisible à la fenêtre

DANS MA RUE
Monique Champagne
Quinze, 92 pages
RENÉE ROWAN

Un court roman, moins de cent pages, écrit dans un style vif, alerte. *Dans ma rue* a mérité le prix Angelina Berthiaume-du Tremblay du concours littéraire La Plume d'argent, prix qui couronne l'oeuvre écrite d'une personne de soixante ans et plus.

Monique Champagne n'est pas une inconnue. Depuis plus de vingt ans, elle travaille dans le domaine du cinéma. Elle a exercé tous les métiers, ou presque, de comédienne à scripte, en passant par la réalisation et la mise en scène. Elle a aussi écrit le scénario du long métrage *La Fenêtre*, des textes radiophoniques pour Radio-Canada ainsi que des nouvelles et quelques romans.

De sa fenêtre, une femme observe ce qui se passe dans sa rue, dans son quartier. Parfois avec malice, tantôt avec nostalgie ou même avec envie. Elle observe les voitures qui passent, les gens qui vont et viennent, les lumières qui s'allument, les ombres qui se dessinent, le temps qui change, la routine de ses voisins et voisines, la vie au quotidien. Elle imagine les histoires des uns et des autres, déduit, commente, encourage, se

fâche... «C'est exasperant à la fin!». Elle se monte des bateaux, élabore des châteaux en Espagne qui s'écroulent le lendemain. Elle regrette l'amour: «On se sent vieux et tant envie de faire l'amour. Faire de l'amour, de l'amour à distribuer à la ronde, confettis qui volent au vent. De l'amour à donner à ceux qui n'en ont pas, à ceux qui n'en veulent pas, à ceux qui n'en ont plus, aux insatiables, aux parcimonieux. En avoir à revendre, à gaspiller. En avoir à jeter à tort et à travers.»

Un roman où l'on sent la tendresse, mais où pointe aussi la méchanceté, à l'image de la nature humaine. Un livre où la vie est souvent plus heureuse que tragique... «Si le printemps peut venir, la saison des bonheurs incomus!»

Où que vous soyez...
RENAUD-BRAY
avenue du Parc
276-7651
5117, avenue du Parc, coin Laurier
de 8h à minuit 7 jours semaine

Chrystine BROUILLET



La conclusion des aventures de Marie LaFlamme

398 PAGES, 26,50\$

Denoël

J'aime les
BOUQUINS
leurs prix aussi!



Une histoire de la musique

Une histoire de la musique des origines à nos jours, par Lucien Rebattet. Cette Histoire s'adresse à tous ceux qui voient dans la musique autre chose qu'un fond sonore. Elle s'adresse aussi aux simples amateurs de lecture, car elle est l'oeuvre d'un écrivain comme on en voit peu.

900 pages, 29,95\$

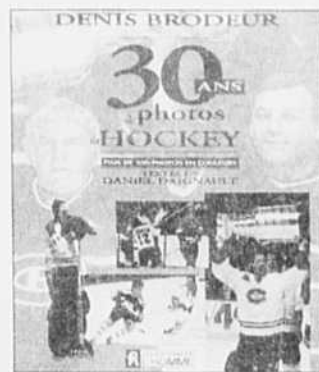
Nos grands succès - musique

- Dictionnaire des disques et des compacts. Drapason
- Dictionnaire encyclopédique de la musique. Université d'Oxford
- Tout l'opéra, par Gustave Kobbe
- Mozart, sa vie, son oeuvre, par J. Wezawa et G. de Saint-Foix



Robert Laffont

LIVRES



Les héros de l'hiver

30 ANS DE PHOTOS DE HOCKEY
Denis Brodeur
Textes de Daniel Daignault
Editions de l'Homme

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Tout y est. Le but homérique de Paul Henderson contre les Russes en 1972, la pose existentialiste de Ken Dryden, le poing assassin de John Ferguson sur le visage inou-

blable de Ted Green, la crinière blonde de Guy Lafleur quand il débordait à l'aile droite, le 500e but de Jean Béliveau inscrit contre Gilles Gilbert, les feintes magiques de Wayne Gretzky et, bien sûr, Patrick Roy célébrant la toute fraîche conquête de la coupe Stanley avant de s'envoler vers Disneyworld... Denis Brodeur exerce le métier de photographe sportif depuis plus de 30 ans. Il connaît tous les secrets du métier. Il a développé au fil des

ans une rare faculté d'anticipation qui lui permet de saisir l'action au bon moment. Contrairement aux plus jeunes photographes qui s'efforcent à chercher les scènes de rudesse, Brodeur, lui, braque toujours son objectif sur les abords des filets, là où ça se passe vraiment. C'est son secret. Avec la complicité du journaliste Daniel Daignault, il a choisi parmi son éphémère collection ses plus belles photos de hockey. En re-

sulte un superbe album, riche de 450 photographies. Je l'ai parcouru avec un bonheur immense. Avec nostalgie, aussi. Car au fil de ces pages glacées, on revoit passer une partie de notre enfance ou de notre adolescence. Je me suis revu enfant, assis entre mon père et René Lecavalier, émerveillé par les prouesses de Cournoyer, Richard et tous les autres héros qui marquent à jamais l'imaginaire de milliers de Québécois.

Champigny

La détente totale...

EN SPÉCIAL DANS NOS
6 LIBRAIRIES
Ouvertes même le dimanche

Coll. Contes Classiques
Ed. Mango
Ord. 3,95 \$ ch. 4,95 \$ ch.

Le Mémor Larousse
Ed. Larousse
Ord. 79,95 \$ 59,95 \$

DOUGLAS COUPLAND
Génération X
Ed. R. Laffont
Ord. 29,95 \$ 23,95 \$

Il était une fois la Vie
Le corps humain
Ed. Deux Coqs d'Or
Ord. 29,95 \$ 21,95 \$

Agendas d'art Utilis (5 titres)
Ed. Utilis
Ord. 19,95 \$ ch. 14,95 \$

LE LIVRE GUINNESS DES RECORDS 94
Ed. TF1 Editions
Ord. 34,95 \$ 27,95 \$

AGENDA
Mia & Klaus

CARNET DE ROUTE 1994
Ed. DLM
Ord. 21,95 \$ 16,95 \$

NOËL
Noël avec Lyne Fortin, soprano (d.c.)
Analekta
17,99 \$

Êtes-vous N(e) sous une Bonne Étoile?
Ed. Québecor
Ord. 19,95 \$ 15,95 \$

Le bel âge pour bien manger
Publ. du Québec
Ord. 9,95 \$ 7,95 \$

LES OISEAUX
Chez Nous
Ord. 34,95 \$ 27,95 \$

LES ANIMAUX DU GRAND NORD
Ed. Heritage
Ord. 39,95 \$ 31,95 \$

Coffret Impressionnisme (2 vol.)
Ed. Taschen
Ord. 99,95 \$ 69,95 \$

Conrad Black
Ed. Québec/Amérique
Ord. 24,95 \$ 19,95 \$

L'ANGLAIS
chez Disney
A la découverte de l'anglais
Harrap's
Ord. 14,95 \$ 11,95 \$

LE PETIT LAROUSSE
Le Petit Larousse couleurs
Ed. Larousse
Ord. 34,95 \$ 39,95 \$

LE PETIT ROBERT
LE PETIT ROBERT I
Ed. Le Robert
Ord. 69,95 \$ 54,95 \$

L'Homme rapaillé
Ed. Typo
Ord. 12,95 \$ 9,95 \$

The Tchaikovsky Box (5 c.d.)
A Bouquet of Classics (5 d.c.)
Treasured Classics (5 d.c.)
EMI
24,99 \$ ch.

Barbie
Barbie découvre la nature
Coll. Barbie (4 titres)
E.P. Editions
Ord. 7,95 \$ ch. 5,95 \$ ch.

Pêche à la mouche
Ed. St-Jean
Ord. 59,95 \$ 47,95 \$

LES CHIFFRES
Livres-Jeux
Ed. Courte Échelle
Ord. 19,95 \$ ch. 14,95 \$ ch.

Charles TRENET
Tombé du ciel
Ed. Plon
Ord. 39,95 \$ 29,95 \$

LE VISUEL
Le Visuel (anglais-français)
Ed. Québec/Amérique
Ord. 54,95 \$ 39,95 \$

CIBL - 101,5 FM
en direct du 4380 S-Denis
Les petits bonheurs d'occasion
tous les samedis, de 12h30 à 1h30.
En entrevue cette semaine:
NEIL BISSONDATH
pour son roman *L'innocence de l'Âge*

Prix en vigueur du 16 au 24 décembre 1993

Champigny Mont-Royal
4380 St-Denis, Montréal (514) 844-2587
Stationnement et entrée à l'arrière rue Drolet

ET LES EX-LIBRAIRIES FLAMMARION:

Carrefour Angrignon: 365-4432
Mall Champlain: 465-2242
Galeries d'Anjou: 351-8763
Centre Laval: 688-5422
371 Laurier Ouest: 277-9912

LIVRES

LIVRES PRATIQUES

Concilier science et sagesse



LES VOIES DE L'EXTASE
Gabrielle Roth
Éditions du Roseau
289 pages

Un titre prometteur, aguichant... Enseignements d'une chamane de la ville, ajoutés au cadre de vie urbain, ne réfèrent pas nécessairement à la nature, mais plutôt aux pouvoirs sacrés de l'humain. Ce que cet ouvrage propose, c'est une synthèse des pouvoirs de l'humain. Il nous invite à accéder à l'extase par le biais de la danse, du chant, de l'écriture, de la méditation, du théâtre et des rituels. «Lorsque nous vivons des moments d'extase, que ce soit dans le jeu, le calme, l'art ou les rapports sexuels, ils n'arrivent pas comme des exceptions mais comme un échantillon de ce la vie est vraiment censée être. Si nous avons le courage de sortir de l'inertie et de l'imitation pour connaître l'intuition et l'imagination, pourquoi ne pourrions-nous pas vivre de plus en plus dans l'extase», demande l'auteure qui suggère une série d'exercices pour y arriver.

CONNAÎTRE VOTRE PROFIL ET SON EFFET SUR LES AUTRES
Pierre Mongeau - Jacques Tremblay
Libre Expression
160 pages

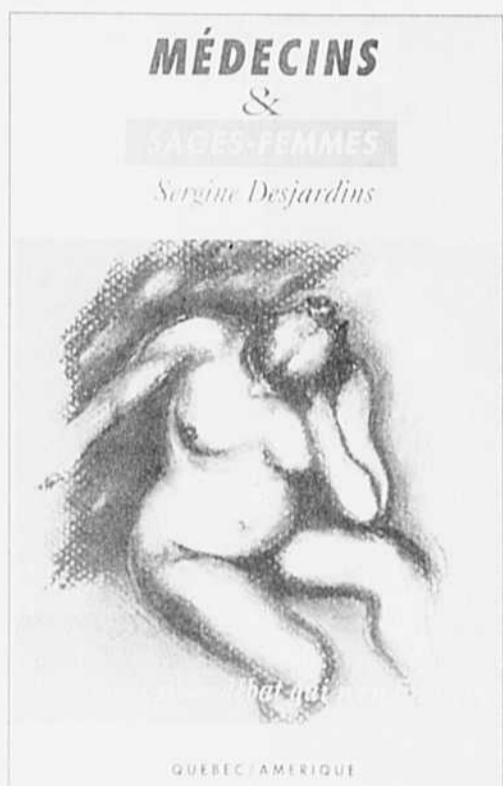
Les auteurs de *Règles et stratégies pour exercer un leadership efficace* recidivent. D'entrée de jeu, ils piquent notre curiosité: quel profil me définit le mieux? Impulsif, convaincant, analytique, strict, sceptique, discret? Pour le découvrir, ils vous invitent à passer un test simple avant d'entreprendre la lecture des autres chapitres. Ce test, précisent-ils, est l'aboutissement de cinq années de recherche auprès de plus de 300 personnes inscrites à des sessions de formation au travail de groupe et de leadership. Il permet non seulement d'établir son propre profil, mais aussi de mieux évaluer l'effet que l'on fait aux autres... et de connaître le profil de ceux et celles que vous côtoyez, ce qui devrait permettre d'améliorer ses relations avec autrui.

NE RIEZ PAS, VOTRE VOISIN EST DEVENU FOU!
Claude Daigneault

ET SI LES POULES AVAIENT DES DENTS?
Louis-Thomas Pelletier
CROC et les Éditions Logiques
220 pages chacun

Il s'agit de deux nouveaux titres de la collection «Blague à part». Dans le premier, Claude Daigneault a colligé des exemples parfois ahurissants de la bêtise humaine ou de cette étrange et bizarre société dans laquelle nous vivons. Tirés des faits divers publiés dans les magazines et journaux, on se prend souvent à dire... «Non, mais ce n'est pas possible!» À vous d'en rire ou d'en pleurer. Dans le second, à partir d'une hypothèse, Louis-Thomas Pelletier, pince-sans-rire doux-amer s'applique à montrer à quel point la face du monde serait changée si une telle hypothèse s'avérait vraie. Des hypothèses abracadabrantes, parfois drôles, certaines tirées par les cheveux. Il faut apprécier ce genre d'humour.

Renée Rowan



MÉDECINS & SAGES-FEMMES
Sergine Desjardins
Québec/Amérique
186 pages

Les enjeux d'un débat qui n'en finit plus, précise-t-on en sous-titre. L'auteure, qui a écrit une thèse de maîtrise sur la pratique de la sage-femme, a continué à suivre de près tout ce qui touche à la problématique de l'accouchement au Québec. L'expérience, notamment dans la région de la baie d'Hudson, démontre que «la coopération entre médecins et sages-femmes est non seulement possible mais souhaitable», écrit en introduction l'auteure ajoutant que «[...] la pratique sage-femme engendre une plus grande humanisation des soins reliés à la grossesse et à l'accouchement tout en étant parfaitement sécuritaires». Le ton est donné. Sergine Desjardins explique clairement et simplement ce qui différencie la pratique de la médecine et celle de la sage-femme en tentant de démontrer que le cœur et la raison, la science et la sagesse peuvent et doivent cohabiter.

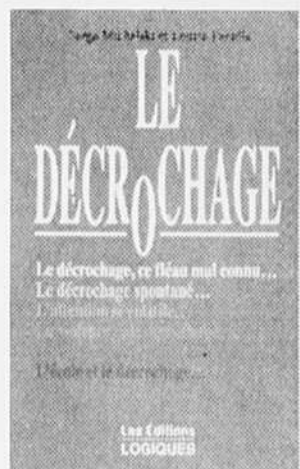
LOGIQUES

LES VRAIS CADEAUX DE NOËL



LA SANTÉ INTIME DES FEMMES
Dr. Danielle Perreault, md
LX-169 - ISBN 2-89381-152-3
224 pages - 16,95 \$

Des réponses sans enfantillages aux problèmes intimes des femmes.



LE DÉCROCHAGE
Serge Michalski et Louise Paradis
LX-144 - ISBN 2-89381-151-5
226 pages - 16,95 \$

Combattre le fleau de l'heure et raccrocher!



BUNGALOPOLIS
Jean-Paul Eid
LX-147 - ISBN 2-89381-113-2
48 pages - bande dessinée - 12,95 \$

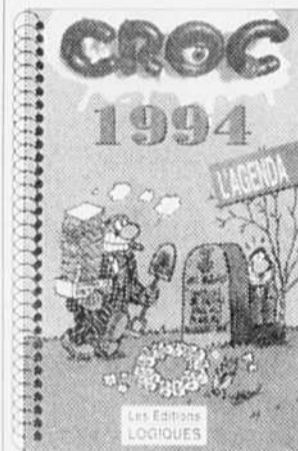
Les aventures banlieusardes de notre héros national!



NE RIEZ PAS, CA POURRAIT ÊTRE VOTRE VOISIN!
Claude Daigneault
LX-157 - ISBN 2-89381-146-9
224 pages - 9,35 \$

NE RIEZ PAS, VOTRE VOISIN EST DEVENU FOU!
LX-158 - ISBN 2-89381-165-3
224 pages - 9,35 \$

De bonnes raisons de désespérer de la nature humaine!



LAGENDA CROC
LX-196 - ISBN 2-89381-159-0
256 pages - bande dessinée - 14,95 \$

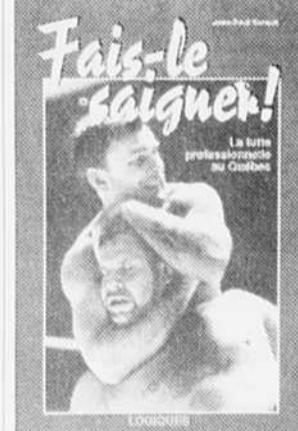
Comment ne pas travailler, 365 jours par année!



COMME DISAIT CONFUCIUS...
Yves Tschereau
LX-156 - ISBN 2-89381-127-2
224 pages - 9,35 \$

ET SI LES POULES AVAIENT DES DENTS?
Louis-Thomas Pelletier
LX-180 - ISBN 2-89381-165-3
224 pages - 9,35 \$

Deux livres CULTES!



FAIS-LE SAIGNER!
La lutte au Québec
Jean-Paul Sarault
LX-181 - ISBN 2-89381-164-7
192 pages - 14,95 \$

L'histoire captivante du plus grand théâtre de la cruauté.



MON CHAT, MODE D'EMPLOI
Eric Pier Sperandio
LX-125 - ISBN 2-89381-111-6
256 pages - couverture rigide - 24,95 \$

MON CHIEN, MODE D'EMPLOI
Fr. Boisvert et E. P. Sperandio
LX-127 - ISBN 2-89381-112-4
193 pages - couverture rigide - 24,95 \$

L'encyclopédie du chat. L'encyclopédie du chien.



LES PARAPLUIÉS DU DIABLE
Denis Monette
LX-126 - ISBN 2-89381-132-9
325 pages - 16,95 \$

Une jeunesse en enfer!



SF 10 ANNÉES DE SCIENCE-FICTION QUÉBÉCOISE
Dix auteurs de S-F!
LX-10
ISBN 2-89381-002-0
305 pages - 24,95 \$



L'ANNÉE DE LA SCIENCE-FICTION ET DU FANTASTIQUE QUÉBÉCOIS
Toute la S-F! 1990!
LX-158
ISBN 2-89381-128-0
333 pages - 28,95 \$

L'art de boire

LE GUIDE DU VIN 94
Michel Phanouf
Les éditions de l'Homme
416 pages

RENÉE ROWAN

Cette 13e édition annuelle d'un classique québécois nous est offerte dans une nouvelle présentation en couleurs, soignée, qui n'a rien à envier à d'autres guides qui nous viennent d'ailleurs.

Fidèle à la formule qui, jusqu'à maintenant a assuré son succès, l'auteur dresse un bilan complet des vins disponibles sur le marché québécois, ce qui en fait un outil de référence indispensable pour les amateurs de vin chaque année plus nombreux.

Michel Phanouf, président-fondateur des Amitiés bachiques, le plus important club de vinophiles au Québec, ne travaille pas en équipe: il déguste seul tous

les vins commentés dans cet ouvrage, il a écrit la totalité du texte, du premier au dernier mot. Ce sont donc ses commentaires, ses propres impressions qu'il nous livre ici. L'essentiel du guide, précise l'auteur, est constitué de nouvelles notes de dégustation accumulées pendant toute l'année. En 1993, il aura dégusté plus de 1500 vins offerts au Québec. Tout un contrat!

Le système d'étoiles ★ adopté dès la première édition du Guide pour noter les vins demeure. «En réalité, précise Michel Phanouf, ces étoiles ne constituent pas un score, car je suis contre, mais plutôt un moyen abrégé d'indiquer au lecteur si un vin est moyen, excellent ou remarquable. Ce ne sont pas les étoiles qui décrivent le vin, ce sont les mots employés.»

Le guide, dont la couverture est cartonnée et de belle présentation, contient photos, illustrations, cartes géographiques et étiquettes. Il est assorti de chroniques, de conseils pratiques, de commentaires et de tableaux regroupant les meilleurs achats. Un cadeau de dernière heure, utile et pratique autant pour le «novice» que pour l'initié.



«J'ai fait ma carrière avec un vocabulaire de 300 mots...»

Dare-Dard San-Antonio

DICIONNAIRE SAN-ANTONIO
Serge Le Doran, Frédéric Pelloud, Philippe Rose
Fluve Noir, 631 pages

ANTOINE CHAR
LE DEVOIR

Imaginez Frédéric Dard à l'Académie française, en compagnie de San-Antonio, Berurier, Pinuche, Le Tondou et Marie-Marie. On assisterait alors à une «joyeuse foiridondaine» (fête) qui «casserait sûrement la ronflette» (reveiller) des Immortels.

Parions que nos académitesux (nul besoin ici de traudire) «foloqueraient des noix» (trembleraient de peur) avant de «liquefier du bulbe» (devenir débile mental) et de «passer au barbecue» (d'être incinérés).

Non, non il faut vraiment «avoir des cerveaux vachement biscorniches» (tordus) pour imaginer ça, vous dira San-Antonio dans son dictionnaire où s'établent neologismes de toutes sortes, calembours et expressions métaphoriques que l'on ne retrouve pas a priori dans un dictionnaire «normal».

Depuis 1950, Frédéric Dard, pardon San-Antonio, tord les mots, les torture, en fait sortir sons et images qui sont autant de grincements, de sourires, de ricanelements sur la société française qu'il sait mieux que quiconque «sodomiser de la pruneilles» (regarder profondément).

Ce Rabelais «chauvasso» (chauve) n'a peut-être pas tort de clamer haut et fort: «J'ai fait ma carrière avec un vocabulaire de 300 mots. Tous les autres, je les ai inventés».

sement recueillis par trois de ses féroces lecteurs: Serge Le Doran, 31 ans, Frédéric Pelloud, 35 ans, et Philippe Rose, 36 ans.

Ces trois journalistes lui ont offert cette année un cadeau: le «Dictionnaire San-Antonio» qui a évidemment emu l'auteur le plus lu de toutes les gares de France et de Navarre.

«Je n'y ai pas cru. C'est 40 ans de travail», at-il tout simplement dit au «Bouillon de Culture» de Bernard Pivot, le 26 novembre.

Le Doran, Pelloud et Rose ont eu la bonne idée de ramasser les mots les plus significatifs du vocabulaire san-antonien et de diviser leur dictionnaire en trois parties:

■ un lexique des mots communs basés sur des neologismes, des calembours, des mots à l'orthographe modifiée

■ un autre sur les noms propres (beaucoup moins intéressants) qui regroupent les personnages principaux de San-Antonio, et ceux notamment dont les appellations peuvent faire l'objet d'un calembour («Mec-Bête» de William... «J'expire»).

■ entre ces deux parties se trouve une section rose (la plus drôle bien sûr) consacrée à «l'erotisme» et où l'on apprend qu'«entamer l'hymne glorieux du sifflet dans la tirelire» veut dire «copuler» et que l'«homme» signifie tout simplement «la partie genitale masculine» («Un coup de genou remonté qui lui meurtrit l'homme au point de le faire degueuler», dira encore San-Antonio).

Les mots pour Dard-San-Antonio ont vertu de graffiti et l'écriture est «une espèce de folie pour moi. Une explosion inhérente. J'écris, j'écris, j'écris», confiera-t-il à Pivot.

Qu'attendent donc ces Messieurs du Quai Conti pour lui donner un coup de «greluches» (téléphone) avant qu'il ne prenne «un billet pour gazonville» (avant qu'il ne meure)?

LIVRES

BANDE DESSINÉE

Tardi, de crapouillots en ogives...

C'ÉTAIT LA GUERRE DES TRANCHÉES Jacques Tardi, édition Casterman PIERRE LEFEBVRE

Comme beaucoup d'auteur de sa génération, Tardi a toujours refusé de se cantonner à une série ou un personnage. Bien que *Les extraordinaires aventures d'Adèle Blanc-Sec*, aient joué un rôle important dans sa notoriété, elles ne sont qu'une mince tranche de sa bibliographie avant tout composée d'ouvrages ne se rapportant qu'à eux-mêmes. Il ne faudrait pas en conclure pour autant que la démarche de Tardi est hétéroclite. L'oeuvre est bien au contraire d'une cohérence exemplaire et fidèle d'un bout à l'autre à la vision pessimiste, sinon noirâtre, de l'illustrateur du *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline.

De toute les différentes visions apparaissant au regard critique de cet artiste, la guerre de 14-18 est sans contredit la plus constante et la plus détaillée. La plupart de ses ouvrages y font plus ou moins référence. Et ceux n'ayant pas pour cadre notre début de siècle — tel *Tueur de cafards* — se situant dans le New York des années 80 — demeurent investis d'un je ne sais quoi de l'esthétique 1900.

Tardi trainait le projet de *C'était la guerre des tranchées* depuis plus de dix ans, au point où l'ouvrage, avant même sa parution, avait presque atteint une dimension mythique. Le voici donc enfin. Est-il fidèle aux attentes qu'il suscitait? Oui et non. L'album étant composé de courts récits réalisés tout au long de la dernière décennie, certaines pages jurent avec l'extraordinaire renouveau qui soufflait dans *Jeux pour mourir* paru



Ça s'est arrêté au bout d'une éternité. On ne savait plus où étaient nos positions. Des Boches ahuris rentraient chez nous... J'ai vu notre Capitaine rejoindre la tranchée allemande. On n'en pouvait plus, ahuris, hagards, écoeürés de s'être fait tout ce mal pour rien, car personne n'y gagna un pouce de terrain...

l'an dernier. Ce n'est pas qu'elles soient maladroites, mais le lecteur connaissant l'oeuvre reprimera difficilement l'impression d'avoir affaire ici à du «vieux» Tardi et à ses «tics graphiques», comme l'emploi de sa bande sombre au-dessus d'une image afin de la recadrer, et de trouver à certains passages un air non seulement de déjà vu, mais de redite.

Cela dit, *C'était la guerre des tranchées* est un album d'une force indéniable par un des plus grands auteurs contemporains.

La guerre de 14-18 est pour Tardi

beaucoup plus que la guerre de 14-18, c'est-à-dire l'événement historique en soi. Elle a atteint pour lui la force d'un symbole ou d'un mythe. Comme il le dit lui-même dans la préface de cet album: «En fait, dans tout ça, il s'agit moins de 14-18 que de la guerre... De crapouillots en ogives, c'est la prochaine qui m'inquiète». J'ajouterais à cela que la guerre apparaît chez Tardi comme la métaphore par excellence de la condition humaine, et plus précisément de la dimension sociale de l'humanité dans ce qu'elle possède de

plus aliénant.

Ainsi, si pour Clausewitz, «la guerre n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens», elle est pour Tardi, et pour ses personnages, la continuation du contrat social. Les soldats que nous présente Tardi dans *C'était la guerre des tranchées* sont bien souvent des marginaux, des individualistes forcés imprégnés de misanthropie, pour qui l'abrutissement et la cruauté de la guerre est déçu par leur mépris des institutions et du monde où ils vivent: «Il détestait les habitants de son im-

meuble. Il pensait que les villes étaient constituées d'immeubles semblables et que la France était formée de villes... C'était ça la patrie. C'était pour ça qu'on l'obligeait à se battre, lui, Binet... pour ces gens!!!» Pour ces soldats, l'ennemi n'est pas tant le type d'en face que la guerre elle-même, que cette civilisation qui, poussée à son paroxysme, débouche sur des atrocités pareilles. Car des atrocités, on l'imagine, il y en a eu. Le livre en fourmille. Le plus troublant, c'est qu'elles ont d'abord lieu à l'intérieur même du camp français.

Il y a les tranchées elles-mêmes, dont Tardi ne nous épargne aucun détail sordide, puis, par exemple, les gendarmes escortant les fantassins au front et tirant sur les traîtres, ou encore les généraux faisant bombarder leurs propres tranchées pour empêcher les soldats de revenir sur leur pas lors des sorties contre l'ennemi.

L'album n'a ainsi rien du récit historique didactique tel qu'il pouvait sévir en BD dans les années 60, pas plus qu'il ne peut s'inscrire dans le renouveau de la BD historique des années 80 — cristallisée dans la collection *Vécu* chez Glénat — où les contextes étaient plus souvent qu'autrement interchangeables et prétextes à intrigues et actions d'éclats.

En fait, rien ne saurait en être plus éloigné. D'une part, Tardi ne tente pas tant de livrer un portrait du conflit que de simplement relater le quotidien, l'horreur quotidienne qu'est la vie dans une tranchée. Tout l'ouvrage prend sa forme, et tient son sel, en ce qu'il s'attarde aux individualités plutôt qu'à l'aventure collective, rappelant ainsi cette vérité toute simple qu'une foule est avant tout un ramassis d'êtres singuliers.

Le procédé ne débouche pourtant pas sur une apologie de l'individu. Passant de récit en récit, Tardi nous empêche de focaliser sur un personnage et d'en faire un héros. Car rien ici ne suggère l'héroïsme, du moins, au sens où l'entend habituellement. Ce que suggère Tardi, c'est que le véritable courage consistait alors à supporter ce cauchemar et à résister aux idéaux pervertis qui le justifiaient.

LA VITRINE DU LIVRE

BANDE DESSINÉE

LA PETITE LUCIE Joan, édition La Sirène



La France, contrairement aux U.S.A., ne possède pas de tradition dans le domaine du «strip». Rare sont les auteurs la-bas qui s'y consacrent, de sorte qu'un nouveau venu y est toujours une curiosité. *La Petite Lucie* est d'un humour joyeusement délirant, presque brutal, comme on en retrouve rarement chez les Français. Cette Petite Lucie semble presque issue d'ici, tant elle rappelle le *Ti-Coune Ze Wiz Tornado* de Luc Giard (édition du Phylactère) ou le *Rosebeef d'Obom*, que l'on peut lire dans *Iceberg*. Sans contredit l'album le plus rafraichissant que j'ai lu cette année.

LES NOUVEAUX MECS Ralf König, édition Glénat

L'homosexualité n'est pas un sujet que la

BD aborde généralement. Auteur de *La capote qui tue*, König, récidive avec *Les nouveaux mecs*, le récit d'un choc culturel. Axel, que sa femme a laissé, est hébergé par Pierre, un homosexuel qui en tombe amoureux. Si cet album se contentait d'être drôle ce serait déjà pas mal, mais il est aussi, surtout, l'une des choses les plus saines qu'il m'ait été donné de lire sur la condition homosexuelle.

LÈVE TA JAMBE MON POISSON EST MORT! Julie Doucet, édition Drawn and Quarterly

Julie Doucet, l'enfant terrible de la BD québécoise, nous présente son premier véritable album. Celui-ci contient essentiellement le travail des premières années, alors que *Dirty Plotte*, son magazine, était encore photocopié et broché à la main. Pour ceux qui ne sont pas familiers avec cette oeuvre, elle est des plus particulières. Embrassant une forme des plus libres, se rapprochant du jour-

nal intime, Doucet relate ses rêves, rêveries, fantasmes et réflexions sur sa condition féminine. A la fois terriblement touchant et d'une virulence vitriolique. (N.B. Contrairement à ce que le titre laisse entendre, cet album est en anglais)

LES COMBATS D'AGRIPPINE Claire Brétécher, édition Claire Brétécher

Bien que Brétécher ne soit plus la star qu'elle était dans les années 70, elle n'en continue pas moins de pourfendre la prétention et la bêtise. Avec *Agrippine*, cela ne se fait plus à travers le prisme des intellectuels de gauche, mais à travers celui tout aussi tordu des adolescents. Si les coups sont moins cruels qu'à l'époque des *Frustres*, ils ne tombent pas moins juste. Pierre Lefebvre



L'ÉTAT DU MONDE 1994 PARCE QUE LA TERRE TOURNE



Le seul annuaire économique et géopolitique mondial entièrement mis à jour

640 pages • 24,95 \$

L'ÉTAT DU MONDE CADET Une encyclopédie abondamment illustrée conçue pour les 10 à 14 ans.

124 pages • 27,95 \$ coédition La Découverte/Syros Alternatives



COMPRENDRE LE MONDE D'AUJOURD'HUI

Boréal LE DEVOIR CKAC73AM

Pierre Perret, créateur de mots

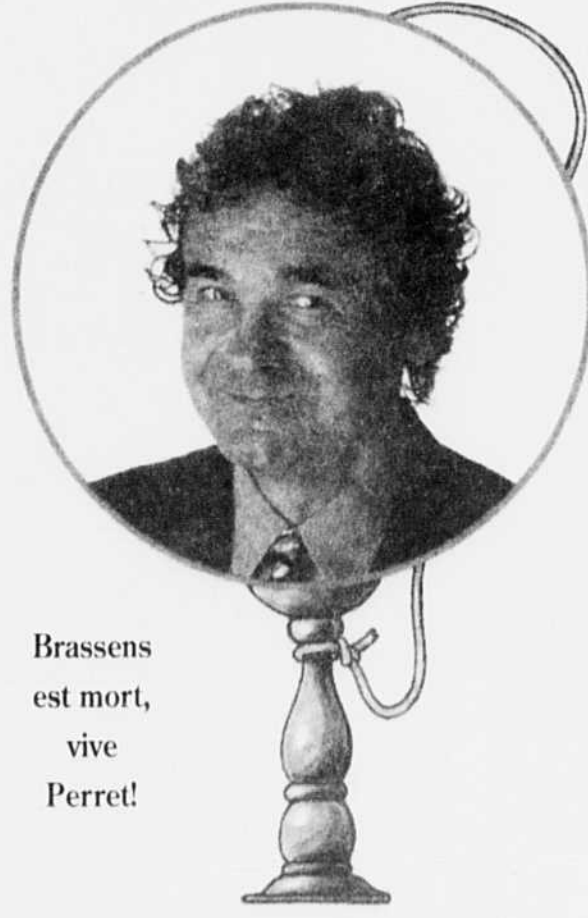
CHANSONS DE TOUTE UNE VIE Pierre Perret, L'intégrale. Préface d'Alain Decaux Ed. Plon, Paris, 551 p.

LES GRANDES POINTURES DE L'HISTOIRE Pierre Perret, Éditions Plon Paris, 1993, 403 pages

JEAN CHARTIER LE DEVOIR

Pierre Perret est le mauvais garnement de la chanson française. Comme Georges Brassens le fut naguère. Il a l'esprit coquin. Depuis 35 ans qu'il compose des chansons, Perret ne se contente pas d'écrire des fadaïses comme on en entend par milliers sur les ondes de la radio. Il incarne l'esprit français dans ce qu'il a de subversif et il est très porté sur la chose. Il aime à en rire et se rit de lui-même; il a cet esprit qu'on ne trouve pas chez les chanteurs américains. Pas de danger qu'il soit trahi.

Voilà que les éditions Plon publient l'intégrale des chansons de Perret, *Chansons de toute une vie*. Nous ne citerons que l'une de ses toutes premières chansons, pas l'une des plus irrévérencieuses: «Qu'elle était jolie qu'elle était belle Je l'avais rencontrée sous le pont



Brassens est mort, vive Perret!

de Grenelle) Avec sa gorge de pigeon Elle roucoulait une chanson Dans un bistro près du vélodrome C'est la qu'on avait croqué la pomme On s'était passé des buissons Du maire du curé et du goupillon. Et comme si cette perçue livresque de Perret ne suffisait pas, Plon publie un volume de courts textes polissons sur les rois, empereurs et leurs maîtresses. *Les Grandes pointures de l'histoire*, c'est un livre où Perret s'amuse sans vergogne des moeurs des personnages célèbres dans un argot riche à souhait, à double sens, gouailleux. Ceux que Perret défend avec affection, ce sont les rois cyniques et licencieux. Le texte sur Henri IV et sa «poule au pot» constitue une pièce d'anthologie, mais aussi la belle Lucrece Borgia, et surtout Messaline. La dynas-

tie des Louis passe à la moulinette, au complet, de Louis IX à Louis XVI.

On saisit le ton, la manière des le début du livre. Ça commence par César et Lucrece Borgia, avec cette entrée en matière: «J'ous les samedis soir, après le turbin, César Borgia, passait deux bonnes plonabes à se confesser. C'était pas de trop pour soulager sa conscience qui était chargée comme le radeau de la Méduse».

Et comme si la quinzaine de pages consacrées à chaque personnage n'étaient pas suffisantes, il en remet avec des notes en bas de pages. Ainsi sur Lucrece Borgia, Perret fait, dans le texte, la référence suivante: «Honte à ce diable de Victor Hugo qui lui tailla quelques siècles plus tard un costard pas possible en la chargeant de tous les vices de la terre». Et il ajoute cette note en bas de page: «Sa biographie laisse à penser que ce bon vieux Victor n'en était pas dépourvu lui non plus».

Perret prend les plus grands et trouve matière à rigolade. Avec Henri IV, voici son entrée en matière: «Enfin le voilà! Henri, quatrième de la lignée des Henri. Le plus célèbre! Le plus populaire des rois de France, «Le vert galant» on l'avait surnommé. Parlant un jour de son formidable «joujou des demoiselles», il prétendit sans rire que jusqu'à l'âge de quarante ans, il avait toujours cru que c'était un os! La suite n'est pas piquée des vers et on comprend bien pourquoi Henri est devenu le plus populaire des rois, même s'il a été assassiné. D'ailleurs, l'explication de ce régicide est de la même farine. Mais, c'est surtout des monstres que Perret aime parler; en fait des incompris et les aborde par le biais du lit. Brassens est mort, vive Perret!

Où que vous soyez... RENAUD-BRAY Laurier jeunesse 279-6384 1005, avenue Laurier, près avenue du Parc Tous les jours de 10h à 18h jeu, ven., de 10h à 21h

L I V R E S

La crise de la pitié



Michel Onfray

Un cynique nous prépare au temps des Fêtes

LA SCULPTURE DE SOI, LA MORALE ESTHÉTIQUE
Michel Onfray
Grasset, 1993, 286 pages

HEINZ WEINMANN

Avec son dernier livre, *La sculpture de soi*, Michel Onfray vient de gagner à juste titre le prix Médicis de l'essai. Grâce à trois ouvrages, *Le ventre du philosophe*, *Cynismes*, *L'art de jouir*, Onfray s'est imposé en France comme un philosophe original marchant hors des sentiers battus. On lui doit, comme d'ailleurs à Sloterdijk (*Critique de la raison cynique*), le renouveau de la pensée cynique.

Premiers anti-philosophes, rejetant tous les artifices conventionnels jusqu'à la société elle-même, les «cyniques» voulaient vivre dans l'agora comme des «chiens» (de la leur nom dérivé de *kune*=chien). Bousculant l'homme orgueilleux de son trône, ils le ravalèrent au niveau de l'animal, chien qui plus est, situé au plus bas selon les Grecs de la hiérarchie animale. Diogène, on se rappelle, se promenait à Athènes, une lanterne à la main, en quête d'un... homme, ne voyant que des... chiens.

À lire son dernier ouvrage, on dirait que Michel Onfray, le cynique, s'est métamorphosé. Son regard ne suit plus obsessionnellement les chiens reniflant la poussière, compassant les murs. Il s'est tourné soudainement vers le haut. On ne pas jusqu'au ciel. Il faut dire que, lorsqu'il écrivait ce livre, il ne voulait pas n'importe quelle terre. Il se trouvait à ce moment à Venise, sur la Piazza san Zanipollo, devant la Scuola san Marco. Son regard, fasciné, se leva sur une statue équestre d'Andrea del Verrochio, représentant le Condottiere Bartolomeo Colleoni.

Parti en pérégrinations péripatéticiennes, le cynique s'arrête religieusement, comme lors d'un pèlerinage, aux stations, aux villes-mères qui ont tant nourri l'œuvre de Nietzsche: Gênes, Venise et surtout Sils Maria, en Engadine, qui a vu naître, grandir pendant près de 10 ans Zarathoustra, vivant, selon les mots de son géniteur, «à 6000 pieds au-dessus de la mer et bien plus haut au-dessus des choses humaines».

C'est lors de ce voyage initiatique sur les traces de Nietzsche que le regard du cynique s'est orienté vers les hauteurs escarpées, à l'air raréfié, habitées par le solitaire Zarathoustra. Mais il ne le suit pas jusqu'au bout. Pour un cynique venu des bassesses canines, l'élévation au statut humain est un redressement suffisant. Pas besoin du dépassement vers le surhomme. Son modèle de l'homme, Onfray le trouve dans la statue du condottiere italien de la Renaissance, moins dans l'homme représenté que dans l'artiste qui l'a sculpté.

Rejetant toute morale spirituelle, idéaliste, comme toutes «conventions collectives», politiques et sociales, Onfray est en quête d'une éthique aux fondements individuels, ni engluée dans le matérialisme crasse ambiant ni tentée par les échappées vers le ciel. «Morale esthétique» qu'il trouve dans l'art de la statue.

Modèle choisi en réaction contre les valeurs prévalentes de nos sociétés capitalistes, postindustrielles, en pleine crise, qui ont fait largement la preuve de leur banqueroute morale, n'ayant proposé comme seul idéal que le darwinisme économique de la «survie du plus fort». Certes, Onfray est un «réactionnaire». En philosophe responsable, il ne dira pas comme d'autres: après moi le déluge. Comme jadis Nietzsche, il élève sa voix. Sa statue parle, comme celle du Commandeur d'un certain Don Juan.

Contre le flou et le mou des matières plastiques, marque de commerce de notre univers «Tupperware», Onfray choisit une matière dure qui résiste au travail de l'artiste, matière à laquelle il faut imposer une forme grâce à une volonté de fer. Il cherche un style, au premier sens du terme.

Quel meilleur recours contre les automatismes de notre société massifiée, son métrou-boulou-dodo mono-

tone, que la solitude de l'artiste-sculpteur, en dialogue avec son œuvre? Tout en sculptant son œuvre, il se sculpte lui-même, comme Nietzsche l'avait d'ailleurs noté: «Sois le maître et le sculpteur de toi-même». Citation, évidemment, qui sert d'exergue à l'ouvrage.

Contre l'égalitarisme moutonnier de nos démocraties anémiques, Onfray fait l'éloge du «pathos de la distance» du «grand homme» participant de la «magnificence» prônée par Aristote dans quelques-unes des plus belles pages de son *Éthique à Nicomaque*.

Oui, il s'agit d'aristocratie, le mot est enfin sorti du sac! Mais non seulement d'esprit et encore moins de sang. «Aristocratie hédonique» où le moi et ses autres prennent rang suivant l'intensité de leurs échanges libidinaux. Attention, «hédonisme» chez Onfray n'est pas synonyme de «débauche», mais bien au contraire, dépassement vers le «sublime», tel que défini par Longin et Kant. L'amitié se trouve au sommet de cette aristocratie esthétique.

Il va sans dire que le philosophe-artiste fuit comme la peste le concept de l'art du bourgeois qui le tue et le momifie dans des institutions appelées frauduleusement musées, «demeures des muses». Art conçu non plus comme objet de possession, de thésorisation d'un harpagon, mais en tant que dépense sans retour, prodigalité non regardante. Prodigalité qui enrichit en donnant. Qui l'eût cru, un cynique nous prépare au temps des Fêtes!

LA SOUFFRANCE À DISTANCE
Luc Boltanski, *Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Éditions Métailié, 1993, 288 pages

MARCEL FOURNIER

Que faire face à la souffrance? S'émouvoir, donner de l'argent, faire du bénévolat, se révolter, tout abandonner pour se mettre au service des miséreux... Il s'agit de toute évidence d'une question de morale — pensons à la parabole du *Bon Samaritain* —, et aussi d'une question de société et de politique. Question aujourd'hui d'autant plus complexe que le «spectacle de la souffrance» ne se donne plus seulement dans la rue mais aussi à la télévision, dans l'intimité du foyer: chaque soir, pendant le souper, on voit défilier sous ses yeux des corps d'affamés ou de massacrés.

Auteur de plusieurs ouvrages de sociologie et morale politique, Luc Boltanski, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (Paris), dédie son dernier livre à son frère, Christian, et à son fils, Christophe, qui sont, chacun à sa manière, confrontés à la souffrance: le premier, peintre de renommée internationale, a construit son œuvre autour du fait de l'extermination; le second, jeune reporter à *Libération*, décrit les scènes de violence qu'il observe au Moyen-Orient. La peinture, le journalisme: deux regards différents, deux façons de faire voir la souffrance... à distance.

Le livre de Luc Boltanski a pour objet une question d'actualité: la «question humanitaire», que soulèvent les actions du mouvement humanitaire dans les diverses régions du monde, Somalie, Bosnie, etc. Avant d'aborder dans la dernière partie de son ouvrage intitulée «La crise de la pitié», l'auteur pose d'abord la question, plus générale, «du spectateur», et il nous invite à faire un long et nécessaire détour par la philosophie morale et politique, d'Adam Smith à Charles Taylor, en passant par Hannah Arendt, et aussi, chose surprenante, par la littérature: Richardson, Baudelaire, Sade, Bataille, Genet.

Il y a, pourrait-on dire, ceux qui souffrent, et ceux qui regardent avec pitié ceux qui souffrent. Tout n'est cependant si simple: il y a en effet plus d'une façon de voir la souffrance et d'exprimer sa pitié. Pour sa part, fidèle à la démarche qu'il a élaborée dans ses ouvrages précédents (*L'Amour et la Justice comme compétence*, Métailié, 1990; *De la Justification*, Gallimard, 1990), Boltanski distingue trois grands types d'argumentation, qu'il appelle «topiques»: la topique de la dénonciation, celle du sentiment et celle de l'esthétique. Face au spectacle d'un malheureux, que peut faire le spectateur? Il peut d'abord s'en indigner et, s'il identifie

le responsable ou le persécuteur, l'accuser: c'est la dénonciation, comme on le voit dans les nombreuses «affaires». L'accusation peut aussi se déplacer des personnes vers le système: la «défense des petits» se transforme en action politique et justifie la violence.

Tout ne fonctionne pas seulement «à l'indignation»: le spectateur peut tout simplement s'émouvoir, s'attendrir devant la souffrance, et manifester une profonde sympathie: c'est la réaction des «cœurs sensibles» à qui l'on peut reprocher de verser dans le «sentimentalisme». La souffrance de l'autre peut faire pleurer; authenticité des émotions ou hypocrisie? Sans oublier les amateurs de souffrance, à qui le spectacle de la souffrance procure du plaisir. Sans oublier non plus ceux qui, comme les artistes, «regardent voir» et peuvent transformer la souffrance en quelque chose de sublime ou de pittoresque: c'est la «topique esthétique». Diverses postures sont pos-

Boltanski fournit une contribution originale à une redéfinition de l'engagement politique

sibles: par exemple, celle du «dandy», tel qu'il se trouve exposé dans les écrits de Baudelaire, ou celle du «voyou souverain», comme Genet, recherche «ce mal parfait qui est la beauté parfaite».

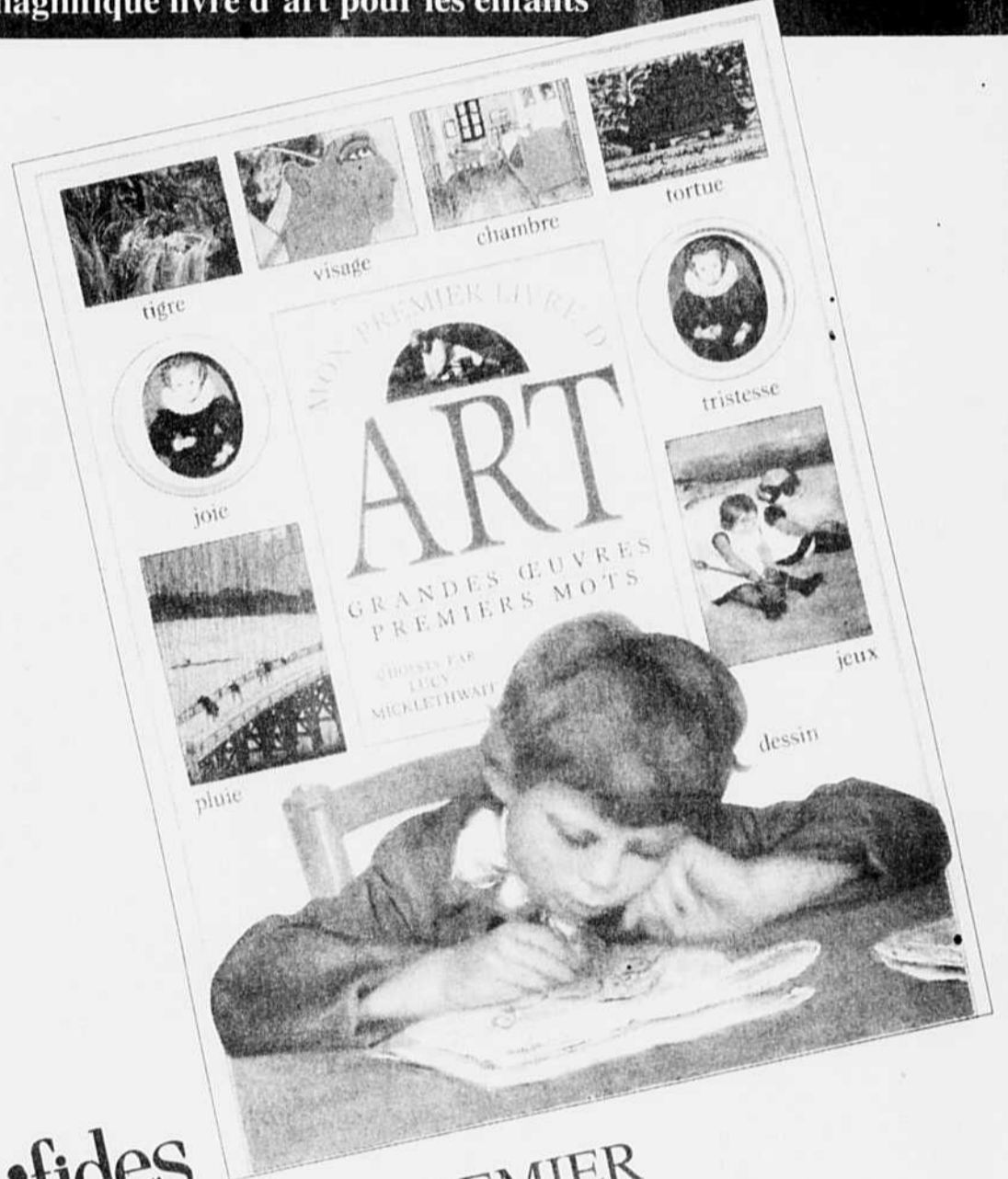
Possibilité de diverses remises en question: l'ouvrage de Boltanski montre bien que «la mise en cause du caractère altruiste de nos désirs n'a cessé de nos jours, depuis le XVIIIe siècle, le débat sur la réalité des sentiments moraux». On n'est jamais assuré d'avoir les bons sentiments ni de poser les bons gestes. Toute proposition d'engagement peut donc être critiquée; choisit-on les «bons malheureux»? Les philanthropes du XIXe siècle ne donnaient qu'aux «pauvres méritants»; les intellectuels du XXe siècle ont certes pris la défense des ouvriers mais ils n'ont pas vu les camps de concentration en URSS.

La difficulté à identifier les malheureux ou les victimes est réelle: les Serbes ou les Croates? Nous

sommes à l'ère du soupçon: le désir altruiste d'un homme politique ou d'une star de venir en aide à des malheureux est accusé de «sensationalisme». De telles incertitudes peuvent conduire à l'indifférence et à l'apathie: à quoi bon défendre une victime si elle est un persécuteur en puissance? Il est donc facile de discrediter l'action humanitaire, style Bernard Kouchner.

Même s'il n'a nullement l'intention de faire la morale, Boltanski se porte à la défense de ce type d'action: voilà, pense-t-il, une «politique du présent», orientée tout entière vers les souffrances et les victimes présentes. Remarquablement bien menée, sa réflexion est strictement théorique, à une certaine distance de la souffrance elle-même: en clarifiant les principes implicites qui sous-tendent l'action humanitaire, Boltanski fournit une contribution originale à une redéfinition de l'engagement politique et, par conséquent, à une réaffirmation de la dimension politique de la vie. La souffrance s'inscrit dans ce que Hannah Arendt appelait une «politique de la pitié».

Un magnifique livre d'art pour les enfants



fidés

MON PREMIER LIVRE D'ART
Grandes œuvres, premiers mots
Plus d'une centaine de tableaux de grands maîtres, magnifiquement reproduits, servent à illustrer les premiers mots. Un bel album cartonné grand format. 64 pages. 24,95\$

DANS LA COLLECTION DU NÉNUPHAR

OLIVAR ASSELIN
PENSÉE FRANÇAISE

Enfin disponible, le seul ouvrage qui rassemble les textes fondamentaux du grand journaliste et polémiste national que fut Olivier Asselin (1874-1937), enfant terrible du journalisme canadien. 272 pages — 34,95\$

PIERRE VADEBONCOEUR
LA LIGNE DU RISQUE

Sans conteste l'un de nos plus grands essayistes, Pierre Vadeboncoeur fait son entrée dans la collection du Nénuphar avec un essai — son premier — qui lui valut en 1963 une renommée immédiate. 296 pages — 34,95\$

LE CADEAU IDÉAL POUR AMATEURS D'ART ET GENS D'AFFAIRES

Riopelle: Œuvres vives

Tirage limité à 5 000 exemplaires. Offert dans une présentation de luxe à reliure cousue et revêtue d'une jaquette 4 couleurs. 150 reproductions couleurs. Dimension: 23 x 30 cm. 200 pages.

70\$

En vente à la Galerie et aussi en librairie

Michel Tétreault Art International

Par la poste: Éditions Riopelle-MTAI, 55, rue Prince, Montréal (Québec) H3C 2M7

Par téléphone: (514) 878-ARTS

Par télécopieur: (514) 878-8078

Nom _____
Titre _____
Compagnie _____
Adresse _____
Ville _____
Province _____ Code postal _____
Téléphone _____
Télécopieur _____

Nombre d'exemplaires _____
 MASTER CARD VISA
 AMERICAN EXPRESS CHÈQUE (ci-inclus)

À l'ordre de: MTAI 55, rue Prince, Montréal (Québec) H3C 2M7

N° de carte _____
Expiration _____
Signature _____
(obligatoire pour valider la vente)

Offre spéciale pour cadeau d'entreprise: **6 exemplaires pour 375 \$**
Taxe incluse.

fidés

LE DEVOIR

TOURISME

EXCURSION

Des lectures
en cadeau de Noël

NORMAND CAZELAIS

Dans le temps des Fêtes, les deux pieds devant le foyer, loin, très loin du travail, l'esprit part facilement pour des ailleurs familiers, qu'on voudrait retrouver, ou exotiques, où l'on voudrait aller au moins une fois. Les livres, plus encore que les images de la télé ou du cinéma, alimentent des rêves dont on ne revient pas toujours.

Alors pourquoi pas en offrir — ou en demander — en cadeau?

SAN FRANCISCO

Guide de voyage Berlitz, version française, Berlitz Publishing Co. Ltd., Oxford, 1993/4; 9,95\$.

Tout comme la méthode d'apprentissage des langues du même nom, les guides Berlitz se veulent avant tout pratiques, en allant à l'essentiel. Ce guide de poche sur Francisco s'ajoute à la centaine de titres déjà parus dans la collection. Papier glacé, cartes et photos couleurs, textes succinets, reliure solide, format mini.

INDOCHINE

Charles Daney, Flammarion, Paris, 1992; 89\$.

L'odeur de la papaye verte, Indochine. Les amants, sans compter tous les films américains sur le Viêt-nam: cette partie du monde n'a pas fini de fasciner les Occidentaux. Nourri de photos anciennes aux couleurs sépias puisées dans les fonds publics et dans les albums de famille, le livre de Charles Daney remonte au temps de la vieille colonie de la Cochinchine et des protectorats du Cambodge, de l'Annam et du Tonkin. Trois thèmes, ceux de la découverte, de la confrontation et



de spécialistes qui s'y connaissent. Les promenades peuvent se faire, au choix, selon par quartier ou selon des thèmes (architectes, époques, styles, etc.).

RECUEIL

Théophile S. Provost, texte présenté et annoté par Daniel Tessier, Éditions d'Orphée, Montréal, 1993; 25\$.

Voici une édition à la fois limpide, par la clarté de la mise en pages et la qualité de l'annotation, et austère, par l'absence de photos, de cartes ou documents d'époque. Ce livre s'intéresse à une région méconnue, la Matawinie, et à l'un de ses artisans, l'abbé Provost, dont ne feront jamais état les livres de l'histoire officielle. Mais laissons la parole au présentateur:

«Voici la narration, mois après mois, de l'aventure vécue d'un curé colonisateur. C'est donc tout ce projet social, économique et religieux, vu de l'intérieur qui se vivra ici sous nos yeux. (...) Beaucoup ont écrit sur la colonisation mais peu de textes nous sont parvenus de promoteurs de la base (qui) étaient d'habitude davantage occupés à agir plutôt qu'à écrire.»

TIBET — LA ROUE DE LA VIE

texte de Carroll Dunham et Ian Baker, photographies de Thomas Kelly, Abbeville Press Inc., New York/Paris/Londres, 1993; 95\$.

Voyage ou pays initiatique? Préfacé d'un texte du Dalai-Lama en date du 29 janvier dernier, ce livre contient des remarquables photographies mais souffre d'une reliure fragile, étonnante pour un livre de ce prix. La table des matières se présente comme un itinéraire dans l'espace, la vie et la culture: Entre ciel et terre, Enfance (Devenir, Grandir), L'adolescence (Passage à l'âge adulte), L'âge adulte (Modes de vie, Cérémonies, Tragédie, Pèlerinage), La vieillesse (Mort et libération). Le chapitre sur les très difficiles relations avec la Chine est particulièrement révélateur de l'âme de ce peuple.

TURQUIE

Richard Stoneman et Stéphane Masi, Collection Les itinéraires culturels, Casterman, Tournai, 1993; 39,95\$.

La Turquie est vieille comme le monde. Et riche de civilisations qui vont s'ancre dans les premiers âges de l'humanité. Au détroit des Dardanelles, sur les côtes de la mer Noire comme de la Méditerranée, sur le vaste plateau intérieur de l'Anatolie qui peut être tout aussi bien une fournaise qu'une glacière, la Turquie les a tous vu passer: les Hittites de l'Ancien Testament, les guerriers mythiques de la guerre de Troie, les armées d'Alexandre le Grand, les caravaniers de la route de l'Orient, les sultans de l'Empire ottoman. Sa capitale elle-même, qui s'est appelée Byzance et Constantinople avant de devenir Istanbul, fait encore rêver bien des voyageurs. A travers les millénaires, sept itinéraires, balisés de cartes et de photos couleurs, font découvrir la Turquie d'aujourd'hui partagée entre plusieurs univers.

Holland America Line

Croisière
Sud-est asiatique

MS STATENDAM
14 jours — 22 février

Hong Kong, Bangkok, Indonésie, Bali et Singapour
Groupe accompagné par Robert Tremblay et Sonia Denault de la Galerie Michel-Ange.

Épargnez 5%

À partir de 3 700 \$ U.S. CAB. INT.
5 040 \$ U.S. CAB. EXT.

Par pers. en see. dble
Incluant tarif aérien de Montréal
aller et retour

Voyages Lemay

Nicole Lemay 287-9990 ou
1-800-363-0352

Agences de voyages

Altitude inc.

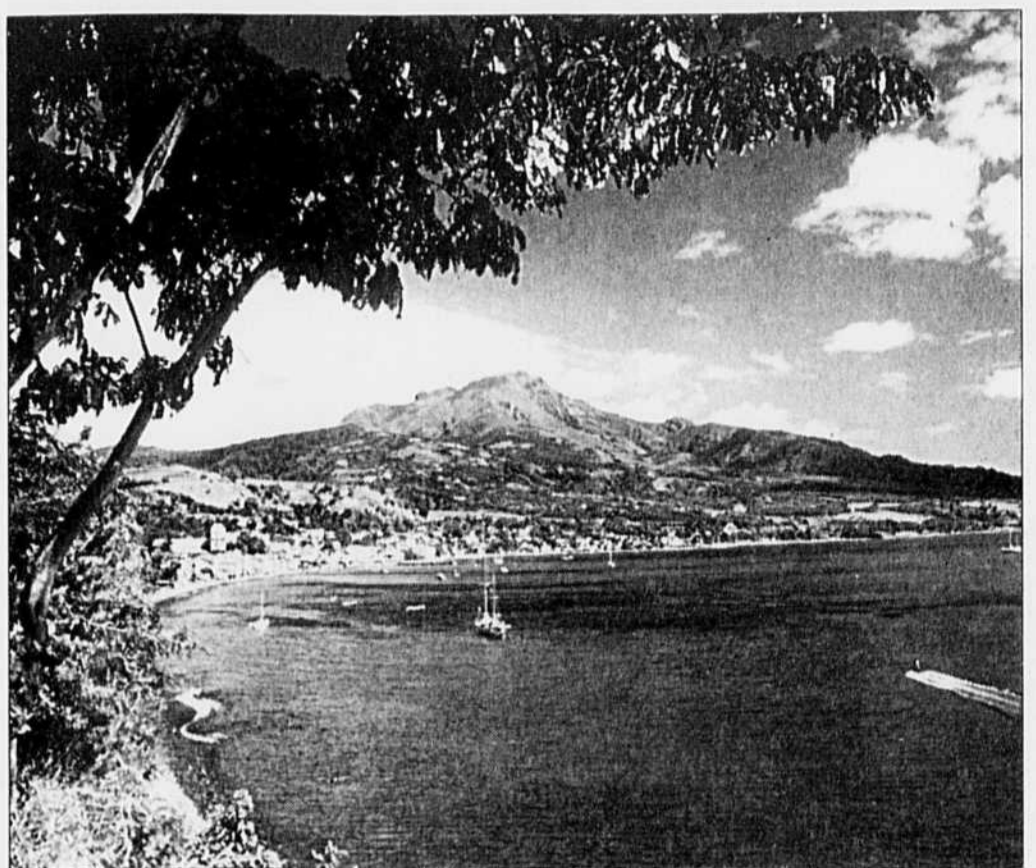
Solange Smithers 332-1970
Permis du Québec

Donnez l'espoir
qui fait vivre.



LA FONDATION CANADIENNE
DU REIN

LA MARTINIQUE



La Montagne Pelée.

Monter
la Montagne Pelée

La Montagne Pelée domine le nord de l'île qui est, à cause d'elle, nettement plus arrosé que le centre et le sud. Perdu dans les nuages, on voit rarement — à peine l'équivalent de quarante jours par an — son sommet qui culmine à 1397 mètres. Sur ses versants, rayonnent des torrents devenant très vite des rivières qui se perdent dans la mer.

D'une forme parfaite de volcan, la Montagne Pelée doit faire le bonheur de nombreux spécialistes. Bien calme maintenant à part quelques soubresauts de temps à autre, elle a causé, par l'une de ses éruptions le 8 mai 1902, à huit heures et deux minutes du matin très précisément, la destruction totale de la ville de Saint-Pierre, le «petit Paris» des Antilles, et la mort de 29 933 personnes. Des ruines, dont celle de l'ancien théâtre, et le Musée volcanologique disent ce jour tragique.

La Montagne, elle, vit toujours. Ses flancs sont piquetés des sondes et d'instruments de mesure qui essaient d'en interpréter les moindres humeurs. Ses cendres étaient à peine refroidies que des curieux, fonctionnaires et gens de sciences l'ont escaladée. Et cela continue depuis.

Aujourd'hui, un sentier de marche conduit à son sommet, et part de l'aire dite de l'Aileron à trois kilomètres de Morne-Rouge: 300 mètres de dénivellation — la descente au retour est moins exténuante mais plus acrobatique; une excursion de trois à

cinq heures, selon la forme de chacun. Le matin, alors que l'air porte encore la fraîcheur de la nuit, est le moment pour marcher la montagne.

À notre arrivée, des vapeurs enveloppaient les hauteurs. Une brume suspendait ses fines gouttes dans l'air déjà chaud. Les dieux créoles étaient avec nous: le ciel s'éclaircissait au fur et à mesure que nous montions.

L'escalade prend dans les jambes. Et les poumons. Il faut savoir doser ses énergies, adopter un rythme et prendre des pauses régulières. Au début, la pente, moins prononcée, permet un chemin assez large mais abondamment raviné ou il faut savoir mettre le pied. Rapidement, le mur s'érige et il faut grimper en contournant les gros rochers et les sillons trop profonds, s'aider de ses mains, être constamment attentif.

Devant, des formes humaines avancent, c'est encourageant. Nous y avons rencontré des Français, des Belges, des Anglais, des Québécois et quelques Martiniquais qui faisaient office de guides. D'arrêt en arrêt, les voitures se font plus petites dans le parking et le paysage s'élargit, embrassant bientôt les deux littoraux de l'île sur l'Atlantique et sur la mer des Antilles. Après 45 minutes, au dôme de l'Aileron (1108 mètres) ou poussent des framboises sauvages, le soleil chauffait et la vue était tout à fait claire: tout effort a sa récompense.

N. C.

Quelques
guides

■ Je le dis et le répète, le meilleur guide est celui intitulé *Antilles*, publié chez Gallimard dans une collection. Les carnets du voyageur, qui n'existe malheureusement plus. Faites les librairies spécialisées et les bouquinistes pour mettre la main sur un exemplaire;

■ *Le Guide du routard Antilles 94/95* (Hachette) vient de paraître; mis à jour, il s'avérera un compagnon utile;

■ Les Éditions Ulysse préparent un guide de la Martinique qui devrait être publié sous peu et fournir ainsi une information plus particulièrement adaptée aux goûts et comportements des francophones nord-américains.

À méditer

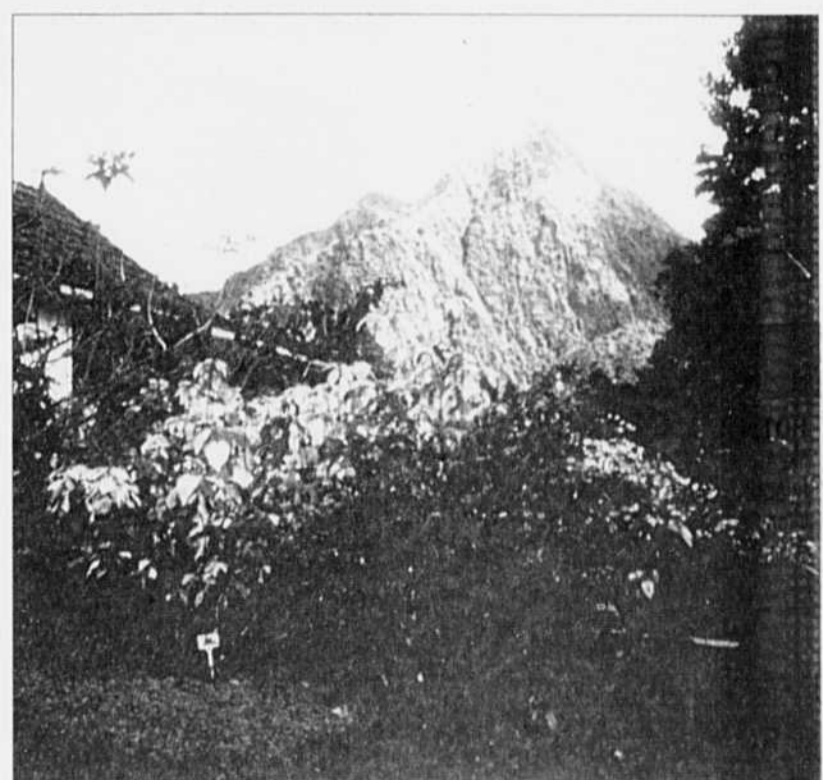
*Ma négritude n'est pas un poème, sa surdité ruée contre la clameur du jour
Ma négritude n'est pas une taie d'eau morte sur l'oeil de la terre
ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale
elle plonge dans la chair rouge du sol
elle plonge dans la chair ardente du ciel
elle troue l'accablement opaque de sa droite patience.*
Aimé Césaire

Pour y aller

Air Canada ne fait plus de desserte régulière des Antilles françaises. Plusieurs grossistes proposent toutefois des forfaits sur la Martinique avec envolées sur les ailes d'Air Transat: vols directs à l'aller et arrêt en Guadeloupe au retour.

Renseignements: Office de tourisme de la Martinique, 1981, ave McGill College, suite 480, Montréal H3A 2W9, (514) 844-8566, 1-800-361-9099.

N. C.



Les pitons du Carbet.



L'intérieur des terres recèle aussi des trésors de beauté.

LE DEVOIR

**PLACE
À LA
RENTRÉE
CULTURELLE
1994!**

théâtre •
spectacle •
musique • télévision
• cinéma • radio •
arts visuels •
disques • vidéo

**cahier spécial
22 JANVIER 1994**

tombée publicitaire
14 janvier 1994

service
de la publicité
(514) 985-3399

télécopieur
(514) 985-3390

• TOURISME •

Vins et vignobles au Québec

« Selon le président de l'Association des vignobles du Québec, Victor Dietrich, 175 000 personnes ont visité nos vignobles en 1992. Ce sont ces visiteurs-touristes qui ont acquis et se sont partagé les 200 000 bouteilles de vin produites au Québec. Sans ces acheteurs, il n'y aurait plus de vignobles au Québec! On peut donc dire que, pour le moment, ce sont effectivement les touristes qui assurent la survie de l'industrie viticole chez nous. »

Ces propos sont tirés d'un article intitulé *Les vignobles québécois: un produit d'appel touristique?*, paru en octobre dernier dans la revue *Géographes*. Les auteurs en sont Roger



Normand Cazalais

pendant plusieurs siècles, elle y avait été réintroduite durant l'entre-deux-guerres et que la verte Albion compte aujourd'hui plus de 300 vignobles.

Les vignobles québécois provoquent une identique réaction de surprise et d'incrédulité. Et, à l'instar des vins anglais, leurs produits, s'ils ne peuvent prétendre au prestige des grands terroirs de France, d'Italie ou d'ailleurs, s'améliorent constamment et gagnent une popularité qui dépasse largement le succès d'estime. Comme partout ailleurs cependant, ils sont objet de curiosité: voir et goûter un vin là où il croit lui confèrent un autre goût, une autre signification.

C'est pourquoi toutes les régions viticoles du monde ont été inscrites sur les itinéraires des voyageurs. Les vignobles anglais et québécois ont la caractéristique supplémentaire d'exprimer une rareté, une forme d'incongruité. Les deux semblent avoir contre eux un obstacle de taille, le climat, réputé frais et pluvieux dans le premier cas, et carrément qualifié de froid dans le second.

Mais les vignobles et vins québécois ont, de toute évidence, un avantage plus sérieux à vaincre encore, à savoir l'appareil gouvernemental. C'est d'ailleurs la teneur de l'article de Roger Nadeau et d'Éric Verreault où le fond documentaire s'allie à une ironie souvent vitriolique.

« C'est dans la région de Dunham en Estrie, écrivent-ils, que l'on trouve présentement la plus forte concentration de vignobles au Québec. (...) Pourtant, si vous vous arrêtez dans un restaurant des environs, vous pourrez arroser votre repas avec un fin vin français, allemand, italien, chilien, californien ou même ontarien mais, si vous demandez un vin québécois provenant d'un vignoble situé dans le voisinage, on vous répondra que c'est impossible parce qu'illégal en vertu des règlements de la Régie des permis d'alcool du Québec... »

« Si, à l'occasion des Fêtes, poursuivent-ils, vous souhaitez offrir des bouteilles, la SAQ se fera un plaisir de livrer chez vous — et gratuite-



Le raisin produit au vignoble de l'Opailleur, en Estrie.

PHOTO J.-G. THIBODEAU

ment — des vins (étrangers), mais elle refuse systématiquement aux producteurs québécois de pouvoir en faire autant. Cette situation se produit au moment où le gouvernement du Québec consacre des millions de dollars en publicité pour favoriser l'achat de produits locaux! »

Je ne vous résumerai pas davantage les opinions et arguments des auteurs. Je vous invite à les lire. Tout leur texte, qui ne fait pas seulement un constat mais avance aussi des solutions, démontre à quel point il est à la fois illogique et dangereux d'enfermer vignes et vignerons dans l'unique spirale touristique pour assurer leur survie. « Il serait illusoire, soutiennent-ils, de croire que ce sauvetage pourrait perdurer indéfiniment car, quand on produira 300 000 bouteilles de vin, ou 350 000, y aura-t-il 250 000

visiteurs pour venir les acheter? Définitivement, il faut trouver un moyen de désenclaver la mise en marché et la commercialisation du produit. »

Nadeau et Verreault rappellent avec beaucoup de justesse que le travail de la vigne n'est pas en soi une activité touristique. Le tourisme peut lui ajouter une plus-value, comme il en accorde aux lieux historiques, à certains édifices religieux, à des sites naturels, et y attirant l'attention des hommes et les incitant à aller sur place pour voir ce qu'il en est. Mais confiner la culture de la vigne et la production de vin à une vocation touristique, c'est complètement dénaturer ces activités. Sans pour autant, à cause même de cette contre-nature, garantir l'éclosion d'un produit touristique viable et durable.

Renseignements: *Géographes*, a/s Denis Chabot, Collège de Maisonneuve, 3800, rue Sherbrooke est, Montréal H2X 2A2, (514) 254-7131/253-7637 (télécopieur).

Il est illogique d'enfermer vignes et vignerons dans l'unique spirale touristique

EN BREF

CONCOURS PHOTO

L'Union québécoise pour la conservation de la nature (UQCN) et le magazine *Franc-Vert* ont récemment lancé la 8e édition de leur concours annuel de photographie, *La nature du Québec en images 1994*; dix thèmes et des bourses totalisant 3500\$. Les diapositives doivent être envoyées par la poste, au plus tard, le 7 janvier 1994 à UQCN/Franc-Vert, La nature du Québec en images, 160, 76e Rue est, Charlesbourg G1H 7H6. Renseignements: (418) 628-9600.

SIGNALISATION TOURISTIQUE

En 1988 sont apparus sur les routes du Québec les premiers panneaux bleus d'information touristique sur les attraits et activités dignes d'intérêt. Le dernier volet de cette signalisation touristique, implanté en 1993, concerne les services de restauration et d'essence: toujours de couleur bleue, des panneaux affichent un maximum de quatre logos présentant les établissements adhérents au programme. Pour être admissibles, les distributeurs d'essence et restaurateurs doivent se respectivement se situer à moins de deux et cinq kilomètres de l'endroit où se trouvent les panneaux en question. Dans les deux cas, le service doit être continu durant au moins douze heures par jour, sept jours par semaine et, ce, durant toute l'année.

BOURSIERS

La Fondation Gérard-Delage a remis, le 30 novembre dernier, des bourses d'excellence de 1500\$ chacune à cinq étudiants de l'Université de Québec à Montréal inscrits au baccalauréat en gestion et intervention touristiques Il s'agit de France Richer, Hélène Huard, Isabelle Mayer, Carole Armstrong et Stéphanie Breton. Les bourses Gérard-Delage sont le fruit d'une entente entre la Chaire de tourisme de l'UQAM, la Fondation de l'UQAM et la Fondation Gérard-Delage pour participer à la formation d'une relève de qualité dans les domaines de l'hôtellerie, de la restauration et du tourisme. Renseignements: (514) 987-3974.

LOUER DE L'ÉQUIPEMENT DE SKI EN SUISSE

Le programme Swiss-rent à Ski permet aux vacanciers de réserver à l'avance tout l'équipement dont ils auront besoin pour skier sur les pentes suisses. Renseignements: Promenade 63, 7270 Davos, Suisse, (011-xx) 4181 43 43 50 ou toute agence Swissair.

COMPAGNONS DE ROUTE

L'adresse de cet organisme dont nous avons parlé dans la chronique tourisme la semaine dernière a malheureusement été amputée. La voici donc au long: Les compagnons de route, 1691, chemin Rivière-aux-Cerises, R. R. 2, Magog J1X 3W3, (819) 843-9377/9670 (télécopieur).

HÉBERGEMENT en région

RELAIS & CHATEAUX

LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Lauréat de la gastronomie — Grands prix du tourisme 93. Sous un même toit, un somptueux relais de campagne, un grand restaurant et une cave exceptionnelle. Piscine intérieure sauna et massage. À proximité du Mont Grand Fond. RÉSERVEZ MAINTENANT NOS FORFAITS DE NOÛL ET DU JOUR DE L'AN. Fermeture annuelle: du 1er nov. au 15 déc.

(418) 665-4431, télécopie: (418) 665-7156

LAURENTIDES

HÔTEL-RESTAURANT L'EAU-À-LA-BOUCHE

St-Acadia, hôtel 5 fleurs de lys: forfait «Une tentation de plus» à partir de 112 \$ p.p.p., occ. d. téléphonez sans frais de Mtl centre au 514-227-1416 ou interurbain 514-229-2991 pour informations sur nos forfaits anniversaire, du Temps des Fêtes, ski ainsi que nos réservations d'affaires.

Téléphone sans frais de Montréal-centre 514-227-1416 ou interurbain 514-229-2991

MONTRÉGIE / SAINT-MARC-SUR RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS À St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer.

584-2231

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY:

Grand Prix National de la Gastronomie 1993 «La Table d'Or». 25 chambres dont certaines avec foyer, balcon, vue sur le lac. Découvrez les plaisirs de l'hiver en Estrie: vacances-neige, 30 km de pistes de ski de randonnée, ski alpin à proximité. Forfaits à partir de 100\$/pers./jour en occ. double incluant souper, petit déjeuner et service. Spéciaux pour Noël et Jour de l'An.

N.B. Forfait conférence disponible. Tél.: (819) 842-2451

MONT SAINTE-ANNE

Auberge La Camarine

À cinq minutes du Mont Sainte-Anne, offrez-vous un séjour mémorable. Accueil chaleureux, service attentif, table réputée, 31 chambres grand confort avec lit queen et duvet, plusieurs avec foyer. Forfait «ÉVASION», offre exceptionnelle comprenant 3 jours, 2 nuits, un souper gourmet, deux grands déjeuners, les pourboires et le service privé de navette à la montagne, à partir de 149.00 \$/pers. occ. double base saison. Rés. Sans frais: 1-800-567-3177 (418) 827-5703

Hôtellerie Champêtre

Auberges et Hôtels du Québec

Vous faire plaisir, c'est dans notre nature!

LAURENTIDES

HÔTEL LA SAPINIÈRE — (Laurentides au nord de Montréal) — Lac — 1 heure de Mtl — 70 chambres — cuisine raffinée — prestigieuse cave à vin — sports de saison — FORFAITS SUR SEMAINE ET FIN DE SEMAINE — TÉL: 800-567-6635 ou 819-322-2020 — FAX: 819-322-6510 — 1244 chemin La Sapinière, Val David (Québec) J0T 2N0

MONTRÉGIE-RIGAUD

AUBERGE DES GALLANT — Les chevreuils sont arrivés. Offrez-vous un séjour féérique inoubliable. Forfait romantique comprend une chambre avec foyer, souper gastronomique, petit déjeuner, tour de traîneau, pourboires inclus. 199 \$ pour 2 personnes. Forfait ski de fond, inclut équipement, raquettes et passe au centre Les Forestiers. 239 \$ pour deux personnes. Forfait des Fêtes et certificats-cadeaux disponibles. Réservations: (514) 459-4241. Au. 40 Ouest, sortie 17.

LANAUDIÈRE

AUBERGE DE LA MONTAGNE COUPEE — Pour les amateurs de la nature, du calme et de la gastronomie. Auberge de grand confort avec vue panoramique sur les Laurentides et la Vallée du St-Laurent (4 belvédères), accès à plus de 85 km de ski de fond entretenus, la célèbre école de ski de fond, 5 km de sentiers de marche, piscine éclairée, piscine int., sauna, salle de jeux et billard, 50 chambres luxueuses dont 12 avec bain tourbillon double et foyer. Excursion en traîneau à chiens (massothérapie disponible). Forfait PAM à partir de 72\$/pers./joc. double à St-Jean-de-Matha (1 hre de Mtl). 1-800-363-8614

CHARLEVOIX

Offrez vous la féerie de Charlevoix l'hiver, dans une Auberge réputée pour sa haute gastronomie, la vue spectaculaire sur le fleuve, et le confort douillet de ses chambres (la majorité avec bain tourbillon, salon, foyer, balcon). P.A.M. à compter de 87.50 \$/pers. occ. double. FORFAIT SKI ALPIN OU DE FOND Massif et Grands-Fonds. Aussi FORFAIT MOTONEIGE. 418-665-3731



Un nouveau réseau hôtelier unique et prestigieux des meilleurs auberges et hôtels de villégiature au Québec.

KAMOURASKA

AUBERGE FLEUR DES BOIS (rivière Ouelle Kamouraska). L'été, vous connaissez bien l'Auberge Fleur des Bois avec le feu à ses pieds... maintenant vos aubergistes Carole et Jude Bonneau vous invitent à découvrir pour la première fois les couleurs de l'automne, à vous laisser bercer par les doux charmes de l'hiver et en plus à assister à la résurrection du printemps. La symphonie des quatre saisons de vie à l'Auberge Fleur des Bois une vraie divine. (418) 856-1201 sortie 450

CHARLEVOIX



FORFAITS Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 65 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dbl. 30 chambres toutes catégories. Salle à manger réputée, 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, sauna, bain tourbillon. Boîte à chansons. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au cœur du Baie St-Paul artistique, 23, rue Saint-Jean Baptiste, Baie St-Paul. (418) 435-2255



OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

BEAUPRÉ / MONT SAINTE-ANNE

HÔTEL VAL-DES-NEIGES Centre de villégiature de congrès situé au pied du Mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure panoramique, sauna, bain tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez nos avantageux forfaits: «Évasion à la montagne», «Coeur à coeur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires», «Cadeaux», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711. FAX (418) 827-5997, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162

BAIE SAINT-PAUL

AUBERGE LA PIGNORONDE Auberge à flanc de montagne avec vue magnifique sur le Saint-Laurent. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure panoramique, bar-détente, ambiance chaleureuse, etc. Demandez nos forfaits: «Évasion vers l'Art», «Coeur à Coeur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires», «Cadeaux», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505. FAX (418) 435-2779, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162

VIEUX-QUÉBEC

HÔTEL CLARENDON Construit en 1870, situé au centre des fortifications du Vieux-Québec, entièrement rénové, climatisé, avec en ses murs le restaurant Charles Baillarge, le plus ancien restaurant au Canada. 93 chambres tout confort, cuisine raffinée. Bar L'Empire où le jazz est à l'honneur, directement relié à un stationnement intérieur. Demandez nos avantageux forfaits dont le forfait «cadeau». Tél.: (418) 692-2480. FAX: (418) 692-4652 — 1-800-463-5250. HÔTE 1-800-361-6162

QUÉBEC

MANOIR DU LAC DELAGE À 5 minutes du centre de ski Stoneham. Ski de randonnée, patinoire, piscine intérieure. Offrez-vous un traitement de faveur à notre nouveau SPA, massages, bains aux huiles essentielles, aux algues ou à la boue, enveloppements aux algues, pressothérapie. FORFAIT NOÛL (2 nuits/3 jours) incluant promenade en traîneau, messe de Noël, réveillon, 2 repas du soir, un brunch, un petit déjeuner et l'accès aux activités sportives hivernales. À compter de 199 \$/pers. occ. double. Réservations (418) 848-2551 ou 1-800-463-2841

VIEUX QUÉBEC

MANOIR VICTORIA Situé au cœur du Vieux-Québec, cet hôtel au cachet européen unique a récemment été rénové et agrandi au coût de 125 million. 145 chambres et suites — 7 salles de réunions et banquets — restaurant fine cuisine (20% de rabais le soir) — resto-bistro Le Saint-James — piscine intérieure — club de santé — sauna — stationnement intérieur avec service de valet. À partir de 65\$ par nuit en occ. double. Renseignez-vous sur nos forfaits 1-800-463-6283



LA MAISON ACADIENNE Rendez-vous avec l'histoire.

• Chambre rénovées à partir de 39 \$, déjeuner inclus
• Forfaits: Histoire, culture, gastronomie 64 \$*
Ski (Mont Ste-Anne ou Stoneham) de 79 \$ à 89 \$*
*Prix par personne, par jour, occ. double, sur une base de 2 jrs. taxes et services incl.)
(418) 694-0280 1-800-463-0280

VISAS

La Martinique, l'île de tous les charmes

NORMAND CAZELAIS

Nous sommes arrivés à la Martinique par le ciel. Comme des oiseaux de paradis. L'île est apparue dans le hublot, sur la gauche de l'appareil. Nette et précise. Une masse aux divers tons de vert sur un horizon bleu et émeraude. Ses anses dessinaient de multiples yeux ouverts sur la mer et frangés de ces blancs cils palpitants qu'on appelle l'écume des vagues.

Nous venions de survoler la Guadeloupe, éclatée en îles et en îlots, puis la Dominique, ovale et bombée comme un médaillon, couverte d'une dense végétation, qu'on dit être encore celle des siècles passés. Nous descendions sur la Martinique qui précisait ses traits, déroulait ses routes, éparpillait les taches vives des toits et, çà et là, les sillons plus clairs de fonds de rivières empierrés. Et, au-dessus de tout cela, le grand cône de la Montagne Pelée, la tête perdue dans une auréole de nuages.

Nous regardions par les hublots, pointant du doigt ce que nous reconnaissons de précédents voyages. La terre grossissait. L'avion balançait des ailes en survolant la baie de Fort-de-France devant la ville déployée sur les collines du pourtour et s'aligna une dernière fois vers l'aéroport du Lamentin.

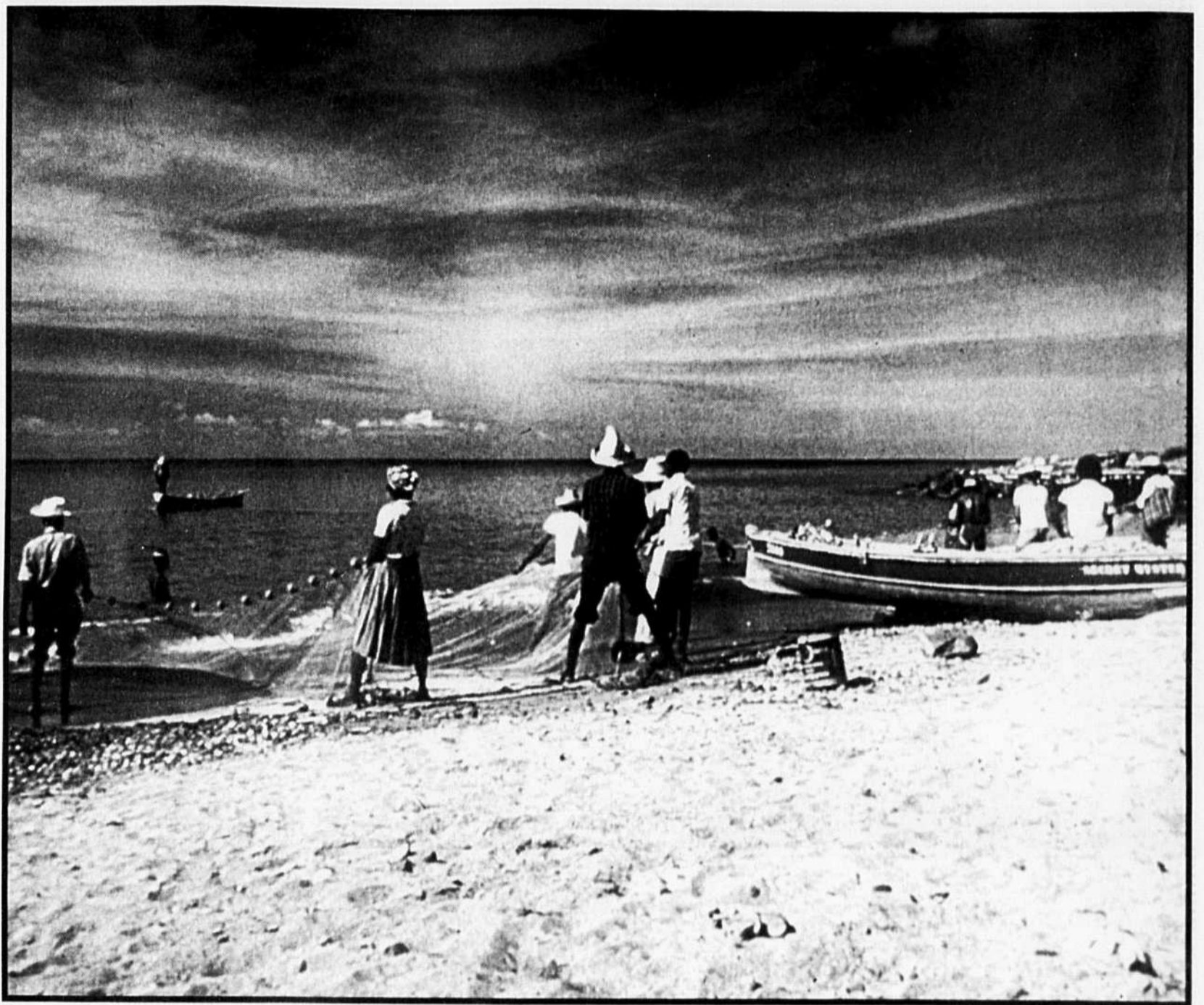
Nous sommes des privilégiés. Notre niveau de vie et la technique nous permettent de contrer les lois de la géographie, de quitter l'hiver qui s'installe pour rejoindre, en quelques heures, le soleil des Tropiques. Quelles oeuvres Hugo, Rimbaud, Dante et combien d'autres auraient-ils écrites s'ils avaient pu ainsi monter aux nues et voir, sous des angles qui leur sont restés inaccessibles, tant de mondes différents?

Nous y amenons nos corps blanchis par le quotidien et nos esprits qui rêvent de repos et chaleur.

La Martinique, comme sa sœur la Guadeloupe, est un département français. Ce qui veut dire bien des choses: une bonne cuisine épicée de produits locaux et de souvenirs africains, des routes en bon état, une langue commune de communication, un hébergement varié et de qualité. Mais aussi des prix plus élevés que dans la plupart des destinations du Sud, même s'ils ont été récemment ajustés pour tenter de reprendre une partie du marché qui a ainsi échappé aux Antilles françaises. Le coût de la vie y est plus cher aussi. Quoi qu'il en soit, de plus en plus de vacanciers y retournent, après être allés voir ailleurs.

Ce qui est un bon signe.

AH! DOUCES TROPIQUES



Une des plages au sable blond ou cendré de la Martinique.

Des plages et des plages

Sauf de rares exceptions, les vacanciers vont dans les Antilles pour le chaud soleil, la mer et les plages. La Martinique est très bien pourvue à cet effet. Et il y en a pour tous les goûts: sable blond ou cendré, grosses vagues (surtout du côté de l'Atlantique) ou mer étele. En voici quelques-unes:

- du Diamant: très belle plage, la plus belle à mon goût, axée plein sud avec vue au loin sur Sainte-Anne; vagues qui cassent en gros bouillons sans discontinuer, sable blond et, derrière, une aire ombrée de végétation pour se protéger des ardeurs solaires; les couchers de soleil sur le morne Larcher y éclatent de couleurs; fort agréable endroit pour de longues promenades; hôtels et restaurants (Chez Christiane, Pizza Pépé, La Providence, Les pieds dans l'eau) tout près, au bord de la route ou au village à quelques centaines de mètres.
- d'Anses-d'Arlet: entre Le Diamant et Trois-Ilets; mer qui bouge à peine, plage discrète et peu fréquentée (comme celles de Grande-Anse et Petite-Anse, bourgs voisins); quelques palmiers et des barques de pêche tirées sur le sable entre lesquelles on étend les serviettes; beaucoup de maisons de bois à un étage dans le village et des toilettes publiques attenantes à la plage pour se changer.
- des Salines: à l'extrême sud de l'île, au-delà de Sainte-Anne; une des plages les plus populaires, notamment le dimanche quand les citadins de Fort-de-

France y déferlent (attention aux bouchons de circulation au retour); vagues presque absentes mais souvent beaucoup d'algues dans les premiers mètres d'eau; végétation abondante pour mettre à l'abri peaux sensibles et voitures (éviter les arbres marqués d'un X qui produisent un latex très vénereux); un camion de crème glacée passe régulièrement en faisant tinter ses clochettes.

- de Sainte-Anne: longue et belle plage qui communique avec celle du Club Med; eau claire et sans mouvements; de grands palmiers diffusent à l'arrière une ombre appréciée des baigneurs et pique-niqueurs; comme aux Salines, des vendeurs et vendeuses itinérants, qui sont rarement des Martiniquais, proposent chapeaux de paille, t-shirts, colifichets, excursions en mer; le village de Sainte-Anne est à visiter absolument.

- d'Habitat-Céron: au nord de Saint-Pierre sur la mer des Caraïbes; impossible d'aller plus loin par la route, à moins d'avoir un tout-terrain; un sable "noir" issu des agitations volcaniques; vagues moyennes mais attention à la mer qui "tire" lors du ressac; vraiment peu de gens y viennent; à l'aller ou retour, arrêter au restaurant Cyparis, du nom du seul survivant du cataclysme de 1902 et y déguster accras et poissons.

- de Tartane: sur tout le littoral Atlantique, les vagues sont de taille à faire plaisir aux surfeurs mais surtout à inciter à la prudence; ici, sur cette plage inscrite sur la presqu'île de la Caravelle, elles se calment un peu;

autre endroit très fréquenté par les résidents de Fort-de-France; excursion au Château Dubuc à la pointe de la péninsule.

Quelques excursions

Il ne faut pas hésiter à louer une auto et à prendre les routes, toutes les routes, même les plus secondaires: le réseau routier est de qualité et vous ne serez jamais très loin de la mer, d'un village ou d'un bourg. Suggestions:

- La Trace, chemin historique sur les hauteurs de l'intérieur, entre Fort-de-France et Morne-Rouge au pied de la Montagne Pelée;

- La Départementale 1 qui se coule dans une vallée luxuriante; arrêts à Fond-Saint-Denis, village qui, avec Ajoupa-Bouillon, s'est mérité des prix pour ses décorations florales et au Sault du Gendarme où une petite heure de repos et d'observation a été aménagée devant une chute toute bruisante;

- Les pitons du Carbet, au milieu du Parc naturel;

- Les Jardins de Balata: au-dessus de Fort-de-France, une explosion florale qui résume celle de toute la Martinique;

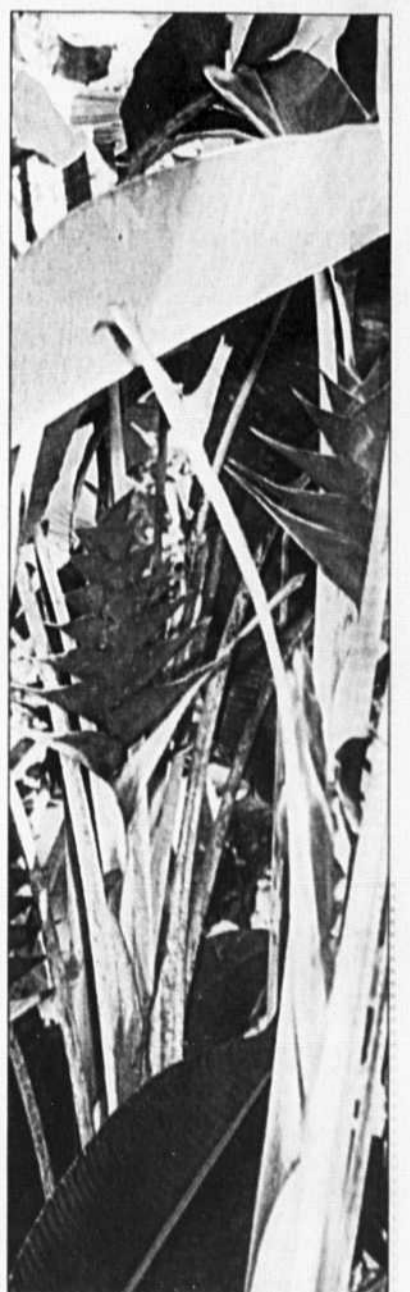
- La Nationale 7 qui continue, vers le nord, jusqu'à Basse-Pointe, Macouba et Grand-Rivière où la route s'arrête; au programme, des virages en épingles à cheveux, des panoramas à couper le souffle et une Martinique peu connue;

- Visiter une distillerie pour apprendre comment se fabrique le rhum. Et pour le goûter évidemment.

N. C.



Le rocher du Diamant



VOIR AUSSI

Autres textes Page D 20